NAZIONALE
B. Prov.
1225
BIBLIOTECA
VITT. EM III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXX

Palchetto

Num.° d' ordine 51 6 45

Google

RELATION

DES

ÎLES PELEW,

TOME SECOND.

AVIS AU RELIEUR

Pour placer les Figures dans ce second volume.

LUDÉE, une des femmes d'ABBA-THULLE,.....page 6.
N°. IV, Ornemens,.....52.
Plan de l'endroit de débarquement des Anglois à Oroolong,.....67.
Vue du pays,.....148.
N°. V, Ornemens,.....174.
N°. VI, Ornemens,.....175.
N°. VII, Ornemens,.....207.
Le prince LEE BOO,.....215.

53 N
12860

RELATION

DES

ÎLES PELEW,

SITUÉES

DANS LA PARTIE OCCIDENTALE DE L'OCÉAN PACIFIQUE;

Composée sur les Journaux et les communications du Capitaine HENRI WILSON et de quelques-uns de ses Officiers, qui, en août 1783, y ont fait naufrage sur l'*Antelope*, paquebot de la Compagnie des Indes orientales.

Traduit de l'anglais, de GEORGE KEATE, Ecuyer, Membre de la Société royale, et de celle des Antiquaires.

TOME SECOND.

Prix, 12 liv. broch. ornée de 17 figures.

3806

A PARIS,

Chez MARADAN, libraire, rue du Cimetière Saint-André-des-Arcs, n°. 9.

M. DCC. XCIII.

NAPOLI

RELATION
CONCERNANT
LES ÎLES PELEW.

CHAPITRE XVI.

Punitions exemplaires. — Le général demeure avec les Anglois. — Il apprend que les Artingalls étoient venus demander la paix. — Le roi arrive le lendemain, et amène, pour la première fois, une de ses femmes, sa fille favorite, et quelques femmes de leur suite. — Il demeure trois ou quatre jours dans l'île. — Indisposition du général qui l'avoit accompagné. — Le roi, Raa-Kook et sa suite, retournent à Pelew. — Il envoie aux Anglois quelques couleurs pour peindre leur navire — M. Sharp se rend à Pelew, pour visiter Raa-Kook, qu'il trouve bien portant.

Oct. 1783. Mardi 14.

LE *Charmant* alla faire eau ce matin, mais il trouva les sources taries; déja sept

Oct. 1783. canots l'avoient devancé dans cet endroit. On apprit de Tom Rose que ces canots précédoient le roi ; ce prince venoit avec plusieurs hommes et des chaloupes, pour apporter tous les canons du vaisseau. Dans le cours de la journée, les Anglois firent un peu d'eau.—Nous reçumes quelques poissons et une belle écrevisse de mer.

Mercr. 15. Le cuisinier ayant consommé beaucoup de riz par sa négligence, et soupçonné d'ailleurs de s'approprier, de concert avec un Chinois son camarade, une partie des provisions, fut soumis à la punition du *cobbing;* et d'après les règlemens établis dans la société, le jugement fut rendu à la pluralité des voix. Le coupable fut dépouillé jusqu'à la ceinture, et lié par les mains à un arbre. Après cette première cérémonie, un homme armé d'une espèce de battoir trés-mince, lui appliqua le nombre de coups qu'il devoit recevoir. Le camarade du cuisinier fut puni de la même manière, ainsi qu'un autre Chinois, convaincu d'avoir donné un coup de pierre

à un de ses compatriotes. Raa-Kook parut touché de leur situation, et demanda leur grace. Le capitaine refusa, et lui fit voir que le salut de leur petite république demandoit nécessairement de l'obéissance et du bon ordre. Alors Raa-Kook voyant que cette punition n'étoit pas très-sérieuse, tourna en ridicule la pusillanimité des Chinois, à qui la douleur arracha des cris effrayans. Oct. 1703.

Après midi, trois canots vinrent à l'endroit où l'on puisoit l'eau : sur un de ces canots étoit une femme, la première que les Anglois virent à Oroolong. Ils s'approchèrent du port ; la femme, en abordant terre, jeta un coup-d'œil sur le navire, entra dans la boutique du forgeron, et de là dans l'habitation du cuisinier. Après un examen très-attentif, elle revint au navire, le considéra encore pendant quelques minutes, et retourna : elle n'étoit suivie par aucun homme. Les Anglois ne surent jamais quelle étoit cette femme, parce que Raa-Kook se trouvoit alors dans l'endroit où le vaisseau avoit naufragé.

Elle marchoit avec beaucoup de réserve,
Oct. 1783. et considéroit tout avec une extrême curiosité. Ces étrangers sembloient venir d'Emillègue, car personne ne se rappeloit les avoir vus à Pelew. On commençoit déja à calfater le fond du navire et à poser le tillac.

Jeudi 16. Le *Charmant* continua de visiter le lieu du naufrage, et en rapportoit toujours des objets utiles. Un des canots revint au port avec beaucoup de poisson, et une tortue du poids d'environ deux cents livres. Raa-Kook envoya la tortue au roi, et donna une grande partie du poisson aux Anglois. Après midi, un canot arrivé de Pelew, annonça qu'un principal ministre d'Artingall étoit venu apporter des offres de paix. Le capitaine Wilson en fut aussi informé. Raa-Kook parut charmé d'apprendre ces nouvelles : il dit au capitaine qu'il attribuoit le retard de son frère à cette circonstance, mais que le lendemain il viendroit à Oroolong. Un canot qui vouloit entrer au port pendant la nuit, en fut éloigné par le feu qu'on fit sur lui ; mais il se pré-

senta le lendemain avec quelques poissons. Le général en donna trois aux Anglois; le reste fut réservé pour le roi, qui parut au port, suivi de deux canots, sur les dix heures. Il avoit avec lui la plus jeune de ses filles, Erre-Bess, et huit à neuf autres femmes. Excepté celle dont on vient de parler, c'étoient les premières qui fussent venues à Oroolong. Avant qu'Abba-Thulle entrât dans le port, le général étoit allé le recevoir, et lui avoit appris l'état actuel des choses. Le roi fit donner aux Anglois des jambons, des cacaos et des viandes fraîches, après quoi il prit terre. Il tenoit sa fille par la main, et parut dans cette occasion, ainsi que dans plusieurs autres, l'aimer excessivement. Cette jeune personne étoit âgée d'environ dix-neuf ans. Les autres femmes furent confiées au général. Le roi, après s'être excusé auprès du capitaine Wilson, de n'avoir pu venir plus tôt à Oroolong, pour le remercier de ses services, témoigna une vive impatience de voir les travaux commencés. Il prit avec lui les *tackelbys* (ouvriers) pour examiner

Oct. 1783. Vendr. 17.

Oct. 1783.

le navire. Les changemens qui s'y étoient faits depuis son absence, et les commodités qu'il y trouva, l'étonnèrent singulièrement. Il entra dans la barricade, et vit avec plaisir plusieurs enfans occupés à filer de la laine. Son frère le conduisit ensuite à la tente des Chinois, qu'il trouva tous employés à tirer du fil de caret.—Parmi les femmes confiées aux soins de Raa-Kook, nos compatriotes en admirèrent une qui par les charmes de sa beauté, la fraîcheur de sa jeunesse, l'élégance de sa taille et l'aménité de ses manières, surpassoit toutes celles qu'ils avoient vues à Pelew. Ils en parlèrent au général, et apprirent de lui que cette personne, appelée Ludée, étoit une des femmes du roi. Elle partagea, ainsi que ses compagnes, l'admiration de ses compatriotes à la vue de nos ouvrages.

Lorsqu'ils eurent examiné tous les objets dignes de leur curiosité, on étendit un canevas sur la crique, pour le roi, le général et les femmes. Le capitaine leur servit du poisson et du riz mêlé avec de la melasse

A.W. Devis, Del. *1788.* *M.r De Gouy, Sculp.*

LUDEE,

Une des Femmes d'Abba Thulle.

pour l'adoucir : ce mets, qu'ils ne connoissoient point, leur parut délicieux. Oct. 1783.

Le roi en conversant avec le capitaine, lui demanda dans quel endroit il gardoit sa poudre, et s'il en avoit encore beaucoup : celui-ci répondit que le canonnier qui en avoit la garde étoit absent, et qu'à son retour, sur le soir, le roi seroit satisfait. Abba-Thulle parut craindre d'avoir fait une question indiscrette, et changea la conservation. Il dit qu'il étoit venu pour prendre les grands canons sur le rivage, et demanda s'il les conduiroit à Oroolong, ou s'il les emmeneroit à Pelew. Le capitaine Wilson, après avoir délibéré avec le patron, annonça au roi qu'il pouvoit les reporter tous à Pelew, à l'exception d'un seul qui étoit nécessaire au vaisseau.

Abba-Thulle ajouta qu'il étoit actuellement en paix avec ses voisins, mais qu'il devoit cette paix aux bons services des mousquets.

Il espéroit que les Anglois, à leur départ, lui en donneroient dix, avec une

suffisante quantité de poudre. Le capitaine
Oct. 1783. répondit que les Anglois seroient toujours ses amis, mais qu'il leur étoit impossible de donner dix mousquets, parce qu'ils étoient en guerre avec plusieurs nations contre lesquelles ils auroient à se défendre en retournant dans leur patrie; que néanmoins, en quittant le pays, ils pourroient, à tout événement, lui en donner cinq.

Le roi parut charmé de cette réponse; et le capitaine ajouta que si le roi faisoit encore la guerre à ses ennemis, il pouvoit être assuré que les Anglois, en reconnoissance de ses bontés envers eux, voleroient à son secours avec un navire plus considérable, et qu'ils vengeroient toutes les insultes qui lui seroient faites en leur absence.

Après midi, le roi rejoignit ses canots et ses gens à l'abreuvoir. Cet aimable prince ne cessoit de donner aux Anglois des preuves de son attachement. Ayant observé que les Anglois cessoient de travailler toutes les fois qu'il venoit les visiter, il en conclut que les ouvriers crai-

gnoient que les naturels ne commissent des vols dans les ateliers : c'est pourquoi, dès qu'il avoit dîné, il les envoyoit toujours au fond de l'île ; il ne vouloit point nuire à des travaux que nos compatriotes avoient tant à cœur. Oct. 1783.

Il ne demeura pas long-temps à l'abreuvoir sans faire venir le capitaine Wilson. M. Sharp et M. Devis l'accompagnèrent. Les canots revenoient de la pêche, et avoient pris plusieurs poissons qu'on avoit divisés en deux parts, et placés à côté du roi. Le souverain demanda le capitaine pour lui offrir dix de ces poissons. Le capitaine, en le remerciant, lui dit que quatre suffiroient pour régaler tout son monde, et que le reste pourroit se corrompre avant le jour suivant; mais Abba-Thulle ordonna que les six autres fussent nettoyés et apprêtés selon l'usage du pays, et annonça au capitaine qu'il les lui renverroit le lendemain. — Le soleil étant sur le point de se coucher, le roi pria ces trois messieurs de gagner leurs habitations avant la nuit, leur observant que

les chemins étoient difficiles et dange-
Oct. 1783. reux. Ils prirent donc congé de lui, après l'avoir remercié des preuves multipliées de ses bontés pour eux. — Un ouragan furieux survint le même soir.

Samedi 18. Les Anglois envoyèrent au roi du riz cuit pour son déjeûné. Bientôt après, Raa-Kook vint les voir par terre ; il étoit suivi de six hommes qui portoient le poisson. Ils chantoient en traversant les forêts, de sorte qu'ils furent long-temps entendus avant d'être vus. Le poisson étoit excellent et frais ; et comme la grande chaleur du climat corrompt promptement les substances animales, il est à propos de dire par quelle méthode ces peuples les préservent de la corruption. — Quand le poisson est écaillé et lavé, on le place sur une espèce de trépied de bois, à deux pieds de hauteur. On fait un petit feu dessous le trépied, jusqu'à ce que la fumée ait séché le poisson, qui, sans autre préparation, devient un mets délicieux.

On peut même le conserver pendant deux jours ; mais, à la vérité, il n'a plus

ni le même goût ni la même fraîcheur. D'après une observation faite à midi, il est problable que l'abreuvoir est à 7 degrés 18 minutes de latitude septentrionale, et la partie septentrionale d'Oroolong à 7 degrés 19 minutes. Le roi laissa ses canots et ses femmes à l'abreuvoir, pour aller à l'endroit du naufrage. Le capitaine envoya du thé au roi, et vint lui-même un instant après se plaindre de la perte de deux ustensiles très-nécessaires à ses ouvriers. Le roi promit de les faire chercher, après quoi il s'en alla. Il avoit amené avec lui trois Artingalls, qui furent présentés au capitaine Wilson, et invités à déjeûner. Oct. 1783.

Arra-Kooker vint parler aux Anglois des ustensiles dérobés: il en avoit retrouvé un; mais l'autre avoit été porté à Pelew. Il annonça que le roi demandoit dix de nos compatriotes pour aider à conduire les canons, ses gens n'ayant pas tous les cordages nécessaires pour le transport. Dix de nos gens furent envoyés à l'endroit du naufrage: Abba-Thulle les y Dimanc. 19.

rejoignit, et fut singulièrement étonné de
Oct. 1783. leur adresse.

Le général, accompagné de plusieurs Artingalls, vint déjeûner avec les Anglois: ils admirèrent les travaux, et sur-tout les petites armes, témoignant par des gestes énergiques combien ces instrumens avoient tué de leurs compatriotes à Artingalls. Ils ne parurent pas conserver la plus légère animosité contre les Anglois : au contraire ils leur serroient la main d'une manière amicale, et recevoient leurs civilités avec tous les signes de la reconnoissance. A midi il s'éleva un vent furieux, accompagné d'une grosse pluie. On envoya beaucoup de poisson au capitaine, ainsi que plusieurs gros *kimacockles*, qui sont très-connus dans le Levant, et même en Europe; car c'est avec les coquilles de ce poisson que sont ordinairement ornées les grottes et les fontaines.

Lundi 20. Le roi envoya encore plus de poisson aux Anglois, avec un grand panier de jambons, et un autre de plantains. — Raa-Kook se trouvant indisposé, ne put venir

déjeûner, mais il envoya prier le capitaine Wilson et notre chirurgien de venir le voir. Lorsqu'ils arrivèrent, le roi se trouvoit encore à l'endroit du naufrage. Le général avoit un peu de fièvre causée par un grand ulcère qui lui étoit venu au bras. M. Sharp y mit un appareil. Le général avoit beaucoup de monde avec lui, entre autres deux femmes qui sembloient s'être meurtri la poitrine et l'estomac avec des épingles. Ils en demandèrent la cause; mais comme ils n'avoient point d'interprète avec eux, ils ne purent rien apprendre, sinon que ces meurtrissures étoient faites avec une espèce de longue feuille pointue; et par la tristesse visible de ces femmes, ils comprirent qu'elles se blessoient ainsi pour exprimer la douleur qu'elles ressentoient de l'indisposition du général. Le soir ils retournèrent le voir, et le trouvèrent mieux. Le roi, qui se trouvoit alors sur le rivage, parut charmé des attentions que les Anglois avoient pour son frère, dont l'état l'inquiétoit. Dans cette occasion Abba-

Oct. 1783.

Oct. 1783.

Thulle donna aux Anglois des preuves nouvelles de son affection pour sa famille.

Quand les canots furent revenus de la pêche, la plus grande partie du poisson fut donnée à nos compatriotes. Comme ils étoient assis près du roi, ils aperçurent un renard volant dans un arbre qui étoit très-près deux. Le domestique du capitaine Wilson revenant de la chasse dans ce moment, avoit son fusil chargé, et le tua. Cet animal ressemble à notre chauve-souris; mais il est cinq à six fois plus gras. Sa tête est comme celle du renard, et il répand la même odeur. Les naturels l'appellent *oleck*. Il court sur la terre et grimpe sur les arbres comme un chat: il a de plus des ailes qu'il étend très-bien, et à l'aide desquelles il vole comme un oiseau. Les naturels de Pelew en mangent et le trouvent exquis: c'est pourquoi, toutes les fois que les Anglois voyoient de ces animaux, ils les tuoient pour le roi: c'est un mets, comme le pigeon privé, qui n'est servi qu'à des personnes d'un certain rang. Les naturels d'Artingall qui

étoient présens, virent avec surprise l'animal tomber du haut d'un grand arbre, sans que rien parût l'avoir percé : l'un deux courut le ramasser, et après avoir examiné les trous que le plomb avoit faits, il remarqua douloureusement que plusieurs de ses compatriotes avoient ainsi perdu la vie dans les dernières batailles. Oct. 1783. Mardi 21.

Le matin les Anglois reçurent leur poisson apprêté, comme à l'ordinaire. — Sur les neuf heures, le roi suivi de ses canots vint les voir en allant à Pelew. Il prit terre, examina les travaux, et remarqua que la pinasse avoit besoin d'être réparée. — Avant son départ il demanda au capitaine s'il vouloit encore aller à la guerre avec lui, mais il ne parla point des ennemis qu'il devoit combattre : le capitaine répondit que les Anglois étoit disposés à le servir. — Alors il vint à bord de son canot, après avoir prié Tom Rose et un autre Anglois de le suivre à Pelew. On y consentit, et M. Devis témoigna le desir d'accompagner l'interprète. — Dans la conservation que le capitaine eut ce

Oct. 1783.

jour avec le roi, celui-ci parut vivement desirer que les Anglois ne quittassent pas son pays sans lui faire connoître leur départ, disant qu'il enverroit deux de ses hommes en Angleterre. Il promit aussi de leur donner des couleurs pour peindre leur vaisseau. Raa-Kook fut très-sollicité de rester à Oroolong jusqu'à ce que son bras fût guéri ; il répondit qu'il ne pouvoit demeurer, mais qu'il reviendroit bientôt. — Les Anglois conjecturèrent que sa présence étoit apparemment nécessaire au conseil qui devoit se tenir avant l'expédition projetée. — Quand le *Charmant* revint de l'endroit du naufrage, il fut envoyé à Pelew pour apporter les couleurs. — Après le dîné, les hommes du navire reçurent chacun une lime pour sa *sucalic* ou amie : le capitaine avoit pris sous sa garde tous les outils ou pièces de fer, afin que les Anglois pussent sagement en disposer.

Le ciel étoit beau, et le vent du N. E. souffloit le matin. Les provisions furent mises à l'air afin que le vent les rafraîchît.

Le

Le *Charmant*, qui avoit suivi le roi à Pelew, revint avec les couleurs qu'il avoit promises : c'étoit une quantité d'ocre rouge et jaune, qui suffisoit pour donner deux ou trois couches au vaisseau (1). Le roi recommanda de ne point laisser entrer d'eau dans les paniers qui contenoient ces couleurs ; il fit aussi savoir au capitaine qu'en allant attaquer Pelelew (c'étoit là qu'il se préparoit à porter ses armes), il amèneroit avec lui des hommes pour peindre le navire.—Après midi il s'éleva un vent du nord, accompagné d'une grosse pluie.— Sur le soir le *Charmant* revint de la fontaine, et fut suivi par deux canots jusqu'à l'entrée du port. — Ces canots n'étant point entrés, on jugea qu'ils étoient de Pelelew. Oct. 1783.

Ce jour là les ouvriers finirent de calfater le fond du vaisseau, et de planchéier Jeudi 23.

(1) Ce sont leurs seules couleurs naturelles ; cependant ils se servent quelquefois de noir et de blanc dans leurs meubles ; mais le premier se fait avec des coquilles brûlées de cacao ; le second avec du corail également brûlé.

les côtés : le soir on y versa de l'eau pour savoir s'il y avoit des fentes.

Oct. 1783.

Vendr. 24. Le lendemain fut employé à calfater le haut du navire, et à poser les mâts. Le *Charmant* fut dépêché à Pelew pour ramener MM. Devis et Tome Rose. M. Sharp partit avec ce bâtiment, afin de voir si Raa-Kook avoit encore besoin de ses secours. Immédiatement après son départ, un canot du roi, chargé d'ignames crus, arriva dans le port.

On acheva de calfater le navire extérieurement. Le *Charmant* ramena le chirurgien. Le roi et les natutels de Pelew furent enchantés des égards que nos compatriotes avoient eus pour ce bon général. M. Sharp avoit trouvé Raa-Kook beaucoup mieux. Un des chirurgiens de Pelew avoit coupé le fond de l'ulcère avec un couteau semblable à celui que l'on avoit employé pour guérir le fils du général. M. Sharp pensa l'ulcère, et laissa plusieurs bandages au malade, après lui avoir indiqué la manière de les placer : bientôt après il guérit parfaitement.

Quand on considère que les chirurgiens de Pelew, n'employèrent jamais d'autre méthode que celle de couper la partie affectée, et que jusqu'à l'époque où le hasard leur procura des petits couteaux de deux sols, ils opérèrent avec des coquilles aiguisées, on frémit d'une pareille pratique. Nous sur-tout, qui vivons dans un pays où la chirurgie et l'anatomie sont si perfectionnées, et secondées par des instrumens si merveilleux, pourrions-nous ne pas compâtir aux douleurs de ceux qu'une maladie naturelle ou accidentelle soumet aux traitemens des chirurgiens de Pelew ? Oct. 1783

Quand le *Charmant* revint avec MM. Sharp et Tome Rose (M. Devis attendit que le roi marchât contre Pelelew), il apporta une grande quantité d'ignames et de viandes sauvages, outre cinq jeunes canards sauvages : les Anglois n'en avoient point encore vu dans ces contrées.—Tom Rose apprit au capitaine qu'Abba-Thulle l'avoit fait venir pour le questionner plus amplement sur les Anglois, et lui parler

Oct. 1783. des différens peuples avec lesquels ils faisoient la guerre.

Dimanc. 26. Le matin on donna le feu au navire, et à la grande satisfaction de tout le monde, le calfat fut fini. Alors on remplit le fossé, et on rompit la digue qui étoit aussi forte et aussi solide que si elle eût été l'ouvrage de la nature. La pinasse fut aussi lancée en mer. Pendant ces opérations, on vit venir dix canots au port. On crut d'abord qu'ils venoient de Pelelew; mais c'étoient des étrangers qui alloient rejoindre Abba-Thulle. Ils donnèrent aux Anglois quelques ignames de différentes espèces. Après leur repas on les conduisit vers les travaux; on leur montra ensuite le navire, et tout ce qui pouvoit les amuser. Ils virent tous ces objets avec le degré de surprise que l'on devoit naturellement en attendre; mais la confiance avec laquelle ils abordèrent, le peu de surprise qu'ils témoignèrent en voyant des hommes d'une couleur différente de la leur (les autres naturels en avoient toujours été frappés), firent croire qu'ils

Oct. 1783.

s'attendoient à recevoir un accueil favorable à Oroolong. Ils avoient avec eux un vieux *rupack*, qui vint dans la tente du capitaine, et s'amusa à compter les feuilles d'un livre; mais quand il eut compté jusqu'à cinquante ou soixante pages, il abandonna son calcul, parce que, disoit-il, il y en avoit trop. Ils demeurèrent environ deux heures avec nous, et lorsqu'ils furent disposés à partir, le capitaine fit présent au rupack de quelques morceaux de fer.

CHAPITRE XVII.

Le roi vient chercher les dix hommes qui devoient marcher avec lui contre Pelelew. — Tempête. — On apprend que l'expédition s'est terminée par la paix. — Les Anglois reviennent, et racontent comment cette paix s'est conclue. — Réjouissances à cette occasion — Le roi déclare qu'il se propose de rendre une visite aux Anglois avant leur départ.

Oct. 1785. Lundi 27. LE matin fut obscurci par des nuages. On employa les chaloupes à recueillir quelques débris du vaisseau naufragé. L'après-dîné plusieurs canots arrivèrent de Pelew : M. Devis revint sur l'un d'eux. Il apprit à ses compatriotes qu'Abba-Thulle avoit demandé des forces à tous ses alliés, et que plus de trois cents canots devoient se rassembler pour l'expédition, qu'ils étoient déja séparés en trois divi-

sions, et formoient un spectacle très-agréable; que deux de ces divisions s'avançoient vers Pelew, et que la troisième, dans laquelle se trouvoient le roi et Raa-Kook, venoit à Oroolong pour voir les Anglois: enfin, qu'il avoit refusé d'accompagner le roi, pour avoir occasion de contempler la flotte. Le roi et Raa-Kook arrivèrent sur les quatre heures du soir; la pinasse revenoit dans ce moment de l'endroit du naufrage. Thomas Wilson, Nicolas Tyacle, Madan Blanchart, James Swift, Thomas Whitfield, John Duncan, Thomas Dulton, William Steward, William Roberts et M. Wilson se disposèrent à partir. Ils sortirent tous du port avant la nuit. — Après leur départ le ciel devint sombre et pluvieux, les vents et la pluie, qui redoublèrent le lendemain, emportèrent les petites voiles du vaisseau, quoique le chantier fût abrité par les montagnes. Le jour suivant ne fut pas moins orageux: le vent souffloit au nord, la pluie étoit très-forte. Après midi il survint encore des ouragans furieux, accompagnés de

Oct. 1783.

Mardi 28.

Merc. 29.

tonnerre et d'éclairs. Sur le soir, les éclairs
Oct. 1783. redoublèrent à l'orient, mais le tonnerre étoit éloigné. La nuit de ce jour orageux fut profondément effrayante, par la violente agitation des élémens. Les Anglois, quoique défendus par les montagnes, trembloient que le vent ne renversât leurs tentes, et ne fit tomber le vaisseau de dessus ses appuis : ils étoient encore très-inquiets sur le sort de leurs compatriotes, et toutes ces circonstances réunies rendoient la nuit vraiment affreuse. Le lendemain le ciel fut plus calme, quoique sombre encore : un vent frais souffloit au sud-est. Après midi, un petit canot monté par un mousse et deux hommes, vint à l'abreuvoir ; ils sembloient demander des canots, mais n'en trouvant point, ils ramèrent contre le vent vers l'île, puis déployant leurs voiles, ils dirigèrent leur course vers Pelelew. A minuit le temps étoit beau : on aperçut alors un canot s'approcher du port ; et comme on entendit crier *Anglois*, on lui permit d'entrer dans la crique. Dans ce canot étoit le

Jeudi 30.

rupack nommé Arra-Zook, le *sucalic* ou ami de M. Sharp: le lecteur se rappellera que c'est ce même rupack qui reçut avec une bonté si hospitalière MM. Sharp et Wilson, lorsqu'ils allèrent voir son fils malade. Leur arrivée réveilla tous les Anglois, curieux d'apprendre des nouvelles de leurs amis. Ce chef leur fit entendre qu'il n'y avoit pas eu d'engagement à Pelelew; que les habitans, à l'approche du roi, avoient baissé leurs lances, et demandé la paix à Abba-Thulle, en lui offrant des colliers, et en lui rendant deux Malais. Arra-Zook fut accueilli avec tous les témoignages de reconnoissance, tant à cause de son caractère hospitalier, qu'en faveur des bonnes nouvelles qu'il apportoit. Oct. 1783.

Dès le point du jour un autre canot arriva, et apprit aux Anglois que la flotte revenoit de l'expédition. A dix heures du matin, deux canots se présentèrent encore: dans l'un se trouvoit John Duncan, qui fit le récit suivant de l'expédition de Pelelew; récit qui fut confirmé par ses camarades à leur retour à Oroolong. — Le Vendr. 31.

Oct. 1783.

jour de leur départ (le 27 octobre) ils parvinrent à une petite île au nord d'Oroolong, et passèrent la nuit sous des rochers. — Le lendemain, dès le point du jour, ils cinglèrent vers une île à quatre ou cinq lieues plus loin du côté du midi; cette île inhabitée est à quatre ou cinq milles de Pelelew; ils y construisirent des huttes, et s'y campèrent. Le temps étoit très-mauvais; mais lorsqu'il devint un peu plus calme, quelques troupes de Pelew s'avancèrent vers une autre île peu distante de la première, et qui appartenoit à Pelelew. Elles ravagèrent les plantations d'ignames, brulèrent les maisons, et coupèrent un grand nombre d'arbres de cacao. Les habitans avoient quitté leur île avant que les troupes de Pelew y abordassent. Il n'y avoit que deux Anglois parmi les troupes qui furent dépêchées. Ce détachement, après avoir fait des ravages dans l'île ennemie, revint au camp avant le coucher du soleil. — Le lendemain le temps étoit très-mauvais; mais s'étant éclairci sur le soir, on envoya

d'autres troupes à l'ile, pour ravager tout ce qui avoit été épargné la veille. Il y avoit trois Anglois dans ce nouveau détachement. — Il revint au camp sur le soir, comme le jour précédent — Le surlendemain deux rupacks de Pelelew arrivèrent au camp; ils s'en retournèrent sur le champ, accompagnés des interprètes. Sur le soir ils rejoignirent le roi avec trois chefs de Pelelew. — Abba-Tulle tint un conseil immédiatement après leur arrivée. Le lendemain Arra-Kooker se rendit à Pelelew, et conclut la paix. A son retour, (avant midi) le roi fit savoir aux Anglois que la paix étant faite avec les habitans de Pelelew; s'ils vouloient visiter la ville, Arra-Kooker les y accompagneroit, et que lui (le roi) et Raa-Kook ne prendroient point terre. Ce message étonna un peu les Anglois; mais l'interprète dissipa bientôt leur surprise. Il leur apprit qu'aucun rupack d'un rang supérieur à Arra-Kooker ne pouvoit aller à Pelelew dans la situation actuelle des choses, parce que le roi feroit un trop

Oct. 1783.

Oct. 1783.

grand honneur à la ville, soit en y allant lui-même, soit en y envoyant la personne qui tenoit le premier rang après lui. — Après cet éclaircissement, les Anglois acceptèrent l'offre du roi, et visitèrent Pelelew; mais ils convinrent entre eux de prendre leurs armes, et de se tenir ensemble lorsqu'ils seroient débarqués, de crainte de quelque surprise; car la paix venant d'être conclue tout récemment, les naturels pouvoient avoir quelque méfiance de ces étrangers. Quoi qu'il en soit, ils reçurent un acceuil très-amical de la part des habitans, qui, selon la coutume du pays, leur offrirent tous les rafraîchissemens ordinaires. Ils rapportèrent que la ville étoit défendue par un rempart jeté sur la chaussée qui conduit à Pelelew; que ce rempart avoit dix ou douze pieds de hauteur; qu'il y avoit un banc élevé dans l'intérieur, sur lequel les habitans pouvoient se tenir et jeter des lances à leurs ennemis; que l'eau étoit fort basse près de la ville, et que par conséquent les canots navigeoient très-

difficilement. C'est ce qui empêche les habitans de Pelelew, quoique très-nombreux, d'avoir beaucoup de canots. Leur manière de fortifier ainsi l'entrée de leur ville prouve que lorsqu'ils sont en guerre avec les îles voisines, ils se fient plus sur leurs forces naturelles, que sur leurs forces navales. — Après la conclusion de la paix, Abba-Thulle revint à Pelew. Le roi de Pelelew l'accompagna dans un de ses propres canots, ayant dix femmes à sa suite. Etoit-ce une humiliation exigée par Abba-Thulle ? étoit-ce un témoignage public de confiance et d'amitié après la paix ? C'est ce que les Anglois ne purent comprendre. Mais il est certain que ces femmes ne retournèrent jamais à Pelew avec leur roi ; car, quelque temps après, Abba-Thulle en amena deux à Oroolong. Venoient-elles comme amies ou comme ôtages ? ce fut encore un problême pour nos compatriotes. Quant aux deux Malais, ils furent réellement donnés aux roi. Il est probable que Soogell, le Malais favori, avoit sollicité le prince à demander ses

Oct. 1783.

Oct. 1783.

deux compatriotes au roi de Pelelew, et que celui-ci refusant de les donner, avoit porté Abba-Thulle à lui faire la guerre: en effet, ils sembloient dans cette dernière expédition, avoir montré un ressentiment que l'on n'avoit point remarqué dans leurs autres débats. — Avant midi, Raa-Kook vint à Oroolong avec tous ses gens. Nos compatriotes vantèrent beaucoup l'île de Pelelew: ils avoient observé qu'elle paroissoit fertile, qu'elle étoit peu montagneuse, que les maisons étoient plus grandes et mieux bâties qu'à Pelew, qu'elle abondoit en cacaoyers et autres arbres. Les habitans leur avoient paru doux, hospitaliers: ils en reçurent mille témoignages d'affection, quoiqu'ils fussent venus chez eux comme des alliés formidables de leur ennemi.

Abba-Thulle accompagné du roi de Pelelew, se rendit sans délai dans son île. Les Anglois apprirent pour la première fois quelle s'appeloit *Coorooraa*, que Pelew n'étoit que la capitale ou la résidence du monarque. Le capitaine Wilson en con-

versant avec Raa-Kook sur la dernière expédition, lui demanda d'où étoit venue toute la flotte de canots qui avoit accompagné le roi. Le général lui fit l'énumération des places suivantes, en commençant au nord : Emmings, Aramalorgoo, Emillègue, Arraguy, Coorooraa, Caragaba, Pethoull et Oroolong ou l'île des Anglois. Raa-Kook paroissoit très-empressé d'aller à Pelew, et fit cette fois une très-courte visite aux Anglois. En partant, il pria le capitaine d'envoyer sa chaloupe, pour prendre de la melasse et des torches, dont nos compatriotes avoient besoin, voulant réserver leur sucre candi et leurs chandelles pour le voyage. Oct. 1783.

Le soir, le *Charmant* fut disposé pour le départ, et M. Sharp accompagné de quatre hommes se rendit à Pelew, pour féliciter le roi sur la conclusion de la paix, et apporter les choses promises par Raa-Kook. Le lendemain, le temps paroissant beau, et le tillac étant placé, on commença à calfater le vaisseau; mais les ouvriers furent arrêtés par une difficulté Nov. 1-83. Samedi 1.

imprévue. Ils ne savoient comment en
Nov. 1783. boucher les fentes; ils n'avoient ni poix ni résine. Inspirés par la providence, ils songèrent à recourir aux productions du pays. Après avoir délibéré entre eux, on proposa de faire une potée pour suppléer à la résine. Mais comme ils n'avoient point de craie pour la faire, quelques-uns d'eux se rappellèrent que dans l'Inde et dans la Chine, on préservoit les fentes des vaisseaux avec du *chinam*. Les Chinois furent aussitôt questionnés sur la manière de le préparer; après y avoir réfléchi un instant, ils procédèrent de la manière suivante. Ils prirent des coraux, en firent une espèce de four, et les réduisirent en chaux, avec des branches qu'ils avoient coupées. Ils broyèrent ensuite la chaux, la tamisèrent avec une toile, la mêlèrent avec la graisse qui leur restoit, et cette combinaison produisit une potée excellente.

Dimanc. 2. Le ciel étoit obscur, et un vent léger souffloit au nord. Tous nos compatriotes travailloient au vaisseau, lorsque leur attention

attention fut fixée par deux canots qui vinrent au port pour pêcher à l'appât. Nov. 1783. Cette méthode singulière de prendre le poisson, mérite d'être rapportée. Les pêcheurs cherchent d'abord les lieux où se trouve en grand nombre le poisson qu'ils veulent amorcer (ce poisson ressemble à peu près à la malette); ils le conduisent ensuite dans une eau basse, font un bruit terrible, et battent l'eau violemment avec leurs rames. Le poisson effrayé saute hors de l'eau ; et comme les canots sont couverts de nattes, il s'y jette en foule, et retombe aux extrémités des canots, ouvertes pour le recevoir.

M. Sharp revint le soir de Pelew ; il apporta non-seulement ce que Raa-Kook avoit promis, mais de plus, une grande quantité de viandes appelées *woolell.* Il apprit à ses compatriotes qu'on avoit fait de grandes réjouissances à Pelew : le *rupack* de Pelelew y étoit encore, quoiqu'il ne fût probablement pas disposé à jouir des plaisirs auxquels sa soumission avoit donné lieu. La fête ressembloit

Nov. 1783.

à celles dont on a déjà fait la description : elle ne fut distinguée des autres que par une chanson évidemment composée depuis que les Anglois avoient été à Pelew. Quoique M. Sharp n'en comprît pas entièrement le sens, il s'aperçut facilement que les Anglois en étoient le sujet, par la répétition fréquente des mots : *Englees weel*, *a Trecoy* et *Tom Rose*. Cet homme accompagnant les Anglois dans toutes les expéditions, et possédant un grand fonds de bonne humeur, s'étoit concilié l'amitié de tous les naturels. Il avoit tant de talens, qu'il savoit se rendre, dans toutes les circonstances, également utile et agréable. Les services qu'il rendit au capitaine Wilson, justifièrent complétement l'éloge qu'on lui en avoit fait à Macao. Le chirurgien apprit encore aux Anglois que le roi de Pelelew étoit un homme avancé en âge ; qu'il avoit les cheveux gris, et la barbe ramassée comme les juifs.

Nos compatriotes ne purent acquérir des notions justes sur cette immense

chaîne d'îles : toutes les éminences sur lesquelles ils montèrent, ne leur permirent point d'en découvrir l'étendue, ni au nord, ni au midi. Le nouveau navire étant déjà fort avancé, et le temps du départ approchant, le capitaine Wilson fit connoître, sur le soir, à ses officiers et à ses gens, qu'avant de partir pour la Chine, il desiroit examiner les îles dans lesquelles la providence les avoit jetés; qu'en dix ou douze jours on pourroit effectuer cette entreprise, et qu'ils avoient assez de provisions pour la tenter. Il ajouta qu'il demanderoit au roi trois canots et quelques hommes pour les accompagner dans ce voyage, et les aider à s'assurer de leur nombre, de leur situation et de leur étendue : qu'il ne prétendoit pas en faire la description; mais qu'il leur seroit agréable, ainsi qu'à leurs compatriotes, d'avoir une idée générale de cette chaîne d'îles entièrement inconnues aux Européens, de savoir s'il y avoit une différence marquée dans les mœurs et les usages de ces insulaires. Il fut écouté

Nov. 1783.

Nov. 1783.

très-attentivement ; mais l'espérance prochaine de quitter bientôt une île d'où personne n'avoit osé se flatter de sortir peu de temps auparavant, la crainte d'avoir plus à faire que le capitaine ne le prévoyoit, l'incertitude des dangers qu'il y avoit à courir, la crainte d'avoir quelques insulaires à combattre ; toutes ces considérations réunies, leur firent voir sous un jour peu favorable le dessein du capitaine Wilson, sur-tout après le naufrage qu'ils avoient essuyé : d'ailleurs, tous desiroient ardemment de retourner dans leur patrie aussitôt que l'occasion s'en présenteroit. Ils prièrent le capitaine de ne plus songer à cette téméraire entreprise, et de n'en point parler au roi, qui pourroit saisir ce prétexte pour les retenir. C'est ainsi que s'évanouit le généreux dessein du capitaine. Mais ses raisons furent encore moins goûtées, quand M. Sharp leur annonça qu'Abba-Thulle viendroit les visiter dans quatre jours, qu'il feroit peindre le vaisseau, et demeureroit avec eux jusqu'à leur départ. A cette nouvelle,

plusieurs d'entre eux conçurent de la défiance contre les desseins du roi. Les preuves multipliées de sa générosité ne les convainquirent pas tous de l'excellence de son cœur ; plusieurs le soupçonnèrent de dissimuler sa mauvaise foi sous ce masque trompeur. Eh quoi ! pouvoient-ils craindre un homme qui les traitoit avec tant de noblesse, de désintéressement et de candeur ? Nov. 1783.

CHAPITRE XVIII.

Préparatifs pour achever le navire et le lancer en mer. — Soupçons sur le message du roi. — Le capitaine Wilson tâche de les dissiper. — Les Anglois forment la résolution de résister, dans le cas où l'on s'opposeroit à leur départ. — Le capitaine envoie MM. Sharp et Wilson à Pelew. — Il les charge de donner au roi tous les outils en fer dont ils pouvoient se priver, avec promesse de donner les autres aussitôt que le navire seroit lancé. — Il fait également savoir au roi qu'il se propose de partir dans six ou sept jours. — Ils rencontrent le roi et sa suite qui venoient à Oroolong. — Il retourne avec eux dans l'île de Pethoull. — Ils y passent la nuit. — Abba-Thulle reçoit gracieusement les présens des Anglois. — Description d'un grand soupé du roi. — Madan Blanchart informe le capitaine qu'il veut demeurer chez les naturels. — Le capitaine, après avoir inutilement tenté de le dissuader, propose au roi de le garder à Pelew. — Abba-Thulle est charmé de cette circonstance.

Nov. 1783. Lundi 3. LE ciel étant calme, et le vent soufflant paisiblement du N. E., les charpentiers

travaillèrent au gouvernail, et Albert Pierson, quartier-maître, fit les mâts avec de petites pièces de bois sauvées du naufrage. Les uns s'occupèrent à calfater le tillac, et les autres à peindre les côtes, ce qui, joint à la couche que les peintres du roi devoient donner au navire, suffisoit pour l'empêcher de faire eau. Le soir on délibéra sur la manière de lancer le vaisseau : il fut résolu qu'on jetteroit une chaussée pour le conduire à la mer, quoique plusieurs eussent proposé de le rouler sur de gros cylindres. L'entreprise méritoit de sérieuses réflexions; car s'il fût arrivé quelque accident pendant cette opération, ils auroient été sans ressource : leurs outils étoient usés, et l'on ne trouvoit plus de matériaux à l'endroit du naufrage. Il étoit donc moralement sûr qu'exilés du reste du monde, ils auroient terminé leurs jours dans ces îles éloignées. Nov. 1783.

Ce matin tous les bras furent occupés à couper des arbres pour faire des billots, à jeter la chaussée, et à donner au navire une seconde couche de *chinam*. Ayant la Mardi 4.

nuit on vit deux canots près du port, et
Nov. 1783. comme aucun d'eux n'y entroit, cette circonstance contribua beaucoup à fortifier les soupçons des Anglois : s'étant imaginés que les naturels vouloient s'opposer à leur départ, ils conjecturèrent que ces canots venoient les épier. A l'entrée de la nuit, ils se rendirent dans un des endroits où ils avoient coutume de faire le guet; ils chargèrent les petits canons, le canon de six livres, et prirent toutes les mesures imaginables pour se défendre contre une surprise de la part des naturels. — Les Anglois craignoient que les naturels, auxquels ils avoient été si utiles, ne s'efforçassent de les retenir, afin de s'emparer
Mercredi 5. de leurs armes et du navire. — Ce fut en vain que le capitaine Wilson essaya d'écarter leurs appréhensions, en leur rappelant la générosité que le roi et tous ses sujets leur avoient témoignée si souvent depuis qu'ils avoient abordé dans son île ; en leur représentant que sa conduite, à leur égard, avoit toujours été noble, ingénue et franche; qu'il ne falloit

point douter de la sincérité d'un peuple qui ne leur avoit jamais donné le moindre sujet de méfiance depuis qu'ils étoient sous sa protection ; qu'il leur importoit, dans l'état actuel des choses, de ne pas manifester aux naturels leurs téméraires soupçons ; qu'une conduite opposée leur donneroit des idées qui ne fussent jamais entrées dans leurs têtes, sans une pareille indiscrétion. Le capitaine, pour convaincre ses compatriotes, leur représenta que leurs forces seroient très-peu capables de résister aux naturels, s'ils avoient formé la résolution de les retenir ; que leurs munitions seroient bientôt épuisées en cas d'hostilités ; que les naturels pourroient empêcher leur embarquement, même après que le navire seroit lancé en mer ; qu'il étoit au pouvoir de ces insulaires de les réduire, sans recourir aux dernières extrémités, c'est-à-dire, en venant dans l'île en grand nombre, et en les empêchant d'emporter de l'eau douce. Nov. 1783.

Toutes ces raisons ne purent dissiper l'appréhension générale : deux ou trois

Nov. 1783.

seulement les sentirent. Il fut donc arrêté, après une longue délibération, que chacun se tiendroit sur ses gardes; que les petits canons, ceux de six livres, demeureroient chargés ; que toutes les petites armes seroient chargées, et qu'on prépareroit un grand nombre de cartouches; qu'on ne témoigneroit aucune méfiance, à moins que plusieurs canots n'entrassent dans la baie, ou que les hommes qui les conduiroient ne fussent armés de lances, et ne se présentassent en ennemis (dans lequel cas on tâcheroit de se bien défendre); qu'enfin, comme il seroit impossible d'attaquer les insulaires, trop supérieurs en nombre, chaque Anglois feroit de son mieux pour tuer les chefs, et jeter par là le désordre et la frayeur parmi les autres.

Je dois, comme historien, rapporter toutes les circonstances. J'avoue que ma plume frissonne sous mes doigts; l'horreur et la pitié me pénètrent. . . .; mais je ne puis cacher que les premières têtes dévouées étoient celles du généreux monarque, du brave et excellent général,

de l'aimable et simple Arra-Kooker. Cependant, quelque extravagante que cette résolution paroisse au lecteur, il ne doit point l'attribuer au manque de cette générosité qui caractérise les Anglois, ni au mépris des lois de l'hospitalité : la vraie cause est la foiblesse humaine. Les Anglois étoient agités par deux passions violentes, l'espoir d'une prompte délivrance, et la crainte d'une détention perpétuelle : ils ne voyoient aucune alternative, et dans leur égarement, ils fouloient aux pieds l'honneur et le sentiment. Nov. 1783.

Je reprends ma plume avec plaisir, pour apprendre au lecteur, que la frénésie des Anglois, causée par l'inquiétude et le désespoir, ne fut pas de longue durée. Les froides réflexions de la nuit calmèrent leurs frayeurs : rendus à eux-mêmes, ils sentirent mieux les raisons convaincantes du capitaine. Le lendemain ils rendirent aux naturels leur bienveillance accoutumée, et envoyèrent au roi, par la pinasse, tout le fer et les ustensiles dont ils pouvoient se passer, ce qu'ils avoient promis Jeudi 6.

de faire dès que le navire seroit achevé.
Nov. 1783. MM. Sharp et Wilson montèrent à bord de la chaloupe, avec ordre d'informer le roi que les Anglois feroient voile dans six ou sept jours, et que le reste des outils, et les mousquets qu'il souhaitoit d'avoir, lui seroient donnés aussitôt que l'on auroit lancé le navire. Ces messieurs avoient ordre de dire que les Anglois desireroient de voir le roi et ses chefs avant leur départ, afin de pouvoir leur faire leurs remercîmens personnels, et les assurer que de retour en leur pays, ils publieroient hautement les services qu'ils leur avoient rendus, et la protection qu'ils leur avoient accordée. Cela fut arrangé en forme de lettre, que M. Sharp eut ordre de lire au roi, en présence des deux interprètes qui devoient la lui expliquer, comme venant immédiatement du capitaine.

Tandis que M. Sharp et M. Wilson, avec Tom Rose l'interprète, recevoient ces instructions, Madan Blanchart, un des matelots, vint dans la tente chercher

quelques outils dont il avoit besoin ; et entendant le capitaine expliquer sa lettre à Tom Rose, il pria celui-ci de dire aussi au roi, que lorsque ses compatriotes s'en iroient, il se proposoit de les laisser partir, et de rester à Pelew. Le capitaine lui ordonna d'aller à son ouvrage, en le priant de ne point donner de semblables commissions, et défendit à Tom Rose de s'en acquitter; mais Blanchart pria fort sérieusement l'interprète de s'en charger, assurant le capitaine qu'il étoit dans l'intention positive de rester à Pelew, si le roi vouloit le lui permettre. Le capitaine voyant qu'il avoit pris cette étrange résolution, employa tous ses efforts pour l'en dissuader. Il lui mit devant les yeux tout ce qu'il auroit à souffrir, toutes les difficultés et les embarras qu'il auroit à combattre lorsque ses compagnons seroient partis, ne sachant aucun métier qui pût, comme celui de charpentier ou de forgeron, le rendre utile aux naturels. — Ces argumens ne produisant aucun effet sur lui, le capitaine engagea les gens

Nov. 1783.

Nov. 1783.

de l'équipage à tâcher de le détourner de ce singulier projet, se proposant, s'il y persistoit, d'examiner ce qu'il auroit à faire la première fois que le roi viendroit à Oroolong. — La pinasse fut dépêchée vers dix heures, avec ordre de ne point parler au roi des intentions de Blanchart, mais de remettre à l'en instruire, s'il en étoit besoin, lorsqu'il viendroit à Oroolong avec ses officiers. Après le départ de la pinasse, le temps devint mauvais, et il plut tout le reste du jour; l'ouvrage fut cependant continué : les ouvriers s'occupèrent à poser les pompes, et à faire les préparatifs nécessaires pour lancer le vaisseau. — Le soir, après qu'ils eurent quitté le travail, ils apprirent au capitaine le peu d'effet qu'avoient produit leurs représentations sur Blanchart, et la résolution où il étoit de parler lui-même au roi à la première occasion, puisqu'on avoit négligé sa commission. Enfin, pour éviter ses reproches et le mécontentement du roi, on pensa qu'il valoit mieux lui laisser suivre son inclination; et, pour prévenir autant

qu'on pourroit les naturels en sa faveur, aussi-bien que pour se faire un mérite de ce qu'on ne pouvoit empêcher, il fut convenu que l'on présenteroit au roi, comme un service important, le projet de laisser un Anglois auprès de lui. Les mœurs et le caractère des insulaires avoient si bien séduit Blanchart, lorsqu'il fut combattre avec eux, qu'au retour de l'expédition, il déclara à ses camarades qu'il les aideroit à achever le vaisseau, mais qu'il vouloit finir ses jours avec les naturels. Ce propos fut traité de plaisanterie; mais Blanchart ne varia jamais dans son opinion, et prouva qu'il y tenoit fermement. Nov. 1783.

Vers onze heures du matin de ce jour, la pinasse revint, amena le roi, sa fille favorite, Raa-Kook, et plusieurs des officiers. Nos gens racontèrent ainsi le résultat de la commission dont ils avoient été chargés. — Dans leur passage à Pelew le jour précédent, ils avoient vu un grand nombre de canots qui se rendoient à la côte pour éviter le mauvais temps. L'un d'eux, comme ils s'en approchoient, Vendredi 7.

Nov. 1783.

parut faire route vers la pinasse, qui s'arrêta pour l'attendre. Il étoit monté par le premier ministre, qui donna aux gens de la pinasse quelques noix de coco et des ignames bouillies. Il leur apprit que le roi étoit en chemin pour se rendre à Oroolong, et qu'il s'étoit mis le long de la côte à l'abri de la pluie. Après avoir pris quelques-uns des rafraîchissemens qu'on venoit de leur offrir, ceux-ci allèrent trouver le roi, qui étoit dans son canot, entouré de plusieurs rupacks. La pinasse étant rangée près de lui, M. Sharp lut la lettre, que Tom Rose expliqua à Soogell l'interprète : celui-ci en communiqua le contenu à Abba-Thulle. Lorsqu'ils eurent fait connoître le motif de leur visite, et montré au roi le fer et les outils, il les pria de rester dans la pinasse, et leur annonça, après un moment de conversation avec ses officiers, qu'il alloit retourner à la petite île de Pethoull, et les invita à l'accompagner dans la pinasse, promettant de venir le lendemain matin avec eux à Oroolong. En retournant à l'île, ils rencontrèrent

rencontrèrent dans un grand canot Raa-Kook, avec les femmes des rupacks, que le roi conduisoit à Oroolong, pour voir lancer le vaisseau anglois. Les dames parurent fort mécontentes d'être obligées de retourner, et de voir leur partie remise au lendemain : d'après le nouveau projet, elles se joignirent au roi. En débarquant à Pethoull, on mena tous les voyageurs à une grande maison sur le bord de l'eau, où l'on apporta les présens qui furent offerts au roi. Lorsqu'on lui eut fait connoître l'usage des outils, et qu'on lui eut montré, ainsi qu'à ses officiers, la manière de s'en servir, ils en parurent tous extrêmement contens, et le roi causa beaucoup avec eux, mais sur-tout avec Raa-Kook. Vers la fin de l'entretien, le Malais Soogell leur fit remarquer que les Anglois n'avoient point envoyé de fusils. Cette impertinente observation lui valut une sévère réprimande de la part du général, qui, avec un ton très-sévère, lui répliqua que les Anglois avoient fidellement tenu leur parole, en envoyant ce qu'ils avoient

Nov. 1783.

Nov. 1783.

promis, et en les informant du temps de leur départ ; qu'ils n'avoient pas tenu un faux langage, comme lui indigne Malais avoit osé le suggérer ; et qu'il les avoit tous déshonorés, en conseillant au roi de n'envoyer aux Anglois que des ignames bouillies, de peur que si on leur en envoyoit de crues, ils n'en fissent provision, et ne quittassent les îles en secret, ou sans faire les présens qu'ils avoient promis. Ces reproches de Raa-Kook touchèrent beaucoup le roi et les officiers, qui, par leurs regards, témoignèrent un si grand mécontentement au Malais, qu'il jugea à propos de se retirer. Lorsqu'il fut sorti, la compagnie reprit sa gaieté ; et Abba-Thulle distribua entre les rupacks une partie du fer et des outils, dont chacun obtint quelque portion. On apporta ensuite le soupé, qui fut placé sur quelques escabeaux au milieu de la chambre : l'abondance s'étendit au dehors de la maison ; on distribua des vivres aux serviteurs du roi. — Nous vîmes plusieurs espèces de poissons de différens genres,

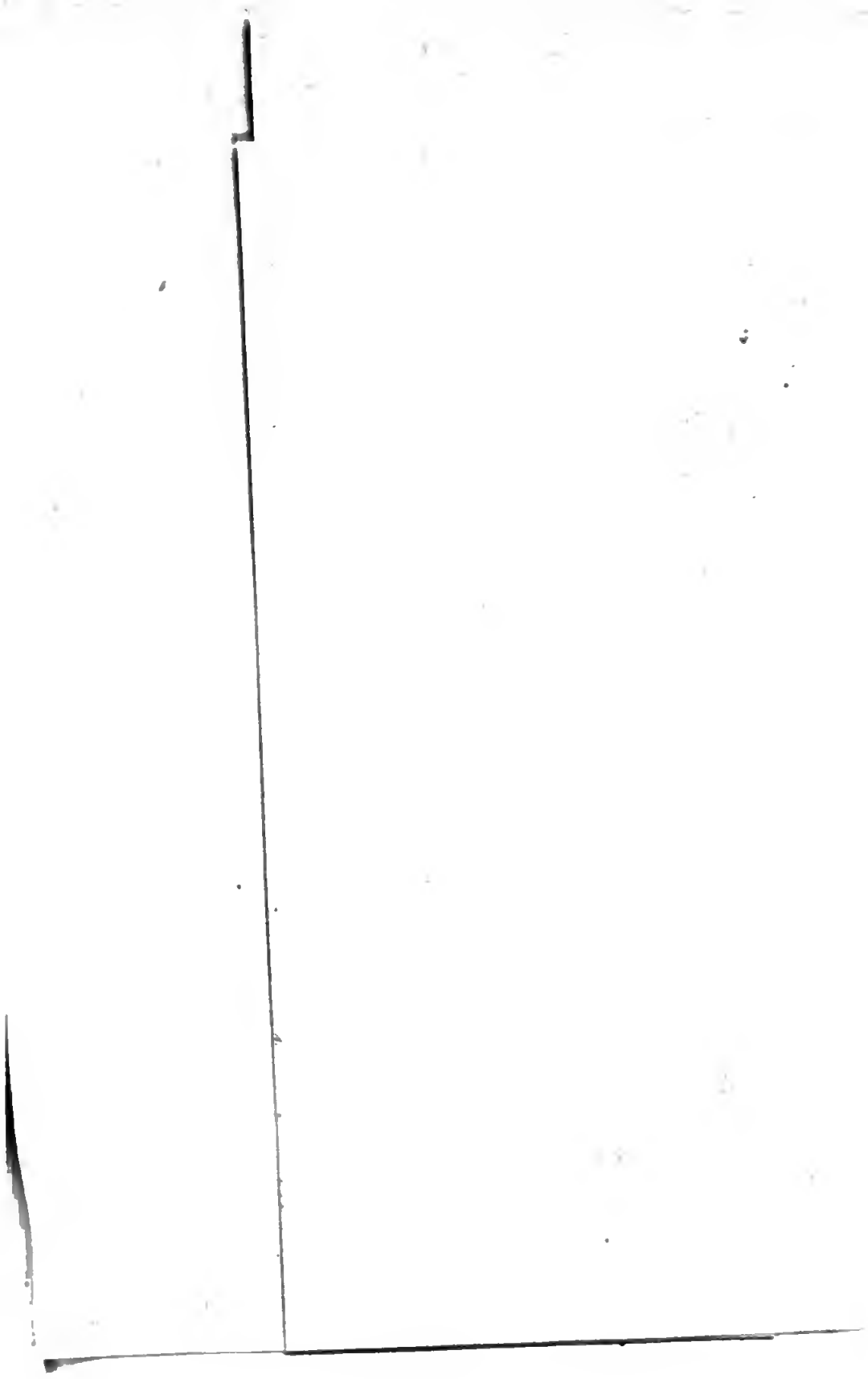
qui furent portés et servis par des échansons, qui, à l'aide de certains instrumens faits de bamboux fendus, les coupoient aussi facilement que nous l'aurions fait avec nos couteaux, et les présentoient au roi et à la compagnie. Personne n'osa toucher à rien qu'Abba-Thulle n'eût commencé et n'eût prononcé le mot *mulega* : les rupacks et les Anglois suivirent alors son exemple. L'on annonça aux gens du dehors que le roi étoit à souper ; cet avertissement fut le signal d'en faire autant. Il commençoit à faire sombre : on alluma des flambeaux, qui furent placés en rang entre les ais et dans les fentes du plancher, au-devant des convives qui se trouvoient assis derrière les lumières disposées en ligne droite dans la longueur de l'appartement, de façon que le milieu, d'un bout de la chambre à l'autre, étoit vide et éclairé, ce qui faisoit un effet très-agréable, personne n'étant assis face à face. Chaque chef se tenoit avec sa famille, et il restoit toujours un petit espace vide entre un chef et l'autre. Quant à Nov. 1783.

Nov. 1783.

nos gens, comme étrangers, ils étoient bien reçus par-tout, et s'asséyoient alternativement avec le roi, avec Raa Kook, ou avec les autres rupacks. Lorsque le poisson fut partagé, on mit la portion de chaque famille sur une feuille de plantain : cette feuille en général servoit d'assiette, quoique dans les cérémonies particulières, les grands eussent chez eux de petits plats ou assiettes d'écailles de tortue, de bois ou de terre (1).

La conversation ayant duré environ une heure après le soupé, chacun nettoya la place qui étoit devant lui, et balaya les miettes entre les planches du parquet. Alors les domestiques de chaque famille apportèrent à leurs maîtres leurs nattes, qui les suivent toujours dans leurs canots, toutes les fois qu'ils doivent coucher hors de chez eux : elles sont minces et légères; on en place une dessous soi et l'autre dessus. Le roi envoya chercher des nattes pour les Anglois. Les lits furent bientôt

(1) Voyez planche IV, figure 1.



faits: tout le monde se coucha; les flambeaux furent éteints; on alluma du feu pour éloigner les mosquites; il se fit un grand silence, et chacun commença à dormir. Nov. 1783.

Entre deux et trois heures, il arriva un messager d'une des îles du nord. Le roi fut éveillé par un de ses gens, qui apporta un flambeau: le prince se leva sur le champ, et ordonna de faire entrer le messager. Après un moment de conversation avec lui, le roi lui donna un bout de corde, auquel il avoit fait autant de nœuds qu'il devoit s'écouler de jours jusqu'au départ de notre équipage. On le dit ensuite à nos gens, et on leur apprit aussi que ce message venoit de la part d'un des chefs du nord, ami d'Abba-Thulle, qui desiroit savoir quand les Anglois se proposoient de partir; non pour satisfaire une vaine curiosité, ni pour augmenter les injustes soupçons que nous avions conçus sur les naturels de ces régions inconnues, mais pour ajouter à nos provisions toutes les productions de leur pays, que ces généreux enfans de la nature

pouvoient croire utiles ou convenables à
Nov. 1783. des étrangers prêts à partir, et que, probablement, ils ne devoient jamais revoir. — Le messager ayant reçu sa réponse, le roi se recoucha sur sa natte.

Le matin de bonne heure, Abba-Thulle et ses rupacks allèrent au bain, et revinrent déjeûner; après cela ils se préparèrent à partir pour Oroolong. M. Sharp et M. Wilson invitèrent le général à aller avec eux dans la pinasse; ce qu'il accepta, ordonnant à ses canots de suivre le roi. — Lorsqu'on fut à deux ou trois milles de l'ile, le vent commença à devenir frais, de manière que les canots étoient obligés de ranger la côte pour être à l'abri. Raa-Kook, enchanté de voir la pinasse marcher si bien, et de sentir si peu l'effet du mauvais temps, pria ses deux amis de s'approcher de la côte pour prendre le roi à bord, ce qu'ils firent à l'instant. Abba-Thulle, avec sa jeune fille et son premier ministre, vinrent dans la pinasse. Le vent devenant encore plus frais, elle marchoit très-vîte avec beaucoup de

roulis, et étoit poussée en même temps par le vent et le courant. Le roi et ceux qui Nov. 1783. l'accompagnoient témoignoient la plus grande satisfaction de se trouver à couvert de la pluie, et si à leur aise, en comparaison de ce qu'ils eussent été dans des canots qui ne sont propres que pour le beau temps. Nos gens le voyant si content de la pinasse, lui apprirent que le capitaine se proposoit de lui faire présent de ce bateau à son départ ; en conséquence, ce prince pria son frère Raa-Kook d'examiner avec une grande attention la manière de se servir des voiles.

Ils apportèrent avec eux plusieurs présens, et aussitôt après les avoir donnés, Abba-Thulle et le général, suivant leur promesse, occupèrent leurs gens à peindre le vaisseau, les mâts, le château d'avant, etc. — Vers les trois heures de l'après-midi, on ôta quelques coins, et le vaisseau fut abaissé jusque sur les coites; mais comme il penchoit trop d'un côté, on y attacha un cable pour le relever. Le

Nov. 1783.

roi, attentif à tout ce qu'il voyoit, comprit ce qu'on vouloit faire: il apporta un grand pieu, pour s'en servir comme d'un lévier, afin de soulever le bâtiment; mais on le pria de n'en rien faire, dans la crainte de le faire pencher de l'autre côté. On l'amena facilement, et tout fut préparé pour le lancer le lendemain matin. — Abba-Thulle s'assit auprès du vaisseau, et causa avec Raa-Kook et les autres chefs: il appela ensuite Tom Rose, et lui ordonna d'informer le capitaine, qui se trouvoit un peu éloigné, du desir qu'il avoit de lui parler. M. Wilson étant venu, le roi lui fit dire par l'interprète, qu'il desiroit que le vaisseau portât un nom Pelew. Il croyoit qu'il portoit alors un nom Anglois, et souhaita qu'on pût le changer en celui d'*Oroolong*, puisqu'il y avoit été bâti. Le capitaine l'assura que ses vœux seroient remplis; et sur le champ il appela les officiers et l'équipage, et leur communiqua les intentions du roi. L'idée leur plut à tous: Abba-Thulle en fut très-satisfait. Bientôt après, le roi,

avec sa suite, alla à l'aiguade, et pria le capitaine Wilson de l'y accompagner : ils trouvèrent en arrivant quelques canots qui revenoient de la pêche. Le roi ordonna que ce qui avoit été pris fût partagé, et que la meilleure portion fût donnée aux Anglois. Il parut que c'étoit-là le but de son invitation; mais on traita dans cette visite une affaire plus importante. Le contre-maître, le canonnier et le subrécargue, vinrent dire au capitaine que Blanchart se présentoit lui-même pour annoncer au roi le projet qu'il avoit de rester à Pelew. Après une courte consultation entre eux, il fut convenu de s'en tenir à la première décision. En conséquence, le capitaine s'entretenant avec Abba-Thulle de son départ, lui dit que par reconnoissance de toutes les bontés dont il avoit comblé son équipage, il se proposoit de lui laisser en partant un des hommes de sa suite, pour prendre soin des fusils et des autres choses qu'il vouloit lui donner. Le roi fut très-flatté de cette offre, qu'il regarda comme une

Nov. 1783.

marque d'estime et de confiance. — Sur
Nov. 1783. le soir nos gens retournèrent à leurs tentes, après avoir appris à Blanchart le succès de sa demande, et l'avoir présenté à leurs amis de Pelew, comme l'homme qu'ils devoient laisser avec eux.

La nuit fut très-mauvaise : on ne put travailler pendant la marée basse aux préparatifs nécessaires pour lancer le vaisseau le matin suivant. — A la pointe du jour le temps étoit couvert, il faisoit un peu de vent; mais à cause de l'orage
Samedi 8. de la nuit, on pensa qu'il valoit mieux différer de lancer le vaisseau, parce qu'on jugea que la marée de ce jour ne monteroit pas assez haut pour cet effet. Le roi, avec sa suite, mais sans aucune femme, vint de bonne heure par terre aux tentes, et mit sur le champ son monde à l'ouvrage, pour réparer les parties où la pluie de la nuit avoit endommagé la peinture. Abba-Thulle conversant avec le capitaine, lui donna à comprendre qu'on auroit du mauvais temps jusqu'à ce que la lune changeât de quartier : pour se

faire mieux entendre, il prit une grande feuille, et la déchira avec ses doigs jusqu'à ce qu'elle devînt ronde, pour représenter la lune qui étoit alors dans son plein; lorsqu'il l'eut montrée dans cet état, il en changea la figure en celle d'un croissant, signifiant par là que le temps continueroit à être variable jusqu'à ce que la lune eût subi une révolution semblable. Mais comme un si long séjour eût été très-fâcheux pour tous les gens de l'équipage, qui de jour en jour étoient plus impatiens de partir, le capitaine Wilson observa que s'il restoit plus long-temps, il n'arriveroit problablement à la Chine (où le roi savoit qu'il devoit se rendre), qu'après le départ de tous les vaisseaux de son pays pour l'Europe, ce qui l'obligeroit d'y rester jusqu'à la saison suivante. Nov. 1783.

Tandis qu'on s'occupoit le matin à peindre le vaisseau, la poupe fut décorée par les mains de Raa-Kook, sous les ordres particuliers du roi. Nos gens remarquèrent qu'il faisoit de chaque côté de la

Nov. 1783.

poupe deux cercles l'un dans l'autre, en noir et blanc, avec quelques petits ornemens en zig-zag qui en descendoient. Tout cela n'étoit pas l'effet du hasard; c'étoit un dessin dirigé par le roi lui-même, qui, pendant que le général travailloit, causoit avec lui, et paroissoit lui donner des ordres, non pas sérieusement, mais en riant, et par forme de plaisanterie. La peinture étant finie, le général et Arra-Kooker joignirent le roi, et le capitaine qui étoit assis avec lui. Après quelques momens de conversation, on apporta plusieurs corbeilles pleines de vieilles noix de coco en végétation, et de quelques autres semences. L'interprète apprit au capitaine qu'on les avoit apportées à Oroolong, dans le dessein de les planter pour les Anglois. — Raa-Kook pria alors le capitaine Wilson de l'accompagner avec Arra-Kooker : il leur montra l'endroit où il vouloit faire semer ces graines, et pria quelques-uns de nos gens de l'aider, en faisant des trous avec leurs outils. Cette opération terminée, le général et son frère

semèrent plusieurs noix de coco, et d'autres graines d'arbres à fruit, autour du lieu qu'avoient occupé les Anglois; et l'on remarqua qu'en couvrant de terre chaque noix ou semence, ils causoient tout bas entre eux. L'ouvrage étant fini, ils dirent au capitaine que ces fruits seroient un jour pour lui et pour les Anglois quand ils reviendroient, et que si les habitans des autres îles venoient par hasard à Oroolong, et en mangeoient, ils auroient obligation aux Anglois de ce rafraîchissement. — Le soir on essaya de lancer le vaisseau; mais nos gens, à leur grand regret, ne purent le mettre en mouvement avant que la marée commençât à baisser. Ils laissèrent donc tout en état jusqu'à la marée suivante, espérant dans l'intervalle découvrir et détruire l'obstacle qui retenoit le bâtiment. Nov. 1783.

Blanchart étant venu le matin avec le roi, apprit à ses camarades la manière dont on l'avoit traité, après que le capitaine et les autres l'eurent quitté. Le roi, leur dit-il, avoit paru fort content de

Nov. 1783.

l'idée de le voir rester à Pelew, et du desir qu'il témoignoit de demeurer avec eux. Il lui avoit promis de le faire rupack, et de lui donner deux femmes avec une maison et une plantation ; il l'assura de faire tout ce qui dépendroit de lui pour le rendre heureux et content, et qu'il seroit toujours avec lui ou avec Raa-Kook. — Madan Blanchart étoit un homme d'un caractère singulier, âgé d'environ vingt ans, d'une tournure d'esprit assez sérieuse, et doué cependant d'un grand talent pour la bonne plaisanterie. Ce qui rend sa résolution plus étonnante, c'est qu'on savoit qu'il n'avoit formé dans l'île aucun attachement particulier. Son heureux caractère et sa bonne conduite pendant le voyage, lui avoient gagné l'affection de tous ses camarades ; et chacun, voyant le parti qu'il avoit pris, desiroit intéresser les naturels en sa faveur. Comme il persévéra jusqu'à la fin dans son projet, le lecteur peut-être desirera savoir quel fut le sort de cet homme, qui se séquestra volontairement

de tout le reste de l'univers. Il est douteux qu'aucun événement puisse jamais nous en instruire; mais il est assez probable que, s'il s'est bien conduit, il est à présent un homme de grande importance. Il avoit beaucoup de courage, qualité fort estimée des naturels. Malheureusement, la médiocrité de sa fortune l'ayant privé de tous les avantages de l'éducation, il ne savoit ni lire ni écrire. Cet inconvénient est d'autant plus grand, que ses mémoires depuis mil sept cent quatre-vingt-trois, rédigés avec soin, seroient sans doute aux yeux du philosophe amateur de la simple nature, bien plus intéressans que ceux d'une foule d'hommes d'état et de ministres européens, qui n'ont laissé à la postérité que le souvenir des desseins honteux, des démarches secrettes et des intrigues coupables qui ont troublé la tranquillité du siècle dans lequel ils ont vécu.

Nov. 1783.

CHAPITRE XIX.

Le vaisseau est lancé heureusement. — Grande joie des naturels à ce sujet. — Nos gens donnent au roi le reste des outils. — Le capitaine Wilson est mandé à l'aiguade par le roi, qui lui propose de le faire rupack du premier rang. — Le roi l'investit de l'ordre de l'os. — Description de la cérémonie.

Nov. 1783. Dimanc. 9. LA nuit étoit belle : chacun prépara les choses nécessaires pour lancer le vaisseau. On y attacha une hansière, et on porta une ancre et une hansière en avant. On plaça de même des étances sur les côtés, avec une corde de retenue attachée par-derrière, et tout fut prêt avant le jour. La marée monta cette nuit extraordinairement haut, de manière que plusieurs personnes allèrent à pied sec jusqu'à l'île Pot-à-fleur ; ce qu'on n'avoit encore pu faire depuis l'arrivée en cet endroit. Avant deux

deux heures du matin la marée étoit basse. A la pointe du jour nos gens commencèrent à essayer leur ouvrage, pour voir si leurs préparatifs répondroient à leurs vœux, et firent baisser le vaisseau d'environ six pieds. Ils s'arrêtèrent alors jusqu'à la marée haute, et envoyèrent avertir le roi, qui vint avec sa suite, pour voir lancer le bâtiment. — Sur les sept heures, le vaisseau fut heureusement mis à flot, à la grande joie des spectateurs qui paroissoient tous également intéressés au succès de cet événement. — Les Anglois jettèrent trois grands cris au départ du navire; à leur voix s'unit celle des naturels, dont le cœur généreux paroissoit éprouver une joie semblable à celle des gens même de l'équipage, qui, comme on peut le croire, étoit considérable. — Les Anglois se prenoient mutuellement la main, et la pressoient avec cette cordialité rarement sentie qu'inspire un vif sentiment de plaisir. Des regards de félicitation lancés et rendus rapidement par tous les yeux, exprimoient les sensations réciproques, et Nov. 1783.

Nov. 1783.

peignoient avec énergie ces transports, que des mots n'auroient jamais pu rendre ni communiquer.

Le moment de la délivrance, si long-temps desiré, étoit enfin presque arrivé; chacun revoyoit en idée ces objets de son affection, dont, quelques semaines auparavant, il se croyoit séparé pour toujours. La part que les habitans de Pelew paroissoient prendre au plaisir qu'inspiroit ce beau jour, fit évanouir les injustes alarmes qu'on avoit eues à leur sujet. Leur conduite, en effet, présentoit sous les plus aimables couleurs, le triomphe de la bonté naturelle. — Ils voyoient prêts à s'éloigner ces étrangers dont le secours leur avoit été utile, dont les arts et les talens leur avoient donné des connoissances et des idées qui jusqu'alors leur étoient étrangères; il les voyoient enivrés du plaisir de retourner, après tant de dangers, dans leur pays, où ils alloient reporter ces qualités enviées et précieuses, qui peut-être ne reparoîtroient jamais dans ces terres éloignées; et cependant ces vertueux enfans de la nature, brû-

PLAN de l'endroit de Debar

OROOL

l'une des ISLE

Par Henri Wils

lant du feu divin de la bienveillance et de l'humanité, s'oublioient eux-mêmes au milieu de la joie générale, et se trouvoient heureux du bonheur de leurs semblables. Nov. 1783.

Le vaisseau fut sur le champ conduit dans un chantier creusé exprès, et lorsqu'on l'y eut surement amarré, tout le monde alla déjeûner, le roi et les rupacks avec le capitaine, et la suite avec les gens de l'équipage. C'étoit surement le repas le meilleur et le plus agréable que ceux-ci eussent fait depuis la perte de l'Antelope. Après le déjeûné, ils portèrent à bord les ancres, les mâts, les tonneaux à eau, et les deux canons. Ils firent alors présent au roi de tous les outils dont ils pouvoient se passer, et prirent les *coites* à cause des clous dont ils avoient besoin. Le vaisseau, pendant qu'on le lançoit, s'étoit arrêté deux ou trois fois, ce qui avoit causé beaucoup d'inquiétude et d'embarras. En prenant les coites, ils s'aperçurent que cela avoit été occasionné par un clou de la carène qui n'étoit pas assez enfoncé, et dont la tête avoit labouré la planche dans toute

Nov. 1783.

la longueur de la coite.—A la marée montante de l'après-midi, on hâla le vaisseau dans le bassin. C'étoit un endroit profond de quatre ou cinq brasses au milieu du sable uni du port, et assez large pour contenir trois petits vaisseaux qui pouvoient y être à flot pendant la marée basse. Dans la nuit, on prit à bord toutes les provisions, munitions et armes, excepté ce qu'on se proposoit de donner au roi.

Le matin on se remit au travail, et on plaça sur le vaisseau les ancres, les cables et les autres choses nécessaires; on fit des bittes pour les cordages, et on mit une barrière autour de la poupe. Le roi, dans la matinée, envoya prier le capitaine Wilson de venir le trouver à l'aiguade. Il lui apprit, à son arrivée, qu'il étoit dans l'intention de lui donner l'ordre de l'os, et de le faire rupack du premier rang. Le capitaine parut très-reconnoissant de l'honneur qu'on lui vouloit faire, et très-flatté d'être admis parmi les chefs de Pelew. Le roi et tous les rupacks s'éloignèrent alors, et s'étant placés à l'ombre de quelques arbres,

ils prièrent M. Wilson de s'asseoir à une petite distance : ensuite Raa-Kook recevant l'os, le lui présenta de la part de son frère Abba-Thulle, et voulut savoir quelle étoit la main dont le capitaine se servoit le plus habituellement. Pour s'en assurer, il lui donna une pierre, et le pria de la jeter un peu loin. Ayant vu que M. Wilson y employoit la main droite, il le pria encore de s'asseoir, et on appliqua l'os à sa main gauche, afin de voir s'il étoit assez large pour que sa main pût y passer. Il se trouva trop étroit, et on le râpa jusqu'à ce qu'il parût suffisamment élargi. Alors Raa-Kook, le premier ministre, et tous les rupacks, procédèrent à la réception de la manière suivante. — Le général attacha une corde à chacun des doigts de la main gauche du capitaine, et lui frotta la main avec de l'huile ; le premier ministre se plaça derrière le récipiendaire, en le tenant ferme par les épaules ; Raa-Kook passa ensuite dans l'os les différentes cordes, et les donnant à un autre rupack, ils s'efforcèrent de tirer la main au travers ; Raa-

Nov. 1783.

Nov. 1783.

Kook en même-temps, avec sa propre main, pressa le plus qu'il put celle du capitaine, pour que l'os passât par-dessus les jointures. Le plus grand silence étoit observé pendant l'opération, tant de la part des rupacks que de celle des spectateurs. Le roi seul indiqua par un mot la manière dont on pourroit en faciliter le succès. La chose ayant enfin réussi, et la main étant bien passée au travers de l'os, toute l'assemblée témoigna la plus grande joie. Abba-Thulle s'adressant alors au capitaine Wilson, lui dit qu'il falloit frotter et nettoyer l'os tous les jours, et le conserver comme la preuve du rang qu'il tenoit parmi eux; qu'il devoit, en toute occasion, défendre avec courage cette marque de dignité, et ne pas souffrir qu'on l'arrachât de son bras autrement qu'avec la vie.

Après la cérémonie, tous les rupacks félicitèrent le capitaine Wilson sur son admission dans leur ordre. Les naturels inférieurs s'amassèrent autour de lui pour regarder l'os. Ils paroissoient enchantés de voir son bras orné de cette distinction, et l'appeloient le rupack anglois.

Si quelqu'un de nos lecteurs a jamais assisté à une réception dans un de ces ordres distingués que donnent les souverains de nos royaumes puissans et policés; s'il a vu quelqu'une de ces cérémonies pompeuses, où des drapeaux déployés ajoutent à la majesté d'un temple antique, où la puissance royale, ornée de tout son appareil, relevée par le brillant cortège de prélats décorés, de femmes parées, et de courtisans richement vêtus, frappe d'une idée de grandeur et de magnificence l'esprit du spectateur ébloui, il lira peut-être avec un sourire dédaigneux ce tableau des usages d'hommes simples et naturels, et sera disposé à tourner en ridicule la manière peu fastueuse dont les grossiers habitans de Pelew tiennent un chapitre général de leur grand ordre de l'os. Mais il faut se souvenir que si les moyens sont différens, l'objet et la fin sont par-tout les mêmes. — Cette marque de distinction est donnée et reçue dans le pays, comme une récompense de la fidélité, de la valeur, et regardée comme le prix du mérite. C'est

Nov. 1783.

Nov. 1783.

dans cette vue que les honneurs publics furent institués à leur origine ; c'est sous cet aspect qu'il faut les estimer et les considérer en tout pays, depuis Pelew jusqu'à Londres. Tant qu'ils conserveront ce caractère primitif et précieux, ils influeront par-tout sur les passions et les affections de l'homme, enflammeront le courage en excitant l'émulation, encourageront la vertu, et donneront le respect et la considération. La décoration tire toute sa splendeur de l'idée qu'on y attache. L'imagination du spectateur est frappée des mêmes sentimens, quel que soit le signe qui les rappelle; et il importe peu que le symbole de l'honneur soit une bande de velours attachée autour du genou, un nœud de ruban avec une croix pendante à la boutonnière, une étoile brodée sur l'habit, ou un os passé dans le bras.

CHAPITRE XX.

Bonne conduite des naturels qui ne troublent ni n'empêchent nos opérations. — Le roi informe le capitaine Wilson de son intention d'envoyer, sous ses soins, son second fils, Lee-Boo en Angleterre. — Raa-Kook ayant aussi sollicité la permission d'Abba-Thulle pour accompagner les Anglois, éprouve un refus de son frère, par des motifs très-sages. — Circonstances singulières relatives à un neveu du roi. — Le moment du départ du vaisseau est annoncé. — Préparatifs. — Une inscription gravée sur une plaque de cuivre est attachée à un grand arbre pour rappeler la perte de l'Antelope.

Nov. 1783. Lundi 10.

ON nettoya le soir toutes les tentes; on porta à bord tout ce qui étoit à l'ancienne habitation. — Nos gens étoient fort embarrassés par les naturels, qui vouloient entrer dans le vaisseau pour le voir et l'admirer. Raa-Kook s'aperçut

Nov. 1783.

de leur importunité, et la fit remarquer au roi, qui ordonna sur le champ que les chefs y entrassent seuls, permettant uniquement aux autres de passer auprès du bâtiment, et de le regarder de dedans leurs canots. Lorsque toutes les provisions furent à bord, et les voiles attachées, le capitaine engagea Abba-Thulle à l'accompagner dans le bâtiment jusqu'à l'aiguade. Celui-ci le refusa, et alla par terre avec sa suite. Mais l'invitation fut acceptée par le général et Arra-Kooker, qui étoient enchantés des manœuvres. Leurs canots suivoient, ainsi que beaucoup d'autres, pleins de naturels, qui remplissoient l'air de cris de joie. Raa-Kook adressoit continuellement la parole à ses gens, et leur faisoit remarquer tous les mouvemens et tous les procédés des Anglois dans la conduite de leur vaisseau. On mena le bâtiment à l'ouest de l'île, et on l'amarra à six brasses auprès du puits d'eau douce. — Le capitaine Wilson vint alors à la côte, joindre le roi avec Raa-Kook et Arra-Kooker,

qui rapportèrent à leur frère tout ce qu'ils avoient remarqué, décrivant en particulier la manière de sonder et celle de jeter l'ancre. Quelques canots, comme à l'ordinaire, avoient été à la pêche, et pris une grande quantité de poisson qu'ils n'avoient point distribué; on attendoit l'arrivée des Anglois pour qu'ils en prissent leur part. Mais cette attention généreuse fut inutile, parce que tous nos gens étoient à bord, et n'avoient encore rien de préparé pour placer une cheminée sur leur petit vaisseau. Le roi, en conséquence, pria le capitaine de rester et de manger du poisson avec lui: il y consentit, et l'interprète resta près d'eux. Nov. 1783.

Abba-Thulle, dans ses visites à Oroolong, avoit toujours été fort attentif à tout ce qu'il voyoit faire aux Anglois. — Il restoit souvent très-long-temps auprès d'eux, pendant qu'ils étoient à l'ouvrage, et remarquoit les plus petites circonstances. — Il avoit déjà, comme on peut s'en souvenir, montré l'intention d'envoyer deux de ses sujets en Angleterre

Nov. 1783.

lorsque le vaisseau partiroit. Ce jour-là, après soupé, revenant à ce projet, dont il avoit parlé autrefois, il s'étendit davantage sur cette matière. Ses sujets, dit-il au capitaine, avoient pour lui beaucoup de respect, et le regardoient comme supérieur à eux, non-seulement en rang, mais encore en lumières et en connoissances. Cependant, depuis qu'il avoit vu les Anglois, et examiné leur capacité, il avoit souvent senti sa médiocrité, en voyant le dernier de ceux auxquels commandoit le capitaine, pourvu de talens et de facultés dont l'idée même ne lui étoit jamais venue. Il avoit donc résolu de confier aux soins du capitaine Wilson, son second fils, nommé Lee-Boo, afin qu'il pût avoir l'avantage de se perfectionner par la société des Anglois, et d'apprendre une foule de choses qui, rapportées à son retour, pourroient être d'un grand avantage à son pays. Il ajouta qu'un des Malais de Pelew iroit avec lui pour le servir. — Son fils, dit-il, étoit un jeune homme d'un esprit aimable et facile; il avoit le caractère

sensible et doux. Il dit beaucoup de choses à son avantage, ajoutant qu'il l'avoit envoyé chercher dans un endroit éloigné, où il l'avoit confié aux soins d'un vieillard; qu'il étoit à présent à Pelew pour prendre congé de ses amis, et qu'il seroit avec lui à Oroolong le lendemain matin. Raa-Kook et Arra-Kooker se joignirent à leur frère, et confirmèrent l'éloge de leur neveu. Nov. 1783.

Le capitaine Wilson témoigna combien il étoit reconnoissant et flatté de cette marque distinguée de confiance et d'estime; il ajouta que sa reconnoissance l'obligeoit à donner ses soins aux personnes de Pelew que le roi auroit envoyées avec lui; mais que dans cette circonstance, il tâcheroit de mériter une confiance aussi honorable, en traitant le jeune prince comme son propre fils. — Cette réponse satisfit beaucoup le roi; et la conversation ayant changé, il parut souhaiter que le vaisseau descendît à Pelew avant son départ. Il motiva cette demande sur ce que ses sujets avoient plusieurs fois examiné à Oroolong le vaisseau et

Nov. 1783.

sa construction, mais qu'il n'en étoit pas de même des vieillards, des femmes et des enfans : il ajouta que si le navire se rendoit à Pelew, ces derniers pourroient satisfaire leur curiosité; que les mères un jour parleroient à leurs enfans de ce spectacle frappant; qu'elles en rappelleroient à leurs familles les diverses circonstances, et qu'ainsi le souvenir et le nom des Anglois se perpétueroient parmi son peuple, au gré de tous ses vœux. Le capitaine Wilson, qui connoissoit les dispositions de son équipage, sentit que les premiers soupçons alloient renaître, et faire douter de la sincérité de cette invitation. Craignant d'ailleurs que l'empressement des naturels à venir à bord du vaisseau, pour en examiner le dehors et le dedans, ne causât de la confusion et du retard, il opposa à la demande du roi des objections si plausibles, que le prince s'y rendit, et qu'on n'en parla plus.

Il est peut-être à propos de remarquer ici que tandis que Raa-Kook étoit occupé avec le roi à peindre le bâtiment, on lui

vit prendre un air sérieux et pensif, qu'on n'avoit jamais aperçu sur son visage, naturellement serein et riant. Le capitaine sut que ce changement étoit l'effet d'une contradiction qu'il avoit éprouvée. Son grand attachement pour les Anglois l'avoit porté à demander à son frère la permission de les accompagner en Angleterre. Ce prince l'avoit refusé, en lui faisant valoir son titre de plus proche héritier, et en lui remontrant les inconvéniens qui pourroient résulter de ce voyage, si le roi lui-même venoit à mourir pendant cette absence, parce que la souveraineté de Pelew est dévolue par succession aux frères du roi, et retourne après leur mort au fils aîné de la première branche, dont le frère devient alors général de l'armée. Quoique le bon sens et l'esprit de Raa-Kook lui fissent sentir l'inconséquence de sa demande, et la justice du refus qu'il éprouvoit, il en parut très-affecté. En effet, l'intérêt singulier qu'il avoit témoigné les premiers jours à nos compatriotes, le plaisir qu'il prenoit toujours

Nov. 1783.

au milieu d'eux, appartenoit à des sentimens profonds : il voyoit à regret les préparatifs du départ de ses amis, et sentoit d'avance tout le chagrin d'un dernier adieu.

Nov. 1783.

Dès le point du jour, tout le monde s'occupa à remplir les tonneaux d'eau, à raccommoder les voiles, à achever la cheminée, et à préparer tout ce qui étoit nécessaire pour mettre le vaisseau en mer.

Mardi 11.

Il se passa dans l'après-midi un événement trop singulier pour être oublié. Il y avoit souvent avec nos gens un jeune homme qui prenoit plaisir à imiter toutes leurs manières, et qui vint s'adresser au capitaine Wilson, pour le prier de le prendre sur son bâtiment, et de le conduire en Angleterre. Le capitaine répondit qu'il lui étoit impossible de le faire sans le consentement et l'ordre du roi, qui lui avoit déjà proposé de prendre son fils et une autre personne; mais que puisqu'il le desiroit, il en parleroit à ce prince, et sauroit son intention. — Ce jeune homme étoit neveu du roi, et fils de ce frère, tué

tué à Artingall, et dont la mort avoit occasionné la guerre récemment terminée entre son oncle et les habitans de ce pays. — Le capitaine communiqua ce dessein à Abba-Thulle, qui en parut fort mécontent. Il dit que son neveu étoit un homme méchant; qu'il négligeoit sa famille; que lui-même, depuis la mort de son père, avoit deux ou trois fois, à cause de lui, changé sa maison et ses plantations, pour le guérir de son humeur errante et vagabonne, mais que rien ne paroissoit le toucher ni le changer.—Le neveu se présenta alors lui-même pour solliciter, dans l'espoir que le capitaine qui étoit présent appuieroit ses réclamations. — Le roi le refusa d'une manière absolue, en lui disant: « Vous êtes ingrat et négli- « gent envers votre mère; vous avez pour « épouses de bonnes et honnêtes femmes « que vous traitez fort mal, ainsi que « tous vos parens; ce qui vous couvre du « mépris général. — Vous êtes honteux « de votre conduite, et vous voudriez à « présent fuir votre famille. Vous n'aurez

Nov. 1783.

Nov. 1783.

« point mon consentement. Je prie le ca-
« pitaine de ne vous point soutenir dans
« ce projet. Restez chez vous, et que
« votre honte et vos remords vous cor-
« rigent. »

Le capitaine annonça à Abba-Thulle, que le vaisseau étant équipé, le temps beau et le vent favorable, il se proposoit de partir le jour suivant. Cette nouvelle sembla beaucoup l'affliger. Il dit que le messager qui étoit venu le trouver à Pethoull, avoit appris de sa part aux rupacks des différentes îles qu'habitoient ses amis, que le départ n'auroit lieu que le jour d'après celui qu'indiquoit le capitaine; que ces rupacks vouloient apporter des présens aux Anglois en témoignage de leur amitié; qu'ils devoient arriver le lendemain au soir à Oroolong, dans l'espoir de les trouver, et qu'ils seroient privés de ce plaisir. Le capitaine Wilson répondit au roi que, grace à ses bienfaits, il avoit une plus grande quantité de provisions qu'il ne lui en falloit pour son voyage, et que le temps étant doux et le vent

favorable, il le prioit de se rendre à ses desïrs. Nov. 1783.

Le roi parut d'autant plus touché du chagrin qu'auroient les chefs ses amis, en ne trouvant plus les Anglois, qu'il s'attribuoit l'erreur dans laquelle ils avoient été induits. Le capitaine fut très-affecté de l'embarras et du désagrément que causoit au roi cette circonstance, surtout lorsqu'il vit avec quelle générosité il surmonta son déplaisir. Effectivement, ce prince lui dit aussitôt que, puisque ce jour-là étoit le dernier où ils devoient se voir, il le prioit, ainsi que ses officiers, de dîner avec lui à terre. Ils y consentirent volontiers. Le motif qui engageoit les Anglois à partir un jour plus tôt qu'ils ne l'avoient annoncé, étoit précisément le desir d'éviter ce concours d'étrangers. Ils craignoient d'être gênés dans leurs opérations par le grand nombre des canots, et par la curiosité empressée avec laquelle les naturels viendroient examiner le vaisseau. Le tumulte, le bruit et la confusion auroient nécessairement causé

Nov. 1783.

de l'embarras, importuné nos gens, et empêché l'équipage de manœuvrer avec le calme et l'attention nécessaires pour passer par-dessus le récif. Arra-Kooker, qui à la première vue du chien de Terre-neuve, l'avoit pris en affection, et qui souvent avoit témoigné le desir de le posséder à notre départ, renouvela après dîné ses sollicitations. L'empressement avec lequel il le demandoit, et le soin qu'il promettoit d'en prendre, engagèrent nos gens à le satisfaire, et à lui abandonner le pauvre *Sailor*.

Raa-Kook s'occupoit d'idées bien différentes. Toutes ses pensées avoient pour objet le bien de son pays, et l'envie de le servir en acquérant toutes les lumières qu'il pouvoit tirer des Anglois. Dans ces vues, il fit beaucoup de questions sur la manière de construire un vaisseau. M. Barker lui dessina un plan d'après lequel il pourroit y travailler, et lui proposa pour modèle l'esquif plutôt que la pinasse, qui étoit plus large et moins profonde. Il parut desirer qu'on lui laissât

les *coites* qui avoient servi à lancer le bâtiment, et dit que s'il se trouvoit capable d'en faire un pareil, il le feroit au même endroit, le regardant comme d'heureux augure. — Abba-Thulle, qui avoit été détourné par la demande d'Arra-Kooker, parut prêter la plus grande attention à l'entretien de Raa-Kook, et il observa qu'à l'aide du fer et des outils qu'ils avoient à présent entre les mains, ils pourroient faire plus d'ouvrage en une semaine, qu'ils n'en auroient fait auparavant en plusieurs mois. — Pendant que le capitaine étoit à terre, il s'étoit élevé à bord une querelle entre deux hommes de son équipage. Ils s'étoient battus et blessés. Comme cela se passoit sur le pont, à la vue des naturels, qui étoient auprès du vaisseau dans leurs canots, le bruit en vint promptement à la côte ; et sur le champ, le capitaine se rendit à bord pour s'informer du sujet de la dispute. Après avoir fait une réprimande aux deux champions, il revint trouver le roi qui étoit instruit de ce petit événement.

Nov. 1783.

Nov. 1783.

Lorsqu'on lui dit que cette légère querelle étoit l'effet d'un moment de colère, il ajouta « qu'il y avoit par tout pays des « hommes méchans, qui ne pouvoient « être contenus dans l'ordre. » Quelques-uns des rupacks demandèrent cependant s'il ne pourroit pas arriver quelque accident semblable au jeune homme qui devoit s'embarquer (voulant désigner le fils du roi). Le capitaine les assura que cela seroit impossible, parce que Lee-Boo, regardé comme son propre fils, seroit sous sa protection particulière. Cette réponse parut les satisfaire.

Avant de quitter le rivage, nos gens hissèrent un pavillon anglois au haut d'un grand arbre, voisin de l'endroit où leurs tentes avoient été dressées, et gravèrent l'inscription suivante sur une plaque de cuivre, qui, après avoir été clouée sur une planche épaisse, fut attachée à une arbre auprès du lieu où avoit été construit le petit vaisseau.

LE VAISSEAU L'ANTELOPE, DE LA COMPAGNIE DES INDES ANGLOISE, COM-

MANDÉ PAR HENRI WILSON, A ÉTÉ PERDU SUR LE RÉCIF AU NORD DE CETTE ÎLE, DANS LA NUIT DU NEUF AU DIX D'AOUT. L'ÉQUIPAGE A CONSTRUIT ICI UN VAISSEAU, ET EN EST PARTI LE DOUZE NOVEMBRE MIL SEPT CENT QUATRE-VINGT-TROIS. Nov. 1783.

On expliqua au roi la signification de cette inscription, et on lui dit qu'elle étoit destinée à rappeler le souvenir du séjour des Anglois. — Il fut content de cette idée, qu'il expliqua à son peuple; il promit aussi que l'inscription ne seroit jamais arrachée, et que si par quelque accident elle venoit à tomber, il en prendroit soin lui-même, et la conserveroit à Pelew.

La conversation de ce jour roula entièrement sur le départ. Pendant qu'on étoit assis, Abba-Thulle, s'adressant au capitaine Wilson, lui dit: « Vous par-« tez; et quand vous serez parti, je crains « que les habitans d'Artingall ne vien-« nent m'attaquer en grand nombre, « comme ils ont fait souvent autrefois.

Nov. 1783.

« Privé du secours des Anglois, je ne « serai pas en état de leur résister, à « moins que vous ne me laissiez quel- « ques-uns de vos fusils, comme vous « me l'avez fait espérer. » — Le capitaine Wilson dit à ses officiers, qu'il falloit exécuter sur le champ cette promesse. Mais ils sembloient hésiter à céder avant le dernier moment, aux naturels, les armes que reellement ils se proposoient de leur donner. — Cette méfiance qui s'étoit emparée de leurs esprits subsistoit encore : elle paroissoit trop clairement exprimée sur leur visage, pour échapper à l'œil pénétrant du roi. Ce prince voulant leur montrer qu'il avoit aperçu leurs craintes, il leur demanda avec cette modération réfléchie qui distinguoit son caractère, s'ils avoient peur de lui confier quelques armes. « Qui peut, leur dit-il, vous faire « concevoir des doutes sur moi ? Je ne « vous ai jamais témoigné aucun soup- « çon. J'ai toujours tâché de vous con- « vaincre que je desirois votre amitié. Si « j'avois été disposé à vous nuire, j'aurois

« pu le faire il y a long-temps. Vous « avez toujours été en mon pouvoir. « —Mais je n'ai exercé ce pouvoir que « pour vous le rendre utile;—et vous « ne pouvez, même aux derniers instans, « vous fier à moi ! »

Nov. 1783.

Si l'on a lu attentivement tout ce qui a précédé, si l'on a remarqué la généreuse hospitalité qu'avoient exercée envers les Anglois Abba-Thulle et ses sujets; l'empressement avec lequel, depuis la première entrevue jusqu'au dernier moment, ils leur avoient fourni tout ce qu'ils possédoient, tout ce que leur pays pouvoit produire d'utile ou d'agréable, et enfin la preuve non-équivoque que le roi leur donnoit de son estime, en leur confiant son propre fils; on n'aura pas de peine à croire, en se rappelant toutes ces circonstances, qu'elles dussent affecter la sensibilité d'Abba-Thulle; et l'on se demandera sans doute quel cœur eût pu résister aux justes reproches de ce bon roi? Chacun en sentit la force et la vérité; chacun vit avec douleur combien, dans

Nov. 1783.

son injuste opinion, il avoit mal apprécié les vertus de cet excellent prince. Ce qui rendoit ce reproche plus vif et plus sensible, c'étoit le souvenir des desseins criminels que nos craintes mal-fondées nous avoient suggérés contre le roi et sa famille.

Mais le philosophe, en jugeant notre conduite, apercevra le principe de ces affections diverses. Les habitans de Pelew, élevés à l'école de la nature, ne suivoient que ses douces impulsions; ils étoient ouverts et sans déguisement. Incapables de mauvaise foi, ils ne la craignoient ni ne la soupçonnoient dans les autres.—Nos compatriotes, nés et élevés dans une nation civilisée, où la dissimulation se mêlant nécessairement dans toutes les démarches de la vie, est devenue une science et une habitude, étoient dès l'enfance accoutumés à la méfiance, au soupçon, et disposés à en adopter facilement les suggestions hasardées.—Telle est la science fatale qu'enseigne à l'homme le commerce de l'homme; il tarit dans le cœur humain les sources de son propre

bonheur, en détruisant la confiance réciproque, le charme le plus délicieux de la société ! Nov. 1783.

Les officiers ne purent résister à des reproches aussi touchans. Ils prièrent à l'instant le capitaine d'assurer le roi que tout ce qu'on avoit promis seroit fidellement exécuté, et qu'on alloit sur le champ lui donner les armes, pour lui prouver qu'on étoit sans ombrage. En conséquence on envoya chercher à bord toutes les armes dont on pouvoit se passer; et au retour du bateau, on présenta au roi cinq fusils, cinq sabres, près d'un barril de poudre à canon, avec des pierres à fusil et des balles en proportion. Le capitaine Wilson lui donna aussi son fusil de chasse, qui avoit paru lui plaire, et dont il avoit souvent admiré l'effet sur les volailles et les autres oiseaux de Pelew.

Le roi, qui étoit d'un naturel très-doux, parut alors tout oublier. — Mais cette scène fournit à chacun des spectateurs un exemple frappant de l'irrésistible puissance de la vertu.

CHAPITRE XXI.

Lee-Boo arrive, et est présenté au capitaine Wilson, qui, à la prière du roi, passe toute la nuit à terre. — Manière intéressante dont celui-ci lui confie son fils. — Le capitaine donne à Blanchart des avis sur la conduite qu'il aura à tenir. — Signaux élevés dès le matin pour mettre à la voile. — On envoie un bateau pour amener le capitaine à bord. — Le roi et ses frères veulent l'accompagner sur le vaisseau jusqu'au récif. — Les naturels en foule entourent le vaisseau *de leurs canots pour témoigner leur attachement. — Le roi prend tendrement congé des Anglois. — Caractère d'Abba-Thulle. — Raa-Kook passe le récif, et va assez loin en mer avec les Anglois avant de les quitter. — Son portrait. — Les Anglois continuent leur voyage vers la Chine.*

Nov. 1783. Mercr. 11.

LEE-BOO, second fils du roi, accompagné de son frère aîné Qui-Bill, arriva le soir de Pelew, pour partir avec les Anglois.

Son père le présenta au capitaine Wilson, et ensuite aux autres officiers qui étoient à terre. Ce jeune homme les aborda d'une manière si aisée, si affable, ses traits respiroient une gaieté si douce et une sensibilité si aimable, que tout le monde fut sur le champ prévenu en sa faveur, et lui porta un intérêt bien justifié depuis par sa conduite et son caractère. — Avant la fin du jour, les officiers prirent congé du roi, et allèrent à bord de l'Oroolong, laissant derrière eux le capitaine, qu'Abba-Thulle avoit prié de passer la nuit à terre. Ce prince causa beaucoup avec Lee-Boo, qui étoit assis à ses côtés. Il lui donna des conseils pour se conduire, et lui apprit qu'il devoit désormais regarder le capitaine Wilson comme un autre père, et tâcher de gagner son affection en suivant ses avis. S'adressant ensuite au capitaine, il lui dit « que « lorsque Lee-Boo seroit en Angleterre, « il auroit tant de belles choses à voir, « qu'il pourroit peut-être lui échapper, « pour courir après tous ces objets nou- Nov. 1783.

Nov. 1783.

« veaux ; mais qu'il espéroit que le capi-
« taine le garderoit assidûment sous ses
« yeux, et tâcheroit de modérer l'ardeur
« de sa jeunesse. »

Après une longue conversation sur la confiance qu'il avoit dans le capitaine Wilson, Abba-Thulle termina sa recommandation à peu près en ces termes: — « Je desire que vous appreniez à Lee-
« Boo tout ce qu'il doit savoir, et que
« vous en fassiez un Anglois. — J'ai sou-
« vent réfléchi à ma séparation d'avec
« mon fils. Je sais que les pays éloignés
« qu'il doit traverser différant beaucoup
« du sien, il doit être exposé à bien des
« dangers, à bien des maladies qui nous
« sont inconnus. Il peut mourir.....
« J'ai préparé mon ame à ce mal-
« heur..... Je sais que la mort est le
« destin inévitable de tous les hommes,
« et qu'il importe peu que mon fils la
« rencontre à Pelew ou par-tout ailleurs.
« — Je suis persuadé, d'après l'idée que
« j'ai de votre humanité, que vous en
« aurez soin s'il est malade ; et s'il arrivoit

« quelque malheur qu'il n'eût pas été
« en votre puissance de prévenir, que
« cela ne vous empêche point, vous,
« votre frère, votre fils, ou quelqu'un
« de vos compatriotes, de revenir ici. Je
« vous recevrai, ainsi que tous les vô-
« tres, avec la même amitié, et j'aurai
« le même plaisir à vous revoir. »

Nov. 1783.

Le capitaine l'assura de nouveau, qu'il auroit de Lee-Boo le même soin que d'un de ses enfans, et qu'il ne négligeroit rien pour témoigner par ses attentions pour le fils, la reconnoissance et l'attachement qu'il auroit toute sa vie pour le père.

Le roi et le capitaine étoient trop occupés pour donner beaucoup de temps au sommeil. Abba-Thulle et les rupacks passèrent une grande partie de la nuit à discourir avec leur jeune compatriote, qui alloit s'élancer dans un monde inconnu, et se séparer de toutes les relations de sa jeunesse. — L'heure du départ étant presque arrivée, le capitaine Wilson fit venir Blanchart, pour lui dire comment il devoit se conduire avec les

Nov. 1783.

naturels, et en quoi il pourroit les instruire et les servir, soit en travaillant le fer qu'on leur avoit donné, ou celui qu'ils pourroient retirer des débris du vaisseau naufragé; soit en prenant soin des armes et des munitions qu'on leur avoit laissées, ce qui seroit de la plus grande importance. Il l'engagea à ne jamais aller nu comme les naturels, parce qu'en se montrant toujours vêtu comme ses compatriotes avoient paru dans le pays, il conserveroit une espèce de supériorité qu'il lui étoit essentiel de ne pas perdre. Pour le mettre à même de suivre ces avis, le capitaine lui donna tous les habits dont il pouvoit se passer. Il lui conseilla, lorsqu'ils seroient usés, de s'en faire d'autres avec des nattes qu'il pourroit se procurer dans le pays, et de conserver toujours la décence à laquelle il étoit accoutumé. — Dans les instructions qu'on lui donna, la religion ne fut pas oubliée. On l'exhorta à ne jamais négliger les actes de dévotion qu'il avoit pratiqués jusqu'alors, à observer le dimanche, et à remplir les devoirs

devoirs de chrétien, dans lesquels il avoit été élevé. Enfin on lui proposa tout ce qu'il croiroit pouvoir lui être utile ou commode. Il demanda alors un des compas du vaisseau ; et comme on devoit laisser la pinasse, il pria qu'on y joignît les mâts, les voiles, les rames, et tout ce qui en dépendoit. On promit de le satisfaire aussitôt que le vaisseau auroit été toué par-dessus le récif. Nov. 1783.

Le matin, à la pointe du jour, une flamme angloise fut hissée au grand mât, et l'on tira un coup de canon pour annoncer le départ. Ce signal ayant été expliqué au roi, il ordonna aux bateaux de porter sur le champ à bord, des ignames, des noix de coco, des viandes fraîches, et d'autres provisions préparées pour le voyage. Outre cela, plusieurs canots appartenant aux naturels, chargés d'une quantité de comestibles, s'approchèrent de l'Oroolong. Si l'on eût encore reçu tous les présens annoncés par les rupacks du nord, nous aurions pu approvisionner un vaisseau cinq ou six fois plus grand. Jeudi 14.

Nov. 1783.

Aussitôt que le navire fut chargé et prêt à mettre en mer, on envoya un bateau pour chercher le capitaine. Il en informa le roi, qui lui dit qu'ils alloient se rendre à bord tous les trois dans son canot. — Le capitaine Wilson prit alors Blanchart et les cinq hommes qui étoient venus à terre dans le canot, et les conduisit dans une maison qu'on avoit préparée pour le logement du rupack *Maath*, qui devoit venir du nord. Lorsqu'ils y furent entrés, il rappela encore à Blanchart tous les avis qu'il lui avoit donnés, lui recommanda de les suivre, et d'être fidelle à tous ses devoirs, afin de prouver aux naturels qu'il avoit conservé la foi et la religion de ses pères. Il fit ensuite mettre les matelots à genoux avec lui, et tous ensemble rendirent graces à Dieu de ce qu'il les avoit soutenus au milieu de tant de travaux et de dangers, et de ce qu'il leur offroit l'espoir et le moyen d'une délivrance prochaine. — Pendant cet acte de dévotion, le roi et les chefs, restés près de l'entrée de la maison, observoient

ce qui se passoit, et comprenant que c'étoit un acte d'adoration, ils observoient un profond silence. Nov. 1783.

On ne doit pas oublier de raconter que, lorsque Lee-Boo étoit venu de Pelew, on avoit apporté avec lui, dans une corbeille, quelques douzaines de fruits pareils à des pommes. Ils étoient de forme oblongue, d'un rouge foncé, et ressembloient assez à ce qu'on appelle en Angleterre des *pommes de paradis de Hollande* (1). — Les naturels parloient de ce fruit comme d'une chose fort rare, et disoient qu'il étoit précisément dans sa saison. Le capitaine donna à chacun de ses officiers un de ces fruits, qu'ils n'avoient jamais vus, et conserva soigneusement le reste, pour le donner à son jeune passager pendant le voyage.

Sur les huit heures du matin, le capitaine se rendit à bord dans son bateau. Le roi,

(1) Il y a différentes espèces de ce fruit dans plusieurs îles de la mer du sud; c'est la pomme d'*Yamboo*, *l'eugenia malaccensis* de Linnæus. (*Note du Traducteur.*)

Nov. 1763.

son fils Lee-Boo et les rupacks, le suivirent bientôt dans leurs canots, accompagnés par Blanchart. Le petit vaisseau étoit si chargé de provisions, qu'on douta s'il pourroit passer par-dessus le récif. Il fut donc résolu de mettre à terre les deux canons de six, et d'abandonner l'esquif, parce qu'on n'avoit point de matériaux pour y faire des réparations, sans lesquelles il ne pouvoit tenir la mer. Le roi en étant instruit, et sachant qu'on avoit besoin d'un bateau, offrit sur le champ de fournir un canot, et en montra plusieurs qui étoient auprès de lui. Comme ils étoient tous trop grands pour pouvoir être hissés sur le bâtiment, il dépêcha à la côte son fils aîné Qui-Bill, qui revint bientôt avec un canot d'une grandeur convenable.

M. Sharp avoit été prié de prendre personnellement soin de Lee-Boo, jusqu'à ce que l'Oroolong arrivât à la Chine. Abba-Thulle le montra à son fils, et lui dit qu'il devoit être son *sucalic*. Le jeune prince dès ce moment s'attacha à lui, et

se tint toujours à ses côtés, dans quelque partie du vaisseau qu'il allât. Comme on rangeoit tout en ordre avant de mettre l'Oroolong en mouvement, on chercha long-temps une petite voile appartenant à la pinasse qu'on ne put trouver. Blanchart étoit alors dans la pinasse, pour touer le vaisseau; il avoit avec la plus grande assiduité, donné tous ses secours à ses camarades jusqu'au dernier moment: comme il avoit plié la voile que l'on cherchoit, il vint à bord pour montrer l'endroit où il l'avoit serrée; il leur souhaita ensuite à tous un bon voyage, sans témoigner le moindre regret, et prit congé de ses anciens compagnons aussi tranquillement que s'il les avoit vus partir de Londres pour Gravesend, et qu'ils eussent dû revenir à la marée suivante. Nov. 1783.

L'Oroolong s'avança alors vers le récif. Quoiqu'il fût extrêmement surchargé par les soins d'Abba-Thulle, qui avoit fourni avec profusion tout ce qu'il imaginoit pouvoir être utile à ses amis, nous fûmes entourés d'une multitude de canots chargés

Nov. 1783

de naturels, qui tous nous apportoient des présens, et nous supplioient de les accepter. Vainement leur disoit-on que le vaisseau étoit rempli, qu'on n'y pouvoit plus rien mettre; chacun présentoit quelque chose en criant: *Rien que cela, de ma part; rien que cela, pour l'amour de moi.* Ces cris répétés avec des gestes supplians et les yeux en pleurs, touchèrent vivement tout l'équipage; on accepta de ceux qui étoient les plus près, quelques ignames et des cocos. Ceux qu'on fut forcé de refuser, ramèrent en avant, et allèrent jeter tous leurs petits présens dans la pinasse, ne sachant pas qu'elle devoit revenir avec Blanchart.

Plusieurs canots alloient devant la pinasse pour indiquer au vaisseau la route la plus sûre; d'autres étoient placés sur le récif par ordre du roi, pour faire connoître l'endroit le plus profond et le plus propre au passage. A l'aide des précautions précédemment prises, l'Oroolong passa heureusement le récif.

Le roi avoit accompagné les Anglois

dans le vaisseau presque jusqu'au récif. Avant de faire approcher son canot, il fit ses derniers adieux à Lee-Boo, et lui donna sa bénédiction, que le jeune homme reçut avec beaucoup d'attendrissement et de respect. — Voyant le capitaine Wilson occupé à donner des ordres à ses gens, il attendit jusqu'à ce qu'il le vît libre. S'avançant alors vers lui, il l'embrassa avec tendresse : ses regards humides et sa voix altérée, témoignoient son émotion. Il serra la main à tous les officiers de la manière la plus cordiale. Vous êtes heureux, leur disoit-il, parce que vous retournez dans votre patrie. — Je suis aussi heureux de votre bonheur; — mais pourtant bien malheureux de vous voir partir. Souhaitant ensuite à tout le monde un bon voyage, il descendit dans son canot. — Presque tous les chefs qui étoient à bord partirent en même temps, excepté Raa-Kook et quelques hommes avec lui, qui vouloient suivre les Anglois au-delà du récif, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de danger. Pendant que les canots s'appro-

Nov. 1783.

Nov. 1783.

choient et entouroient celui du roi, les naturels avoient les yeux fixés sur le vaisseau, comme pour faire leurs adieux; et leurs regards, plus expressifs qu'aucun langage, peignoient les tendres sentimens de leurs cœurs. Nos compatriotes pouvoient dire avec vérité qu'ils laissoient tout un peuple en larmes. Eux-mêmes étoient si fortement émus de cette scène attendrissante, que lorsqu'Abba-Thulle et sa suite sortirent pour retourner à Oroolong, ils purent à peine les saluer par trois cris. Tout l'équipage fut touché de reconnoissance pour les services de ce bon roi, à qui nous devions en grande partie notre délivrance. Eh! qui n'eût pas été attendri des marques de son amitié généreuse, qui, bien qu'injustement soupçonnée, avoit toujours été pure et inébranlable!

A présent que nous avons quitté cet excellent prince, il est à propos de tracer en peu de mots son caractère. —Le rideau est probablement tiré pour toujours entre lui et l'univers. — Il est rentré dans ses domaines inconnus, où ses ancêtres ont

passé comme lui une longue suite de siècles, aussi ignorans sur le reste du monde, qu'eux-mêmes étoient ignorés des hommes leurs contemporains. — Un événement très-imprévu nous a donné de ces peuples une connoissance passagère; ils ne seront vraisemblablement jamais étudiés ni recherchés, car ils ne possèdent que le bon sens et la vertu, et leur pays n'offre à l'avarice du genre humain aucun attrait qui puisse l'engager à venir troubler leur tranquillité. S'ils n'ont ni ne connoissent les plaisirs des nations civilisées, les avantages des arts, les jouissances du luxe et de l'opulence, ils ignorent en récompense les inquiétudes que nous causent des besoins factices, les passions qu'ils exaltent et nourrissent, et les crimes qu'ils engendrent. Il y a, ce me semble, dans la simplicité originelle de leur vie, telle que j'ai tâché de la peindre, quelque chose de touchant, et peut-être d'admirable. Quant à l'homme respectable qui régnoit sur ces heureux enfans de la nature, il se montra le même dans toute sa conduite,

Nov. 1783.

Nov. 1783.

toujours ferme, aimable et généreux. Une certaine dignité dans son maintien, de la grace dans ses manières, des mœurs douces, un cœur ardent et sensible, lui gagnoient l'amitié de tous ceux qui l'approchoient.—La nature lui avoit donné un esprit contemplatif qu'il avoit perfectionné par ses propres réflexions, fruit du bon sens et de l'expérience. Ses remarques, lorsqu'on voulut différer de lui remettre les fusils, étoient le reproche le plus adroit et en même temps le plus délicat qu'il fût peut-être possible de faire.—Sa conversation avec le capitaine Wilson, relativement à son fils, prouvoit, outre une confiance sans bornes de la part de ce prince, une grande force de sentiment et de raison; et le refus qu'il fit à son neveu annonçoit une ame nourrie des vraies principes de l'honneur.

Le bonheur de son peuple sembloit toujours être présent à la pensée d'Abba-Thulle. — Afin d'exciter plus fortement ses sujets à des travaux utiles, il avoit appris leurs métiers; il étoit même regardé

comme le meilleur ouvrier de son royaume. —Il n'avoit demandé au capitaine Wilson la natte chinoise, que pour leur donner un modèle plus parfait. En envoyant son fils en Angleterre, il n'avoit et ne pouvoit avoir dans ce voyage, non plus que dans toutes les instructions qu'il lui donna avant son départ, d'autre objet que d'enrichir ses sujets des lumières et des connoissances que le jeune prince devoit un jour rapporter dans son pays. Ses relations avec les Anglois avoient fait naître en lui cette idée. — En un mot, si le sort l'eût appelé à régner sur une nation nombreuse, unie par des rapports et des communications avec le reste du genre humain, on peut conjecturer, d'après ses talens et ses facultés naturelles, qu'il fût devenu le Pierre-le-Grand de l'hémisphère austral. Nov. 1783.

Placé par la providence sur un théâtre plus obscur, il vivoit aimé de ses officiers et respecté de son peuple. Tout en conservant la dignité qui convenoit à son rang, il régnoit plutôt en père qu'en souverain. — Ses sujets reconnoissans regar-

Nov. 1783.

doient leur prince nu avec autant de vénération et de crainte, qu'on regarde les souverains de nos nations policées, décorés des attributs éblouissans de la majesté royale; il ne falloit ni robe de pourpre, ni diadême éclatant, pour relever un caractère que la main hardie de la nature s'étoit plu à former et embellir elle-même.

Quand on eut passé le récif, et qu'on se trouva hors de danger, on se seroit livré à la joie, si le regret de quitter ce bon peuple n'eût mêlé quelque amertume au plaisir.—Raa-Kook paroissoit absorbé: le vaisseau étoit déjà assez loin lorsqu'il revint à lui, et fit approcher ses canots pour s'en retourner. — Comme ce chef avoit été le premier et le fidelle ami de nos gens, ils lui firent présent d'une paire de pistolets et d'une cartouche pleine. — La pinasse étant alors auprès du vaisseau, le capitaine et ses officiers se préparèrent à prendre congé du général; mais celui-ci, lorsque le moment de la séparation arriva, fut si affecté, qu'il ne put parler. Il leur serra tendrement la main, et mettant la

sienne sur son cœur, il dit que c'étoit là qu'il sentoit le chagrin de leur dire adieu. Il appela Lee-Boo par son nom, et lui prononça quelques mots; mais ne pouvant continuer, il s'avança vers le bateau, jeta encore, avant de quitter la corde, un dernier regard de tendresse vers ses amis, et descendit sans pouvoir proférer une parole. Nov. 1783.

Ce digne homme paroissoit avoir un peu plus de quarante ans. Il étoit d'une taille moyenne, avec assez d'embonpoint. Ses traits exprimoient une sensibilité vive, tempérée par beaucoup de douceur et de bonhomie. Il unissoit à une grande humanité beaucoup de caractère et de résolution. Ferme et constant dans ce qu'il avoit une fois entrepris, il donnoit ses ordres avec douceur, mais il vouloit être obéi. Le peuple sembloit toujours le suivre avec un empressement, une gaieté qui prouvoient que l'attachement dictoit l'obéissance. Le lecteur a pu remarquer que son amitié pour nos gens, depuis sa première entrevue avec eux, ne fut pas un moment refroidie

Nov. 1783.

ni diminuée. Il n'étoit pas si sérieux que le roi, et n'avoit pas autant de penchant qu'Arra-Kooker à la gaieté et à la bouffonnerie; mais son humeur étoit toujours agréable, et disposée à la joie quand l'occasion s'en présentoit. Son esprit étoit curieux, avide de connoissances; il vouloit savoir la raison de tout, recherchoit les causes de tous les effets, et comprenoit avec une facilité singulière tout ce qu'on lui expliquoit. Son ame étoit active et forte, son maintien noble et poli. Son extrême délicatesse le rendoit très-sensible aux vols que nous faisoient ses compatriotes, qui par-là, disoit-il, violoient les droits sacrés de l'hospitalité. Il n'étoit point tranquille alors, qu'il n'eût fait rapporter ce qu'ils pouvoient avoir pris. Il portoit si loin ces sentimens, qu'il montra beaucoup de mécontentement au premier ministre, qui, dans la première entrevue avec les Anglois, avoit demandé un sabre au capitaine Wilson. Il sentoit que c'étoit manquer à l'honnêteté, que de demander une faveur à des gens qui, s'ils n'eussent

pas voulu l'accorder, n'étoient pas dans une situation à pouvoir la refuser. Il aimoit particulièrement les manières des Chinois et leur langage, et s'asseyoit souvent avec eux pour préparer de l'étoupe, afin de les examiner de plus près, sans paroître les observer. Nos gens furent probablement en grande partie redevables à ses bons offices, de la constante amitié que le roi ne cessa de leur témoigner ; il est certain du moins qu'à la première entrevue il intéressa son frère en leur faveur. Il s'indignoit contre toute espèce de duplicité, et montra publiquement devant le roi son mépris pour le Malais Soogell, qui avoit osé essayer de répandre des doutes sur les Anglois. Il étoit pour eux complaisant et communicatif ; et s'ils avoient eu sans cesse l'interprète à côté d'eux, ou qu'ils eussent pu se faire mutuellement entendre, il leur auroit appris beaucoup de choses qu'ils ont ignorées.—Outre ces excellentes qualités publiques, il avoit dans son domestique un caractère non moins respectable. Le lecteur n'aura pas oublié sa

Nov. 1783.

Nov. 1783.

manière d'être dans l'intérieur de sa famille. Il se rappelle sans doute de l'avoir vu dans le silence majestueux d'une douleur profonde, accompagner la pompe funèbre d'un fils courageux, mort les armes à la main en combattant pour son pays.—Je dois ajouter à toutes ces circonstances, que son émotion, en prenant congé de son neveu et de tous nos compatriotes, prouve qu'il avoit dans le cœur un grand fonds de sensibilité.

Ce dernier trait du caractère de Raa-Kook me conduit à une observation générale, que je ne peux m'empêcher de faire sur les habitans de Pelew, qui tous philosophes dans l'adversité, fermes dans la douleur, et héros à l'heure de la mort, joignoient à ces vertus mâles l'aimable et douce sensibilité d'une femme.

CHAPITRE

CHAPITRE XXII.

Les Anglois, sur l'Oroolong, quittent les îles Pelew. — Récit de leur passage de là à Macao. — Leur arrivée dans ce port. — Ils disposent de leur vaisseau, et se rendent à Canton, où ils s'embarquent pour l'Angleterre.

Nos compatriotes étant alors en chemin de se rendre à la Chine, après avoir quitté leurs bons amis de Pelew, rangèrent derrière le récif. — A midi, l'île d'Oroolong, d'où ils étoient partis, portoit E. S. E. $\frac{1}{2}$ E., et se trouvoit à une distance d'environ quatre lieues, sa latitude étant de 7 degrés 19 minutes nord, et sa longitude de 134 degrés 40 minutes du méridien de Greenwich. Nov. 1783. Mercr. 12.

Les deux premiers jours après leur départ des îles Pelew, il fit un temps assez passable; il y eut de légères rafales Jeudi 13 et Vendr. 14.

et de la pluie; le vent variable de l'E. au
Nov. 1783. S. E. conduisoit le vaisseau au nord. — Lee-Boo, la première nuit qu'il coucha à bord, ordonna à Boyam son domestique, qui étoit un des deux Malais de Pelew, d'apporter sa natte sur le pont. On lui donna une couverture plus chaude pour le défendre du froid. Il fut très-surpris le lendemain matin de ne point voir la terre. — Le capitaine Wilson lui donna alors une chemise, une veste et une culotte. Il parut assez gêné des deux premiers vêtemens, les ôta bientôt, les plia, et s'en servit comme d'un oreiller; mais sentant qu'il y avoit de l'indécence à être absolument nu, il ne paroissoit jamais sans sa culotte; et comme le vaisseau, dirigé vers le nord, approchoit par degrés d'un climat plus froid, il vit moins d'incommodité à mettre sa chemise et sa veste. En peu de temps il s'y accoutuma si bien, l'idée de décence et de propreté qu'il avoit depuis peu connue, fit en lui de tels progrès, qu'il ne changeoit jamais aucune partie de son habillement en pré-

sence de quelqu'un; il se retiroit toujours pour cet effet dans quelque coin obscur où l'on ne pouvoit l'apercevoir. — Le mouvement du vaisseau lui donna d'abord le mal de mer, et l'obligea souvent à se coucher. Son indisposition étant diminuée, on lui présenta une des pommes qui avoient été apportées de Pelew : il parut hésiter à la manger; mais lorsqu'on lui dit que c'étoit l'intention du capitaine et qu'Abba-Thulle les avoit envoyées pour lui, il observa à Boyam qu'on le traitoit bien favorablement, parce qu'il n'y avoit que quelques grands seigneurs qui eussent de son père la permission de manger de ce fruit (1). Nov. 1783.

Ce jeune homme étoit singulièrement propre : il se lavoit trois ou quatre fois par jour. Aussitôt qu'il fut bien rétabli du mal de mer, il parut tranquille et content. — La latitude, le quatorze à

(1) Cette remarque de Lee-Boo s'accorde avec ce que dit le roi au capitaine Wilson, en lui donnant ces pommes, *que c'étoit une grande rareté.*

midi, étoit, par observation, de 9 degrés
Nov. 1783. 38 minutes. — Le jour suivant le ciel
Samedi 15. fut couvert, mais le temps assez beau : on vit plusieurs oiseaux de mer et des poissons volans. On fit une observation à midi, et l'on trouva 10 degrés 45 minutes de latitude nord. Le temps se soutint, quoique nébuleux. Le vaisseau, à l'exception d'une petite voie d'eau, se trouva aussi bon qu'on pouvoit l'espérer.

Diman. 16. On fit le dimanche matin la prière sur le pont : tout l'équipage avoit de trop grandes preuves des bontés de la providence, pour ne pas lui témoigner hautement sa profonde reconnoissance. — La latitude à midi étoit de 12 degrés 1 minute nord. Lee-Boo, qui jusque là avoit fort peu mangé, étoit si bien rétabli, qu'il prit ce jour là quelques ignames et un poisson volant qu'on avoit attrapé sur le pont. — L'après-midi il dit à Boyam qu'il étoit persuadé que son père et sa famille avoient été bien affligés de ce qu'il avoit été malade.

Lundi 17. Le temps continuant à être beau, et

le vent à l'E. N. E., on tâcha le matin de se donner un peu plus de place sur le bâtiment. En rangeant toutes les provisions, on s'aperçut que la voie d'eau étoit sous le bout d'une des pièces du doublage. On proposa d'en couper l'extrémité, afin de trouver la fente et de la fermer par dedans; mais après une plus mûre réflexion, on pensa que ce seroit une entreprise trop dangereuse, parce qu'il en pourroit résulter l'écart de quelque planche, qui exposeroit le vaisseau au danger presque certain de couler bas. On abandonna donc cette idée, et deux hommes à la pompe suffirent pour vider l'eau.— La latitude à midi étoit constatée par l'observa ion, de 13 degrés 19 minutes nord. —Dans la nuit on eut quelques rafales variables du nord, avec de la pluie et des bouffées de vent chaud semblables à un vent de terre. On fit peu de voiles, et l'on se tint sur ses gardes jusqu'au jour; mais on n'aperçut aucune apparence de terre: le temps fut toujours incertain; il y eut des rafales, de la pluie; le vent fut variable

Nov. 1783.

Du mardi 18 au ven. 21.

à l'E., au S. et au S. O.; il éclaira beau-
Nov. 1783. coup.—Le 21 on trouva, par observation, la latitude à 17 degrés 47 minutes nord, et
Samedi 22. le lendemain à 18 degrés 29 minutes nord: le temps fut encore inconstant, et l'on eut de fréquentes rafales. Le vent resta à l'E.
Diman. 23. et au S. E. jusqu'au 23, qu'il tourna au N. E. avec de la pluie. Le lendemain le temps fut beau et tranquille. La latitude à midi étoit de 20 degrés 43 minutes
Mardi 25. nord par observation. Dans la nuit on eut quelques légères rafales, et l'on plaça quelqu'un pour chercher la terre. Vers trois heures du matin, la mer étant fort houleuse, on tint au nord jusqu'à la pointe du jour, que l'on aperçut les îles Bashée, portant à l'ouest nord-ouest, à la distance d'environ trois lieues. Cet événement fit grand plaisir à Lee-Boo. Il fut empressé de savoir le nom de ces îles: on le lui répéta plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il pût le prononcer. Prenant alors une corde qu'il avoit apportée pour faire ses remarques, il y fit un nœud, comme pour lui rappeler cette circonstance.—A sept

heures le vent changea au nord; on dirigea vers un passage entre les îl s : à midi on se trouva dans la mer de Chine, à 21 degrés 5 minutes de latitude nord. Il faisoit alors un beau temps, la mer étoit tranquille, et à quatre heures après midi on avoit perdu de vue les îles Bashée. Nov. 1783.

Le lendemain vers neuf heures du matin, on vit terre à l'avant, portant du N. E. N. à l'E. N. E., et faisant partie de l'île Formose. A midi la latitud. étoit de 21 degrés 49 minutes nord. Le beau temps continua le lendemain, mais avec une brise du nord un peu humide. Le vent dans l'après-midi devenant frais, on sentit le temps se refroidir. Le lendemain matin on aperçut plusieurs bateaux de pêcheurs et une petite jonque chinoise (1). A huit heures on découvrit une petite mon- Mercr. 26. Jeudi 27. Vendr. 28.

(1) Les Européens donnent le nom de *jonque* aux vaisseaux de construction chinoise employés à commercer sur les côtes. Il y en a de fort grandes, et qui vont jusqu'à Batavia et à Malaga.

tagne, portant au N. O. A midi la latitude
Nov. 1783. étoit de 22 degrés 20 minutes nord. Le vent soufflant grand frais à une heure du
Samedi 29. matin, on sonda à vingt-cinq brasses fond de sable doux. Nous continuâmes de sonder toute la nuit, et à sept heures du matin nous vîmes terre, portant du N. par l'E. à l'O. S. O. On se tint au milieu des îles, autant que le vent le permettoit, et à midi l'on étoit à 22 deg. 8 min. de latitude nord, la montagne appelée *les Oreilles d'âne* portant alors S. S. O. On marcha à l'ouest parmi les îles jusqu'à six heures du soir, qu'on jeta l'ancre par dix brasses d'eau, bon fond d'argile, parmi quelques petits vaisseaux chinois. — Lee-Boo paroissoit enchanté de voir la terre et le nombre de bateaux dont la mer étoit couverte.

Diman. 30. Le dimanche matin, le capitaine Wilson se procura un pilote pour conduire le vaisseau entre les îles à Macao, et lorsqu'ils furent en vue de ce port, on hissa au haut du mât un pavillon anglois.

Les officiers de quelques vaisseaux portugais, qui étoient à l'ancre dans la typa, envoyèrent sur le champ leurs canots au-devant de nos gens, avec des provisions, des fruits, et des hommes pour leur donner du secours, jugeant, par la forme et la grandeur du petit vaisseau, que l'équipage devoit faire partie de celui de quelque bâtiment anglois naufragé. Un de ces officiers eut la complaisance de conduire le capitaine à terre dans son canot, et de le mener chez le gouverneur. Celui-ci retenu par des occupations fit faire des excuses à Wilson de ne pouvoir pas le voir; mais il lui fit dire par l'officier de service, que lui et son équipage étoient les bien-venus à Macao. Ce gentilhomme lui apprit que tous les subrécargues de la compagnie étoient alors à Canton, et qu'il n'y avoit point d'autre Anglois à Macao que M. M'Intire. Le capitaine quittant l'officier se rendit sur le champ chez cet Anglois, qu'il connoissoit, et dont il avoit reçu plusieurs témoignages d'amitié lorsqu'il étoit venu

Nov. 1783.

Nov. 1783.

ci-devant à Macao avec l'Antelope. M. M'Intire ayant entendu le récit des malheurs de M. Wilson, ordonna à l'instant, avec son attention et son humanité ordinaires, qu'on portât à bord des provisions pour les officiers et l'équipage, ainsi que tout ce dont ils pourroient avoir besoin. Le capitaine, pendant ce temps, écrivit aux subrécargues de la compagnie, pour les informer de son arrivée et de sa situation, ainsi que du destin de l'Antelope. M. M'Intire envoya sur le champ ces lettres à Canton. — M. Wilson apprit alors que la paix étoit faite en Europe; qu'il y avoit à Whampoa plusieurs vaisseaux, tant de l'Angleterre que des autres nations, et que quelques-uns de ceux de la compagnie étoient chargés et prêts à faire voile. Cette nouvelle étoit très-agréable pour lui. — Avant que le capitaine Wilson allât à terre, Lee-Boo, à la vue des grands vaisseaux portugais qui étoient à l'ancre dans la Typa, parut extrêmement surpris, et s'écria, en les regardant: *Clow, clow, mu-clow*, c'est-

à-dire, *grand, grand, fort grand.* Il donna dès-lors à nos gens une preuve de la bonté de son cœur. Quelques bateaux chinois, conduits à la rame par de pauvres femmes tartares, accoutumées à vivre sur l'eau avec leurs familles, et ayant leurs enfans attachés derrière le dos, entouroient le vaisseau, et demandoient les restes de nos vivres. — Le jeune prince, comprenant leurs supplications, leur présenta des oranges et d'autres choses s'emblables, ayant toujours attention de leur donner ce qu'il aimoit le mieux lui-même. Nov. 1783.

Le matin suivant, M. M'Intire et un gentilhomme portugais de Macao, accompagnèrent le capitaine à bord de l'Oroolong, et y firent porter plusieurs espèces de rafraîchissemens et de provisions toutes préparées. Le soir ils conduisirent à terre Lee-Boo et tous les officiers, excepté le maître, qui resta avec l'équipage pour prendre soin du vaisseau, jusqu'à ce qu'on reçût des ordres des subrécargues de la compagnie. Déc. 1783. Lundi 1.

Le gentilhomme portugais qui faisoit

Déc. 1783.

cette visite au capitaine Wilson, témoigna beaucoup de plaisir à voir le prince de Pelew; en allant à terre, il pria que l'on permît au *nouvel homme* (il appeloit ainsi Lee-Boo) de venir voir sa famille. — Comme c'étoit la première maison que notre jeune voyageur eût jamais vue, il parut transporté d'admiration. Ce qui le frappa le plus d'abord fut la hauteur des murs et le plafond des appartemens. Il avoit l'air de chercher à comprendre comment cela avoit pu se faire. Les meubles et les décorations intérieures l'étonnoient aussi beaucoup. Lorsqu'on le présenta aux dames de la maison, son maintien fut aussi aisé, aussi poli, que son humeur étoit honnête et douce. Loin de se trouver embarrassé, il permit à la compagnie d'examiner ses mains, qui étoient tatouées, et parut flatté de l'attention qu'on faisoit à lui. Lorsqu'il se retira avec le capitaine Wilson, il laissa tout le monde convaincu que l'extrême surprise qu'exciteroit en lui la vue d'un monde inconnu, égaleroit à peine celle

que causeroient sa politesse naturelle, son aisance et son amabilité. Déc. 1783.

Macao étant la première terre où nos gens eussent abordé depuis leur départ des îles Pelew, ils se félicitoient mutuellement, et Lee-Boo sembloit prendre part à la joie commune. M. M'Intire les conduisit chez lui, et les fit entrer dans une grande salle éclairée, au milieu de laquelle étoit une table servie pour le soupé, et un buffet agréablement décoré. A cette nouvelle scène, Lee-Boo devint tout œil et toute admiration. Les vases de verre fixoient principalement son attention. M. M'Intire lui montroit ce qu'il croyoit pouvoir l'amuser; mais tous les objets le frappoient en même temps. — Ses yeux étoient, comme son esprit, éblouis et confus. — C'étoit véritablement pour lui un spectacle magique, une vraie féerie. — Parmi des choses qui attiroient ses regards, étoit un grand miroir placé au bout de la chambre, qui réfléchissoit presque entièrement son image. Lee-Boo se tenoit devant, surpris de se voir

Déc. 1783.

lui-même. — Il rioit, se reculoit, puis revenoit se considérer : il étoit au comble de l'étonnement. Il voulut regarder derrière, croyant qu'il pouvoit y avoir quelqu'un ; mais il vit que la glace étoit attachée contre le mur. M. M'Intire remarquant l'idée qui lui étoit venue, fit apporter dans la chambre un petit miroir ; après s'y être vu, il chercha tout de suite derrière pour trouver la personne qui le regardoit, ne pouvant absolument comprendre d'où provenoient tous ces effets.

La surprise de nos compatriotes en se voyant dans le miroir, étoit presque égale à celle de Lee-Boo lui-même, quoique la raison en fût différente ; aucun d'eux n'avoit aperçu sa figure depuis le moment du naufrage, et chacun ne connoissoit que les yeux enfoncés et les joues amaigries de ses camarades. Lorsqu'ils se trouvèrent devant le miroir, chaque individu reconnut que les travaux, la faim, la fatigue et la mauvaise nourriture, avoient fait dans ses traits un plus grand changement qu'il n'auroit pu l'imaginer.

Après une soirée égayée par l'hospitalité de leur hôte, et la simplicité de Lee-Boo, nos gens se retirèrent pour se coucher. On ne sait trop si Lee-Boo passa cette nuit à dormir ou à réfléchir sur ce qu'il avoit vu dans la journée ; mais il est probable qu'il n'eut le matin que ce souvenir confus que laissent dans l'esprit les images fugitives d'un songe. Déc. 1783.

Le lendemain il examina plus à loisir la maison dans laquelle il avoit couché. Les murs élevés et les plafonds étoient encore les objets de sa surprise. Il touchoit sans cesse ceux-là, comme pour tâcher d'en comprendre la construction : mais ceux-ci, qui paroissoient se soutenir eux-mêmes, étoient au-dessus de son intelligence.

Nos compatriotes étant trop nombreux pour rester chez M. M'Intire sans l'embarrasser, le capitaine Wilson le pria de les aider à former entre eux un établissement. En conséquence il leur fit avoir une maison appartenante à un gentilhomme anglois, qui étoit alors à Canton ; il leur

fournit des domestiques et des provisions pour leur table, et l'on fit venir à terre l'équipage de l'Oroolong, en laissant seulement à bord un officier et quelques hommes, qu'on relevoit alternativement.

Déc. 1783.

Mardi 2. Lorsque nos gens furent à terre, quelques uns d'eux allèrent acheter les choses dont ils avoient besoin, et dans leurs emplettes ils n'oublièrent pas Lee-Boo: ils lui apportèrent quelques bagatelles dont ils crurent que la nouveauté pourroit l'amuser. — Il y avoit entre autres choses un collier de gros grains de verre, dont la vue le jeta presque en extase. Il le saisit avec un empressement, une joie que ne ressentiroit pas celui qui posséderoit un collier de perles de la même grosseur. Il croyoit dans son imagination avoir toutes les richesses de l'univers. Il courut vîte au capitaine Wilson pour lui montrer son trésor. Ravi de l'idée d'y faire participer sa famille, il le pria dans la plus grande agitation, d'envoyer sur le champ un vaisseau chinois à Pelew porter ses richesses à son père, afin qu'il les distribuât

distribuât comme il jugeroit à propos, et qu'il pût voir par là dans quel pays les Anglois l'avoient mené. Il falloit, ajoutoit-il, que ceux qui les porteroient dissent au roi que Lee-Boo lui enverroit bientôt d'autres présens. Si ces gens, dit-il ensuite au capitaine, exécutoient bien leur commission, outre ce qu'Abba-Thulle leur donneroit surement, il leur feroit présent à leur retour d'un ou deux de ces beaux grains pour récompense de leur fidélité. — Heureux état d'innocence et de simplicité, dont les plaisirs sont si peu coûteux, et dont la félicité prend sa source dans l'ignorance de ce qui trouble le repos de l'homme en agitant ses passions ! — Il est fâcheux de penser que ce bonheur fragile se dissipe avec l'illusion, et que l'usage du monde á bientôt détruit l'enchantement. Déc. 1783.

Le capitaine Wilson reçut quelques jours après des lettres des subrécargues, par lesquelles ils exprimoient la part qu'ils prenoient à ses malheurs, et le plaisir qu'ils avoient de le voir de retour sain et

Déc. 1783.

sauf, après tant de dangers. Ils lui envoyoient plusieurs choses utiles, des habits chauds, etc., et lui mandoient de vendre le vaisseau et les provisions, parce que le gouvernement chinois ne les laisseroit pas venir à Whampoa, sans payer des droits considérables.

M. M'Intire reçut en même temps des lettres par lesquelles on le prioit de prêter aux Anglois de l'argent, et tout ce dont ils auroient besoin. Le capitaine reçut aussi des nouvelles de ses amis particuliers, qui le félicitoient de son arrivée à Macao. Les commandans de plusieurs vaisseaux de la compagnie lui écrivoient par la même occasion, pour nous offrir de passer en Angleterre sur leur bord.

Le rédacteur de ces mémoires feroit tort à la reconoissance du capitaine Wilson et de ses officiers, s'il négligeoit de parler de toutes les bontés qu'eurent pour eux, tant les subrécargues de la compagnie, que plusieurs Portugais établis à Macao, et même le commodore de leurs vaisseaux qui, prêt à partir pour l'Europe,

offrit au capitaine Wilson de l'emmener, ainsi que les personnes de sa suite. Déc. 1783.

Pendant que Lee-Boo resta à Macao, il eut souvent occasion de voir des gens de différentes nations. On lui fit connoître, entre autres, trois Angloises qui, ayant perdu leurs maris dans l'Inde, avoient été envoyées de Madras à Macao, et y attendoient leur retour en Europe. *Le nouvel homme*, comme on l'appeloit alors, leur donna la préférence sur toutes les personnes du beau sexe qu'il avoit vues. Cette prompte décision en faveur des femmes de notre pays, de la part d'un homme sans préjugés, qui décidoit d'après ses yeux, lui auroit sans doute mérité la protection et la faveur de nos dames, si cet aimable jeune homme eût assez vécu pour être bien connu en Angleterre.

Comme il n'y a point de quadrupèdes à Pelew, les deux chiens qu'on y avoit laissés étoient les seuls qu'il eût vus; en conséquence les moutons, les chèvres et les autres bestiaux qu'il aperçut à Macao l'étonnèrent beaucoup. Le chien de Terre-

Déc. 1783.

neuve qu'on avoit donné à son oncle Arra-Kooker, s'appeloit *Sailor;* il donnoit le nom de Sailor à tous les animaux à quatre pieds. — Ayant aperçu des chevaux dans une écurie, il les appela clow sailor, c'est-à-dire, grands sailors. Mais voyant le lendemain un homme passer à cheval devant la maison, il fut si émerveillé, qu'il appeloit tout le monde, pour voir une chose aussi extraordinaire. Il alla ensuite à l'écurie où étoient les chevaux, il les toucha, les caressa, leur offrit des oranges qu'il avoit dans sa poche; et comme ils n'en vouloient pas manger, il fut curieux de savoir quelle étoit leur nourriture. On l'engagea aisément à en monter un. Ayant appris combien cet animal étoit agréable et docile, il pria le capitaine de l'envoyer aussitôt à son oncle Raa-Kook, et fit assurer celui-ci de l'utilité qu'il en retireroit.

Ils attendoient une permission et des barques pour les transporter à Canton, lorsque le capitaine Churchill du Walpole, qui avoit passé en Chine malgré la

mousson, arriva à Macao, et les reçut à son bord pour les conduire à Whampoa. Il n'y eut que M. Benger et cinq ou six matelots qui restèrent à Macao avec l'Oroolong, jusqu'à ce qu'on en pût disposer. Déc. 1783.

Pendant le temps que Lee-Boo fut dans le Walpole, il eut de quoi exercer toutes ses facultés : les meubles, les tables, les chaises, les lampes, la cloison des chambres et leur plafond, tout étoit pour lui des objets de surprise. Après les avoir parcourus des yeux en silence, il faisoit entendre tout bas au capitaine Wilson, que le vaisseau au dedans étoit une maison. Il est à croire que rien n'échappa à ses observations sur le Walpole, et que tout fixoit son attention lorsqu'il fut arrivé à Canton. Les nombreuses maisons de cette ville, la variété des boutiques, et la multitude des artisans, lui firent dire qu'il y avoit un *takelby* (ouvrier) pour chaque chose. Assis à la table de la compagnie, dans la factorerie, les vases de verre de différentes formes, et sur-tout

Déc. 1783.

les lustres, fixèrent ses regards. Lorsqu'il eut aperçu autour de lui la foule des valets qui se tenoient derrière les convives, il observa au capitaine Wilson que le roi son père vivoit d'une manière très-différente, n'ayant qu'un petit poisson et une noix de coco, dont il mangeoit la chair et buvoit ensuite le jus dans la coque même; que lorsque son repas étoit fini, il s'essuyoit la bouche et les doigts avec la cosse de la noix; tandis, ajoutoit-il, que la compagnie où il se trouvoit dans le moment, mangeoit de différentes choses, et étoit servie par un nombreux domestique. — Il parut d'abord goûter le thé avec plaisir; l'odeur du café lui déplut, et il en refusa, en disant néanmoins au capitaine Wilson, *qu'il en boiroit s'il lui ordonnoit d'en boire.*—A leur arrivée à Macao, un des matelots s'étant enivré, Lee-Boo, qui le crut malade, montra beaucoup d'inquiétude, et il pria M. Sharp le chirurgien d'aller le voir. Lorsqu'on lui eut fait entendre que l'état du matelot ne pouvoit avoir aucune suite

dangereuse, et que c'étoit l'effet d'une boisson à laquelle le peuple s'adonnoit volontiers, il parut satisfait ; mais depuis ce temps-là, il ne voulut jamais goûter d'aucune liqueur spiritueuse, disant *que ce n'étoit pas une boisson qui convînt à des hommes distingués.* — Il étoit singulièrement sobre sur le boire et le manger. Déc. 1783.

Ils étoient depuis cinq ou six jours à Canton, lorsque M. Benger et les gens qui étoient restés à Macao y arrivèrent dans une barque du pays, accompagnés de M. M'Intire. La fenêtre près de laquelle Lee-Boo étoit alors à déjeûner, donnoit sur la rivière. Au moment où il les aperçut, il se leva, et sans rien dire à personne, il courut sur le rivage, et y arriva avant la barque : il les reçut avec tant de joie, et leur serra les mains avec tant d'amitié, qu'ils en furent attendris. Il paroissoit impatient de les voir dans la maison, parce qu'étant restés en arrière, il craignoit qu'ils ne fussent pas en aussi bonne santé que lui.

Lorsque nos gens vinrent à bord du

Déc. 1783.

Walpole, M. M'Intire proposa de se défaire de l'Oroolong. On le mit à l'enchère, et il fut vendu sept cents piastres d'Espagne. — Comme on espéroit avoir plus d'argent à Canton des deux montres marines, on les y porta pour les vendre, ainsi que les instrumens du chirurgien, quoiqu'on les regardât comme sa propriété ; mais le capitaine Wilson ayant acheté tous ces objets, il les présenta à M. Sharp, en reconnoissance des soins qu'il avoit pris des gens de son vaisseau, dont aucun n'étoit mort depuis leur départ d'Angleterre.

Arrivés à Canton, plusieurs voyageurs qui avoient été à Madagascar, et dans d'autres endroits où l'on fait usage de la lance, et qui étoient eux-mêmes très-habiles dans cet art, furent curieux de la voir manier à Lee-Boo. On s'assembla pour cet effet dans la grande salle de la factorerie. Lee-Boo ne pointa pas d'abord sa lance vers aucun objet particulier ; il se contenta de la mettre en mouvement, et de la balancer comme l'on fait ordinai-

rement avant de la jeter. Les autres firent la même chose; mais ayant proposé un but, on le fixa sur une cage de gaze qui étoit pendue au milieu de la salle, et sur laquelle étoit un oiseau peint. Lee-Boo prit sa lance avec un air d'indifférence, et visant au petit oiseau, il le frappa à la tête, au grand étonnement de ses concurrens, qui atteignirent à peine la cage. Déc. 1783.

Il se plaisoit beaucoup à considérer les bâtimens de pierre et les grandes salles des maisons de Canton; mais les plafonds unis continuoient sur-tout à exciter son admiration: il les comparoit souvent aux toits de chaume des habitans de Pelew, et il disoit qu'avec le temps il apprendroit comment cela étoit fait, et qu'il leur enseigneroit la manière de bâtir. — Le desir d'être utile à son pays paroissoit être le but principal de toutes ses observations.

Ce qui frappa le plus l'imagination de Lee-Boo chez M. Freeman, un des subrécargues, fut un sucrier de verre bleu qu'on apporta sur la table au moment où

Déc. 1783.

l'on servit le thé. La joie qu'il fit paroître à cette vue, engagea le maître de la maison à le conduire dans une autre chambre, où étoient deux grands vases de la même espèce de verre bleu placés sur un cabaret. Ses yeux se portèrent aussitôt sur la couleur qui l'avoit tant frappé, il considéra ces vases avec l'empressement le plus vif, les quitta un moment, et y revint à différentes reprises. M. Freeman, voyant le plaisir que ces vases faisoient à Lee-Boo, lui dit qu'il vouloit lui en faire présent pour les emporter à Pelew, ce qui le mit dans un transport de joie qu'il ne pouvoit contenir, disant que c'étoit un grand trésor, et qu'à son retour il les donneroit à son père Abba-Thulle. Il desiroit que ses parens de Pelew pussent les voir, parce qu'il étoit sûr du plaisir que cette vue leur procureroit.

Quelques vaisseaux de la compagnie étoient sur le point de faire voile pour l'Angleterre : celui qui devoit les commander offrit au capitaine Wilson de se

charger de ses commissions; mais celui-ci refusa cette offre, pensant qu'il étoit de son devoir d'aller rendre compte lui-même à la compagnie des Indes du sort de l'Antelope, et des circonstances particulières de son voyage. Déc. 1783.

Il lui restoit encore à mettre sous les yeux de ses compagnons d'infortune, l'état des différentes ventes qu'on avoit faites, et à donner à chacun sa portion du produit. Après les arrangemens, le capitaine Wilson annonça aux officiers et aux matelots qu'ils étoient libres de prendre le parti qu'ils voudroient, et leur recommanda en même temps, sur-tout aux officiers, de retourner en Angleterre, où il ne doutoit pas que la compagnie ne les récompensât des maux qu'ils avoient soufferts; il ajouta que de son côté il n'avoit que des remercîmens à leur faire pour la conduite qu'ils avoient tenue dans toutes les circonstances où ils s'étoient trouvés ensemble, et qu'il en rendroit le compte le plus favorable à son arrivée en Europe.

Déc. 1783.

M. Sharp qui, depuis le départ des îles de Pelew, s'étoit chargé de Lee-Boo, le remit alors entre les mains du capitaine Wilson, et s'embarqua sur le vaisseau le Lascells, commandé par le capitaine Wakefield. Les autres officiers et matelots s'engagèrent dans différens vaisseaux, la plupart dans l'Yorck, aux ordres du capitaine Blanchard. Ce ne fut pas sans regret qu'ils se séparèrent les uns des autres, après avoir éprouvé ensemble autant d'adversités.

Lee-Boo s'embarqua avec le capitaine Wilson dans le Morse, capitaine Joseph Elliott, qui eut toutes sortes d'attentions pour eux pendant la traversée jusqu'en Angleterre.

Après avoir rendu compte du départ de Lee-Boo, et de ceux qui formoient l'équipage de l'Antelope, je les laisserai poursuivre leur voyage, pour parler de ce peuple inconnu, dont le caractère et la conduite ont dû nécessairement intéresser le lecteur. J'entrerai dans quelques détails

sur le gouvernement, les coutumes, les mœurs et les arts des habitans de Pelew. Ces détails m'ont été communiqués par le capitaine Wilson lui-même, et par plusieurs des officiers qui l'ont accompagné.

Déc. 1783.

CHAPITRE XXIII.

Idée générale des îles de Pelew. — Du roi. — Du général. — Du principal ministre. — Des rupacks. — De la nature de la propriété à Pelew.

LES îles de Palos ou Pelew sont une chaîne de petites îles situées entre les cinquième et neuvième degrés de latitude nord, et entre les cent trentième et cent trente-sixième degrés de longitude E. du méridien de Greenwich, dans une direction nord-est et sud-ouest. Elles sont longues mais étroites, d'une hauteur modérée, bien couvertes de bois, au moins celles que nos gens ont eu occasion de voir. A l'ouest, elles sont entourées d'un récif ou banc de corail dont on ne pouvoit apercevoir la fin, sur quelque élévation que l'on fût placé. Ce banc s'étend, en quelques endroits, à cinq ou

six lieues du rivage, et au moins à deux ou trois par-tout ailleurs où il a été visité.

Le lecteur doit se rappeler que le vaisseau l'*Antelope* n'étoit pas envoyé exprès pour découvrir des régions inconnues, et observer les mœurs du genre humain : il n'avoit par conséquent à bord ni savans, ni botanistes, ni dessinateurs, ni aucun de ces philosophes capables d'examiner profondément les objets qui se présentoient, ou de suivre la nature dans tous ses détours. — La détresse où se trouvoit l'équipage l'avoit jeté sur ces îles, et lorsqu'il y aborda, chacun ne songea qu'au moyen de se délivrer d'une situation, la plus horrible de toutes pour l'imagination, celle d'être séparé à jamais de la société du reste des hommes.

La tristesse et le désespoir s'étoient d'abord emparés de leur ame; mais ces idées sombres se dissipèrent bientôt, lorsqu'ils s'aperçurent qu'ils étoient au milieu d'une race d'hommes qui, loin de songer

à tirer parti de leur infortune, firent voir au contraire combien ils y étoient sensibles; qui leur témoignèrent une bienveillance fraternelle, en leur fournissant toutes les choses nécessaires à la vie, et qui montrèrent une générosité particulière en les aidant à travailler pour leur délivrance. — Les Anglois avoient en leur possession ce qui devoit leur paroître du plus grand prix, du fer et des armes. Le naufrage du vaisseau malais avoit fait connoître le fer à ces insulaires. Le malheur de nos compatriotes leur apprit l'usage et la puissance des armes. — Ils auroient pu sans difficulté s'emparer de ces objets si desirables pour eux, puisque le nombre de nos gens en état de s'armer, n'étoit que de vingt-sept, y compris le capitaine et le chirurgien. Mais l'honnêteté de leur cœur ne leur permit pas même de concevoir une telle pensée; et renonçant à tous les avantages du nombre et de la force, ils n'abordèrent nos gens qu'avec le sourire de la bienveillance.

Toutes les offres de service faites aux Anglois

Anglois par des hommes dont ils avoient redouté d'abord les intentions et le caractère, firent un puissant effet sur leur esprit. Leur secours étoit de la plus grande importance à Abba-Thulle qui combattoit alors ses ennemis; ils le servirent avec courage, et cette circonstance forma une liaison intime entre les naturels du pays et nos compatriotes qui, pendant les trois mois qu'ils restèrent à Pelew, eurent occasion d'observer les mœurs et les dispositions des habitans, et de se faire une idée de leur gouvernement et de leurs coutumes. S'ils ne furent pas à portée de suivre ces objets dans toutes leurs parties, ils en découvrirent au moins les principes, et remarquèrent que la principale autorité résidoit dans la personne d'Abba-Thulle.

Le roi, Abba-Thulle.

A Pelew, le roi étoit la première personne de l'état. Il paroissoit être regardé comme le père de son peuple; et quoiqu'il

n'eût aucune marque extérieure de royauté, on lui rendoit toutes sortes d'hommages. Ses *rupacks* ou chefs ne l'abordoient qu'avec le plus grand respect. Ses autres sujets, soit qu'ils passassent près de lui, ou qu'ils eussent occasion de s'adresser à sa personne, mettoient leurs mains derrière eux, se baissoient jusqu'à terre; et même s'ils passoient devant une maison, ou un endroit, où le roi étoit supposé se trouver, ils s'humilioient également, jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé le lieu. Les manières d'Abba-Thulle paroissoient toujours nobles et gracieuses. Il écoutoit tout ce que ses sujets avoient à lui dire, et il ne les laissoit jamais aller mécontens. Quelque distingué que fût ce personnage à Pelew, nos gens ne le regardoient pas comme le souverain de toutes les îles qu'ils connoissoient. — Les rupacks d'Emmings, d'Emillègue et d'Artingall, et le rupack Maath, étoient indépendans dans leurs propres territoires. — Cependant Abba-Thulle avoit plusieurs îles sous sa domination, et

toutes les observations qui suivent ne regardent que son gouvernement, quoiqu'il ne soit pas invraisemblable que le systême particulier des autres îles ne puisse avoir beaucoup de rapport avec ce gouvernement.

Dans les affaires instantes, il assembloit les rupacks et les autres officiers d'état. Leurs conseils se tenoient en plein air, sur la place pavée dont nous avons parlé si souvent dans le récit précédent. Le roi leur exposoit d'abord le motif pour lequel il les avoit assemblés, et en soumettoit la décision à leur avis. Chaque rupack présent donnoit son opinion, mais sans se lever de son siége; et lorsque la question avoit été décidée, le roi terminoit la séance en se levant. — Après le conseil, ils causoient souvent familièrement ensemble sur différens objets.

Lorsqu'on apportoit quelque message au roi, soit au conseil ou ailleurs, de la part de quelque personne du peuple, il étoit remis un instant après, à basse voix, à un rupack de la classe inférieure,

qui, faisant une profonde révérence au roi, lui rendoit ce message à demi-voix, le visage tourné de côté. Les ordres du roi paroissoient être absolus, quoique dans les affaires importantes il n'agît pas sans l'avis de ses chefs. Il y avoit sur la place du conseil une pierre sur laquelle le roi seul siégeoit : les autres rupacks ne prenoient pas toujours la même place; ils se mettoient quelquefois à sa droite, et quelquefois à sa gauche.

Tous les jours dans l'après-midi, soit qu'il fût à Pelew, ou avec les Anglois à Oroolong, le roi alloit s'asseoir en public, pour écouter les demandes de ses sujets, ou décider les différents qui pouvoient s'élever entre eux.

Comme ces peuples avoient trop peu de propriétés pour occasionner des dissentions, et qu'on ne voyoit point parmi eux des gens de lois fomenter l'animosité, il est probable que la ligne de démarcation entre le juste et l'injuste étoit parfaitement établie dans leur esprit, et rarement franchie. Quelque fût l'offenseur,

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

il ne pouvoit échapper à la censure du roi, qui l'exposoit au blâme général; sentence bien plus sévère pour des hommes qui ne sont pas corrompus, qu'aucune sorte d'institution pénale. — Ils ne pouvoient pas recourir à la construction douteuse de cinq cents lois, vaguement conçues et mal entendues, dont l'obscurité, dans les pays civilisés, fournit un abri aux fripons, tandis que l'honnête homme en est opprimé. Heureux par eux-mêmes, ils ignoroient ce casuisme raffiné, par lequel on présente le vice comme une vertu. Ils ne connoissoient point ces fleurs de rhétorique qui engourdissent le bon sens. — Ils ignoroient qu'il existât des nations policées, où il étoit infiniment plus coûteux de recourir à la justice qu'à la fraude et à l'oppression; des nations où l'on ne croit qu'aux sermens des hommes, et nullement à leurs paroles; où l'on trouve des scélérats qui osent attaquer la propriété, la liberté et la vie de leurs concitoyens, par des assertions *de fausseté*, en prenant publiquement le

ciel à témoin de la pureté de leurs intentions. — Enfans de la nature, ses lois seules étoient leurs guides. — Leurs besoins réels étoient très-bornés, et ils ne voyoient rien qui pût en exciter de factices. — Chacun paroissoit livré à ses petites occupations, et, autant que nos gens en purent juger dans un séjour de trois mois, les naturels de Pelew paroissoient se conduire les uns envers les autres avec beaucoup d'égards et de bienveillance, car ils n'aperçurent jamais aucune dispute entre eux. Lorsque les enfans même se querelloient dans leurs jeux, ceux qui en étoient témoins leur marquoient du mécontentement.

Le Général.

Le second personnage après le roi, étoit son frère Raa-Kook, général en chef de toutes les forces du pays. — C'étoit lui qui sommoit les rupacks de suivre le roi dans une expédition quelconque, et de se rendre où il les appeloit; mais quoique

Raa-Kook agît comme commandant en chef, néanmoins tous les ordres exécutifs venoient du roi, quand il se trouvoit en personne sur les lieux, comme il parut dans la seconde expédition d'Artingall, où les canots qui accompagnoient le roi portoient au général toutes les résolutions qu'il croyoit devoir adopter. — Le général, comme frère puîné du roi, étoit l'héritier présomptif, parce que la succession de Pelew ne va point aux enfans du roi, jusqu'à ce qu'elle ait passé à ses frères; de sorte qu'après ABBA-THULLE la souveraineté auroit appartenu à RAA-KOOK, ensuite à ARRA-KOOKER, et à la mort de ce dernier frère, au fils aîné d'ABBA-THULLE. QUI-BILL devant porter le sceptre après eux, la charge de général lui auroit appartenu pendant le règne de son dernier oncle, ainsi qu'en auroit joui Lee-Boo pendant la royauté de son frère aîné.

Le Ministre.

Le roi étoit toujours accompagné d'un

chef particulier ou rupack, qui paroissoit ne posséder aucun office héréditaire, mais une autorité de commission. — Il étoit sans cesse auprès de la personne du roi, et celui que l'on consultoit le premier : mais nos gens ne purent jamais s'assurer si son emploi étoit religieux ou civil, ou s'il réunissoit les deux pouvoirs. — On ne le regardoit point comme un guerrier, car il ne portoit jamais d'armes. Il n'avoit qu'une femme, tandis que les autres rupacks en avoient deux. Les Anglois ne furent jamais invités ni introduits chez lui, quoiqu'ils eussent été conduits dans presque toutes les maisons des autres chefs.

Les Rupacks.

Cette classe, quoique nombreuse, ne pouvoit être regardée que comme celle des chefs, ou, pour la décrire d'après nos idées en Europe, comme celle des nobles. Ils n'étoient pas tous du même rang, comme on pouvoit le distinguer

par la différence de l'os qu'ils portoient sur le poignet. Quelques-uns furent faits rupacks pendant le séjour de nos gens à Pelew, après la seconde bataille d'Artingall. — Ces marques d'honneur n'étoient conférées que par le roi, de la manière qu'on a déja décrite, lorsque le capitaine Wilson reçut le grand ordre de l'os (1). Les principaux rupacks suivoient ordinairement le roi, et ils étoient toujours à ses ordres pour l'accompagner dans ses expéditions, avec un nombre de canots bien équipés, armés de lances et de dards, et ils restoient avec lui jusqu'à ce qu'il leur accordât la permission de retourner chez eux avec leurs gens. — Il sembleroit par-là que le système féodal existoit chez ce peuple; mais d'après les recherches que nos gens purent faire sur

(1) La forme de l'os du grand ordre, est gravée dans la planche IV, fig. 3. Nos gens ne purent jamais savoir de quel animal sortoit cet os; mais d'après l'examen que plusieurs naturalistes en ont fait en Angleterre, on a pensé que c'étoit un morceau d'os de baleine, ou de quelque animal de cette espèce

cet objet, il leur parut que les titres des rupacks n'étoient que des marques personnelles de rang et de distinction, qui n'en rendoient point les honneurs héréditaires, excepté vraisemblablement dans la famille régnante. — Quant à ce qui concerne l'étendue du pouvoir et des priviléges des rupacks, il vaut mieux en remettre l'éclaircissement aux découvertes ultérieures (si les Européens retournent à Pelew), que d'en imposer à l'opinion sur un fait qui pourroit se trouver faux. — Ce qui a paru certain, c'est que tous les rupacks du premier ordre étoient appelés au conseil par Abba-Thulle ; qu'ils lui montroient de l'obéissance dans toutes les occasions, et qu'ils étoient eux-mêmes très-respectés par le reste du peuple.

De la propriété.

Si l'on réfléchit que nos gens, pendant leur séjour dans ces îles, ne s'occupoient uniquement que de leur situation, on supposera avec raison qu'ils sacrifièrent

peu de temps aux recherches de cette nature. — Tout ce qu'ils purent comprendre à cette occasion, c'est que les naturels n'avoient d'autres propriété que celle de leur industrie et de leur travail, et que le roi paroissoit être le propriétaire général des terres. — La maison d'un homme, ses meubles ou son canot, étoient regardés comme sa propriété privée; il en étoit de même du terrain qu'on lui avoit accordé, aussi long-temps qu'il l'occupoit et le cultivoit; mais toutes les fois qu'il se transportoit ailleurs avec sa famille, ce terrain retournoit au roi, qui en disposoit à son gré. Chaque famille avoit, pour son entretien, une portion de terre que la nécessité lui imposoit le devoir de cultiver; et le temps qui lui restoit après avoir pourvu à ses besoins naturels, elle l'employoit à l'exercice de quelques arts, qui, en la tenant toujours en activité, lui procuroient quelques jouissances agréables.

CHAPITRE XXIV.

Des productions de Pelew, et de la manière de vivre des naturels.

Productions.

CHAQUE partie de l'île appelée *Coorooraa*, dont Pelew étoit la capitale, a paru à nos gens (autant qu'ils ont pu l'observer) porter des marques d'industrie et d'une bonne culture. Toutes les îles qu'ils visitèrent étoient couvertes d'arbres de différentes èspèces ; quelques-uns de ces arbres étoient assez gros pour avoir fait imaginer aux insulaires que leurs troncs leur procureroient des canots capables de porter vingt-huit à trente hommes. — Ils avoient une grande diversité de bois de construction, parmi lesquels on remarquoit l'ébène, et un arbre qui, étant

percé avec un foret, rendoit une liqueur blanche, épaisse comme de la crême. Ils avoient aussi une espèce de manillier, que nos gens ne pouvoient abattre sans se blesser les mains et les couvrir d'ampoules : les habitans en attribuoient la cause à la sève de cet arbre, qui se répandoit sur les ouvriers pendant qu'on l'abattoit. — Cet arbre passoit parmi eux pour être de mauvais augure ; ils conseilloient à nos gens de n'en point faire usage. — Mais le bois le plus singulier de Pelew, étoit un arbre assez semblable à notre cerisier pour la grosseur du tronc et la projection du branchage : ses feuilles ressembloient à celles du myrthe. Il n'avoit point d'écorce, mais seulement une peau de l'épaisseur d'une carte, plus sombre que l'intérieur, quoiqu'elle fît corps avec lui. La partie intérieure, à peu près de la couleur du mahogonay, étoit si dure que la plupart des outils dont les Anglois se servoient pour travailler ce bois, se cassoient toujours vers le tranchant, ce qui détermina nos gens à ne point l'employer. — Ils

avoient aussi le chou-palmier, et un arbre dont le fruit ressembloit à une amande (1); la carambole, et l'arbre à pain sauvage, appelé par les naturels *riamall*. — Les ignames (2), et les noix de coco, principaux moyens de leur subsistance, étoient cultivés avec le plus grand soin : les premiers étoient de l'espèce grise mêlée; les derniers étoient en grandes plantations, et fournissoient du fruit et de l'ombrage. — Ils avoient du bétel en abondance, et en employoient beaucoup lorsqu'il étoit verd; ce qui est tout le contraire chez les peuples de l'Inde, qui ne s'en servent que lorsqu'il est sec. — Les plantains, les bananes, les oranges de Séville et les limons s'y trouvoient aussi, mais en petite quantité; c'est pourquoi les naturels n'en présentoient que dans les visites ou dans les grandes cérémonies. — Ils avoient encore la pomme de Jamboo dont nous avons parlé, et qu'on apporta lorsque

(1) *Terminalia catappa* de Linnæus.
(2) *Arcum esculentum* de Linnæus.

Lee-Boo parut pour la première fois. — Cette contrée produisoit quelques cannes à sucre, et une grande abondance de bambous, ainsi que la plante de *turméric*, dont les naturels se servoient comme d'une couleur, et avec laquelle les femmes teignoient leur peau. — Ils ont de l'ocre rouge et jaune, avec lequel ils peignent leurs maisons et leurs canots.

Il n'y avoit point de grains dans les îles que visitèrent les Anglois; il n'y virent aucuns quadrupèdes, si ce n'est quelques rats d'un gris foncé, qui couroient dans les bois, et deux ou trois chats maigres, vraisemblablement apportés sur quelques débris flottans d'un canot des autres îles échoué sur le récif. — Ce défaut de quadrupèdes ajoutoit sans doute à l'étonnement causé par les deux chiens que nos gens leur laissèrent, mais qui malheureusemeut étoient deux mâles.

Quant aux oiseaux, ils avoient beaucoup de coqs et de poules de l'espèce commune, qui, quoique sauvages et courant dans les bois, aimoient à s'approcher

des maisons et des plantations. Ce qui paroîtra singulier (en considérant combien leurs alimens étoient peu variés), c'est qu'ils n'en avoient point fait usage avant que les Anglois leur en eussent fait connoître l'utilité. — Les Anglois, avec l'agrément d'Abba-Thulle, en tuèrent quelques-uns, et les firent bouillir : le roi fut le premier qui en goûta; il les trouva bons, et il en mangea souvent depuis. Ainsi les naturels durent à nos gens la possession de ce nouveau mets; ils paroissoient même se plaire beaucoup à les voir tuer, et ils sortoient de leurs huttes pour les chasser sur le chemin des Anglois. — Quoique les naturels n'eussent pas fait jusqu'alors de ces oiseaux un article de leur nourriture, néanmoins, lorsqu'ils alloient dans les bois, ils mangeoient souvent leurs œufs; mais ils ne les estimoient pas lorsqu'ils étoient frais; leur délice étoit de pouvoir les avaler lorsque le petit poulet commençoit à s'y former. Il y avoit aussi des pigeons dans les bois. — Au temps de la couvée, ils alloient prendre

prendre les jeunes dans leurs nids, les apportoient chez eux, les attachoient à une perche par la patte devant leurs maisons, et les nourrissoient d'ignames. Cet oiseau étoit regardé comme un mets délicat, ainsi que nous avons eu occasion de le voir, par l'épargne qu'ils en faisoient, et la permission d'en manger, qui n'étoit accordée qu'aux personnes d'un certain rang. — Les habitans de Pelew étoient singulièrement lestes et habiles à monter sur les arbres pour chercher ces nids ou toute autre chose qui faisoit l'objet de leurs poursuites. — Les oiseaux dont je viens de parler étoient les seuls qu'ils mangeassent. Nos gens leur laissèrent deux oies, seuls restes de leur provision de volaille.

On voit dans le pays différens oiseaux dont le plumage a paru d'une beauté extrême, mais ils sont probablement de la même espèce de ceux que l'on trouve dans les contrées situées entre les deux tropiques. — Ces îles ont aussi différens petits oiseaux dont le chant

étoit très-mélodieux, un entre autres qui avoit coutume de chanter tous les matins et tous les soirs, et dont le gosier étoit très-agréable. Nos gens crurent se trouver plusieurs fois sous l'arbre même d'où partoit le chant de cet oiseau, on n'est cependant pas sûr de l'avoir vu.

Ils ont différens poissons, outre l'espèce que j'ai décrite, et plusieurs autres d'une forme plus petite, bigarrés des plus belles couleurs; les Anglois en distinguèrent un, auquel ils donnèrent le nom d'*unicorne*, à cause d'une corne qu'il porte sur le devant de la tête. Sa peau est rude comme celle d'un petit chien de mer, auquel il ressemble aussi par la couleur et par la forme. Ils ont le mulet gris, qu'ils mangent souvent cru. Ils tuent le chien de mer lorsqu'il vient dans le récif de corail, en lui lançant un dard, et en l'enveloppant de cordes, à l'aide desquelles ils le tirent sur le rivage. La chair de ce poisson leur paroissoit très-délicate. — Ils possédoient aussi différentes sortes de crustacées, telles que l'écrévisse de

mer, de la même espèce que celle que nous trouvons dans la Méditerranée et sur les autres côtes d'Europe; et la tortue, que les naturels faisoient bouillir, et dont ils paroissoient faire grand cas. — Ils avoient en outre des huitres, des moules et une variété de pétoncles, sur-tout le *kima-cockle* (1). Ils pêchoient souvent ce coquillage en plongeant, ce qu'ils font très-adroitement. Ils plongeoient quelquefois à six ou sept brasses de profondeur; et si le coquillage étoit très-gros, ils se mettoient deux pour l'apporter ensemble. Ils le mangeoient ordinairement cru.

La perspective des îles de Pelew, vues en mer, présentoit une terre haute et raboteuse, très-couverte de bois. L'intérieur étoit montagneux en plusieurs endroits, mais les vallées, belles et étendues, offroient à l'œil des aspects délicieux. Le sol en général étoit riche, et l'herbe y croissoit en grande quantité; mais comme

(1) *Chama-gigos* de Linnæus.

il n'y avoit dans le pays aucune espèce de bestiaux pour la consommer, cette herbe s'élevoit fort haut, et étoit ensuite desséchée et brûlée par la chaleur du soleil. Nos gens ne virent aucune rivière à Pelew ; on tiroit les provisions d'eau fraîche de quelques petits ruisseaux et des étangs qui y sont en grand nombre. La principale source à Oroolong, étoit un puits sur le derrière de l'île, qui donna assez d'eau aux Anglois pendant leur séjour, et leur fournit la provision du voyage, par le soin qu'ils eurent de la recueillir journellement dans des barriques.

De leur manière de vivre.

D'après les détails que l'on vient de donner sur le peu de productions de ces îles, il est évident qu'il n'y régnoit aucun luxe. A leur nourriture ordinaire, les habitans ajoutoient, dans des occasions particulières, quelques confitures qu'ils faisoient avec un sirop extrait du palmier

ou de la canne à sucre (qui croît spontanément), et dont ils se servoient également pour composer leur sorbet. Ils avoient trois sortes de confitures : la première, et celle qui étoit la plus ordinaire, étoit faite avec les amandes des vieilles noix de coco broyées dans une espèce de moulin, mêlées ensuite avec le sirop, et tenues sur un feu lent jusqu'à ce qu'elles eussent pris de la consistance ; et pendant qu'elles étoient encore chaudes on les mettoit en galettes. Ces confitures devenoient si dures, qu'on avoit de la peine à les couper avec un couteau : les naturels les appeloient *oulell.* — La seconde espèce étoit faite avec le fruit dont nous avons déja parlé, qui ressemble à une amande, qu'on ne broyoit pas, mais qu'on faisoit bouillir de la même manière, et qu'on mettoit également en galettes. La troisième sorte étoit une confiture liquide, claire et transparente : c'étoit la plus rare ; et ce fut celle que l'on fit et que l'on présenta au capitaine Wilson, à son départ, dans la même soupière de bois

qui avoit été apportée lors de sa première visite au roi. Lorsqu'Abba-Thulle la lui présenta, il dit qu'il lui donnoit la soupière (1); mais que c'étoient ses femmes qui avoient préparé la confiture exprès pour lui. Le capitaine remarquant que cette confiture étoit différente de celles qu'il avoit déja vues, desira savoir de quoi elle étoit faite. Raa-Kook envoya sur le champ un homme, qui revint une heure après, avec deux plantes fraîchement cueillies, de la racine desquelles la confiture étoit faite, et qui avoient la couleur et la forme du navet ordinaire, avec des feuilles de trois pieds de long, mais étroites et vertes. Le capitaine Wilson alloit goûter de la racine crue; mais ils l'en empêchèrent, en crachant avec dégoût, et en lui faisant entendre par là que c'étoit mauvais. Cette confiture ne se

(1) Nos gens ne purent jamais savoir le nom que les naturels donnoient à ce vase, dont ils ne virent qu'un seul modèle; c'est pourquoi ils l'ont nommé soupière, comme lui ressemblant par sa forme.

conservoit pas aussi bien que les deux autres, et s'aigrissoit facilement. — Ils avoient aussi une manière de broyer le noyau des noix de coco dans une chair de fruit, qui étant mêlée dans quelques-unes de leurs boissons douces, avec du jus d'orange amère, avoit l'apparence de lait caillé et de petit-lait.

Nous avons expliqué leur manière de conserver le poisson, lorsqu'ils en avoient beaucoup, et de le garder pendant un jour ou deux. Pour l'accommoder, ils le faisoient bouillir dans de l'eau salée, et le mangeoient sans sauce. Ils faisoient aussi bouillir l'écrévisse de mer; ils mangeoient crues les petites espèces de coquillages, et le *kima-cockle*, et répandoient seulement un peu de jus d'orange ou de limon par-dessus. Quant au mulet gris (quoiqu'ils le fissent quelquefois bouillir), ils le mangeoient également cru: aussitôt que ce poisson étoit pris, ils le nettoyoient, l'écailloient, et ensuite l'exposoient une heure à l'ardeur du soleil, ce qui flattoit assez leur goût. Ils n'avoient point de

sel, et ne faisoient jamais usage de sauce ou d'assaisonnemens dans leurs alimens. Leur boisson étoit aussi simple que leurs mets : à leurs repas, le lait de noix de coco étoit leur breuvage ordinaire ; ils buvoient rarement de l'eau, et très-peu de liqueur, ce qui nous surprenoit beaucoup. Dans les visites ou dans les réjouissances, ils paroissoient néanmoins boire avec plus de plaisir leur sorbet : cette dernière boisson ne différoit des autres que par quelques gouttes de jus d'orange qu'on y ajoutoit.

Ils se levoient en général au point du jour, et aussitôt qu'ils étoient sur pied, hommes et femmes alloient se baigner dans l'eau froide. Leurs bains étoient séparés, et tout homme conduit par ses affaires auprès de celui des femmes, étoit obligé d'avertir par un cri particulier, et si une voix de femme lui répondoit, il ne pouvoit aller plus loin : il prenoit un autre chemin, ou attendoit que les baigneuses fussent hors de l'eau.

L'heure de leur déjeûné étoit fixée à

huit heures ; après quoi, s'il devoit y avoir conseil, le roi s'assembloit avec ses chefs, et les gens du peuple alloient à leurs différentes occupations. Ils dînoient à midi, soupoient aussitôt que le soleil étoit couché, et se retiroient ordinairement deux heures après pour reposer. Quoique ce fût-là leur manière habituelle de vivre, néanmoins, dans les fêtes publiques, ils dansoient la plus grande partie de la nuit.

On n'observa parmi eux aucune autre méthode de mesurer le temps que par la hauteur du soleil.—Leurs saisons étoient divisées en deux, l'humide et la sèche, comme dans les autres contrées du tropique. Ils avoient quelques connoissances des étoiles, et se servoient de termes particuliers pour en désigner quelques-unes à nos gens.

Chaque partie des îles de Pelew que les Anglois visitèrent, leur parut peuplée, mais on ne put prendre une idée juste de cette population. La conjoncture la plus probable qu'ils formèrent, étoit d'après

les forces qu'Abba-Thulle et ses alliés avoient envoyées dans la dernière expédition contre Pelelew, et qui se montoient à près de quatre mille hommes. Cependant on n'avoit aucune raison de supposer qu'il n'en restât pas un plus grand nombre également propre au service ; et si la circonstance l'eût exigé, peut-être que leurs canots n'eussent pas suffi pour conduire tout leur monde à la guerre.

CHAPITRE XXV.

Leurs maisons. — Leurs ustensiles. — Leurs armes. — Leurs canots.

Leurs maisons.

LEURS maisons, posées sur de larges pierres, qui paroissoient comme taillées en carré, d'une forme oblongue, s'élevoient à trois pieds de la terre : sur ces bases étoient posées les principales poutres, d'où sortoient les supports collatéraux en ligne droite, que traversoient d'autres pièces enchâssées les unes dans les autres, et fixées par des chevilles de bois. Les intervalles étoient remplis avec des bambous et des feuilles de palmier, si artistement arrangées, que ces habitations étoient garanties de toute humidité. Les planchers étoient faits, en général, de

planches très-épaisses, entre lesquelles il y avoit un espace d'un pouce ou deux. Mais dans quelques maisons, ces planchers étoient composés de gros bambous fendus, qui, avec le temps, devenoient extrêmement glissans.—L'intérieur de la maison n'étoit point distribué; elle ne formoit qu'une seule pièce.—On faisoit le feu au milieu, dans un endroit plus enfoncé que le plancher, et où il n'y avoit point de bois, mais du gravier et de la terre qui remplissoient le dessous. Leurs feux étoient ordinairement très-petits; ils ne s'en servoient que pour faire bouillir leurs ignames, et donner un peu de flamme pendant la nuit, afin de dissiper l'humidité et chasser les insectes. Leurs fenêtres étoient au niveau du plancher, et leur servoient en même temps de portes. Pour se garantir du vent et de la pluie, ils avoient à chacune de ces fenêtres un volet de bambous, fait comme les parois de la maison, qui, tournant sur une canne de bambou, s'ouvroit aisément lorsque quelqu'un entroit ou sortoit.—Le sommet

des supports collatéraux étoit traversé, de distance en distance, par des poutres d'où sortoit le toit, qui avoit la forme de nos greniers; ce qui rendoit leurs maisons très-hautes et très-salubres. L'extérieur du toit étoit garni de chaume très-épais et très-serré, fait de bambous et de feuilles de palmier. Telle étoit la forme générale de leurs maisons, dont quelques-unes avoient depuis soixante jusqu'à quatre-vingt pieds de longueur; mais celles-là étoient destinées aux usages publics, soit pour des assemblées importantes ou des fêtes. Dans d'autres temps elles servoient aux naturels pour se réunir et causer ensemble; alors les femmes y apportoient leurs ouvrages, et se mêloient à la conversation. Toutes les autres habitations étoient les mêmes, à peu près, pour la forme et la structure, quoique moins grandes que celles destinées aux assemblées publiques. — On observa que la famille occupoit dans l'appartement un côté de la place du foyer situé au centre, et que l'autre côté étoit destiné aux domestiques.

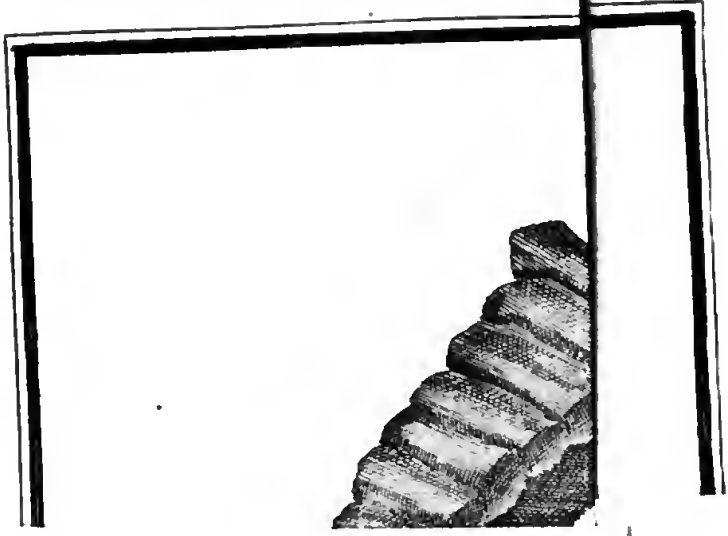
Leurs ustensiles.

Dans un pays où l'on ne connoissoit point l'usage des instrumens de fer, où les choses utiles et commodes ne pouvoient être que le fruit du travail et de la patience, on ne doit pas s'attendre à trouver une grande quantité d'ustensiles.

Parmi les choses les plus essentielles à leurs yeux, on doit placer les petits paniers qu'ils portoient toujours avec eux : ils en avoient de différentes sortes, et quelques-uns étoient fort joliment tissus, et faits avec des coupures de feuilles de plantain (1). C'étoit ordinairement dans ceux-là qu'ils portoient leur bétel, leur peigne et leur couteau ; ils n'oublioient jamais d'y mettre un peu de fil, pour lier ce qu'ils auroient eu besoin d'attacher. Ils avoient aussi des écuelles de bois, avec leurs couvercles, très-joliment taillées, et garnies d'écorce en dedans (2) ; ils les

(1) Planche VII, figures 1 et 2.
(2) Planche V, n°. 3.

Planch



laissoient pendues dans leur maison, pour l'usage et la décoration.

Leurs meilleurs couteaux étoient faits d'un morceau d'écaille de la grande mère-perle d'huitre, très-affilés, et un peu polis à l'extérieur (1). Les couteaux ordinaires étoient composés d'un morceau d'écaille de moule ou d'un bambou fendu, qu'ils aiguisent en tranchant, et dont ils tirent un grand service.

Leurs peignes étoient de bois, d'oranger (2); la poignée et les dents étoient taillées et façonnées en plein bois, et non en parties séparées, réunies ensuite, comme ceux qu'on a apportés des îles découvertes en dernier lieu.

Aucun homme ne sortoit de chez lui sans son petit panier de bétel. — Le peuple avoit un morceau de bambou, dans lequel il portoit du quina en poudre, pour saupoudrer son bétel avant de le mettre dans sa bouche. Les rupacks avoient leur quina

(1) Planche III, fig. 2.
(2) Planche III, fig. 4.

dans un long bambou, effilé, poli et garni d'écorce à chaque bout ; et le travail de ces sortes de bijoux n'étoit pas toujours sans goût.

Leurs hameçons étoient d'écaille de tortue. Leurs fils, leurs cordes et leurs filets étoient bien fabriqués, et faits de l'écorce des noix de coco (1). Les nattes sur lesquelles ils se couchoient pour reposer ou pour dormir, étoient faites de feuilles de plantain.

A leurs repas, ils se servoient généralement de feuilles de plantain en place d'assiettes ; ils buvoient la coque des noix de coco. Ils faisoient aussi des vases d'une espèce de terre rougeâtre, et la plupart de forme ovale : c'étoit dans de pareils vases qu'on chauffoit l'eau, et que cuisoient leurs poissons et leurs ignames, etc. — Nos gens observèrent que les naturels avoient un soin particulier de cette poterie ; ils ne l'approchoient du feu que par degrés, et la manioient toujours

(1) Planche II, fig. 4.

avec

avec grande précaution, d'où l'on peut conclure qu'ils n'avoient pas encore découvert le moyen de la cuire suffisamment.

Un faisceau d'écorce de noix de coco formoit le balai avec lequel ils nettoyoient leurs habitations.— Le seul ustensile qu'ils eussent pour aller puiser de l'eau et la conserver dans la maison, étoit un bambou épais, creusé de cinq ou six pouces de diamètre, qu'ils mettoient de bout et baissoient lorsqu'ils avoient besoin d'en verser le liquide. La partie supérieure de cette espèce de vaisseau étoit garnie d'un côté, d'un petit canal en forme de gouttière par où l'eau couloit (1).

Leurs haches ressembloient à celles qui nous ont été rapportées des îles de la mer du sud : la tête du tranchant étoit très-affilée, et composée de la plus forte écaille du grand *kima-kockle*; mais ils adoptèrent le fer avec empressement lorsqu'on leur en donna.

---

(1) Planche II, fig. 2.

Ils avoient aussi une autre espèce de hache qui, par de certains ressorts, pouvoit servir longitudinalement ou transversalement : on l'employoit quelquefois comme herminette. — Quelque grossières que ces haches parussent à nos gens, ils furent surpris néanmoins de voir en combien peu de temps les naturels pouvoient abattre un arbre avec ces instrumens, quoiqu'ils en brisassent plusieurs.

Les choses dont je viens de parler étoient suffisantes à leurs besoins naturels; mais ces besoins étant satisfaits, le génie y ajoutoit quelques petits articles qu'on pouvoit regarder dans ces îles comme des objets de luxe. La coquille de la tortue y étoit d'une beauté remarquable, et les habitans de Pelew avoient trouvé l'art d'en faire des coupes et des cuillers (1), avec lesquelles, dans certaines occasions, ils mangeoient leurs poissons et leurs ignames. Quelques-unes des femmes du premier rang avoient aussi des bracelets

(1) Planche IV, fig. 1 et 2.

de la même fabrique, et des pendans d'oreilles incrustés d'écailles (1).

Nos gens ne purent jamais découvrir comment ces peuples ont connu l'art de travailler l'écaille de tortue, ni quel procédé ils employoient pour cet effet.

Les jours de fête publique, on sortoit ordinairement le vase dont nous avons déjà parlé, et qui étoit représenté sous la forme d'un oiseau. Il contenoit environ trente-six pintes, et on le remplissoit d'une liqueur douce pour le roi et ses rupacks. Ce vase appartenoit à Abba-Thulle. Quand on considère le temps et la patience que cet ouvrage a dû coûter, et combien il devoit être précieux pour ces peuples, puisqu'ils n'avoient que ce seul vase de cette espèce, on ne peut s'empêcher d'admirer le don que le roi en fit au capitaine Wilson à son départ. Cette libéralité de ces peuples montroit à nos gens à tout sacrifier pour leurs amis.

---

(1) Planche VI, fig. 2, et planche III, fig. 3.

Leurs armes.

Les lances étoient les principales armes de ces peuples. Ces lances, faites de bambou, défendues par une pointe d'un bois très-dur, et barbelées transversalement, avoient ordinairement douze pieds de long : une fois entrées dans le corps, il étoit très-difficile de les en retirer sans déchirer la chair et sans aggrandir prodigieusement la plaie.

Ils employoient aussi le dard et la fronde. — La fronde étoit un morceau de bois d'environ deux pieds de longueur, avec une entaillure où l'on fixoit la tête du dard. — Le dard étoit de bambou, terminé comme la lance en une pointe d'un bois très-dur et très-pesant, qu'ils comprimoient avec leurs mains, jusqu'à ce que l'élasticité du bambou eût formé une courbe telle qu'ils la désiroient pour atteindre à leur but ; ils laissoient alors glisser le dard qui s'élançoit et tomboit avec force, et de manière à produire

un effet dangereux sur l'ennemi. — Il est difficile de concevoir avec quelle adresse ils dirigeoient cette arme, ou à quel point son atteinte pouvoit être mortelle. Le jet de leurs lances n'étoit calculé que pour une certaine distance, qui en général n'excédoit pas cinquante ou soixante pieds. — Ils avoient en outre d'autres lances de seize pieds de long, dont ils ne se servoient que pour combattre l'ennemi corps à corps.

Lorsqu'ils alloient en guerre, quelques-uns de leurs rupacks portoient dans leurs canots une espèce d'épée, faite d'un bois très-dur, et garnie de coquillages. Cette arme, qui ne servoit que dans les combats singuliers, étoit assez lourde pour enfoncer le crâne d'un homme (1).

Nos gens virent quelques dagues faites de l'aiguillon d'une raie, qui est dentelé depuis la pointe jusqu'en haut ; ils les plaçoient dans un bambou, et leurs poignées étoient de bois d'une forme très-

(1) Planche II, fig. 1.

bisarre. La longueur de cette arme n'excédoit pas treize pouces (1).

Leurs canots.

Comme ils combattoient ordinairement sur leurs canots, on peut mettre ces objets au nombre de leurs machines de guerre.

Ces canots étoient, comme la plupart des autres, faits de troncs d'arbres creusés en dedans; mais nos gens, qui en avoient vu souvent dans plusieurs contrées, trouvèrent que ceux de Pelew surpassoient en propreté et en beauté tous ceux qu'ils avoient rencontrés ailleurs. L'arbre dont ils étoient formés croissoit à une hauteur très-considérable, et ressembloit beaucoup au frêne d'Angleterre. Ils étoient peints de rouge en dedans et en dehors (2), et marquetés d'écaille.—Lorsqu'ils alloient

(1) Planche V, fig. 1.

(2) Leur manière d'appliquer la peinture est assez extraordinaire pour mériter d'être decrite. — Les couleurs sont broyées et jetées dans de l'eau qu'on fait bouillir. Ils écument soigneusement la crasse

en cérémonie, la proue et la poupe de ces canots étoient ornées d'une variété de coquilles enfilées à une corde, et qui pendoient en festons. — Leurs plus petits canots contenoient quatre ou cinq personnes, et les plus grands en portoient vingt-cinq à trente.—Ils avoient un boutelof, mais d'un côté seulement, et ils se servoient de voiles latines faites de nattes.—Comme ces canots n'étoient pas faits pour résister à une grosse mer, ils passoient rarement au-delà du récif de corail, et même ils n'alloient pas jusque là : lorsqu'il souffloit grand vent, les naturels se tenoient sous le rivage. — Dans les visites de cérémonie, quand les grands rupacks approchoient du lieu où ils vouloient aborder, les rameurs ornoient

qui surnage sur la surface; et lorsqu'ils trouvent la liqueur suffisamment épaissie, ils l'appliquent toute chaude, et la laissent sécher sur le bois. Le jour suivant, ils frottent la peinture avec de l'huile de noix de coco; et en répétant ce frottement avec des cosses sèches de noix de coco, ils lui donnent un poli et une ténacité que les vagues ne peuvent enlever.

leurs avirons avec une adresse merveilleuse, et les canots avançoient majestueusement; d'autres fois ils alloient avec une vélocité étonnante.—Lorsqu'ils firent voile vers Artingall, les petits canots, que nos gens appeloient des frégates, parce qu'ils portoient les ordres du roi à ses officiers, voloient comme des flèches, et sembloient à peine effleurer l'eau.—Dans la grande expédition contre Pelelew, où l'on avoit rassemblé une flotte de trois cents canots de différentes grandeurs, la perspective en étoit véritablement belle et magnifique.

CHAPITRE XXVI.

Des habitans et de leurs coutumes. — De leurs mariages. — De leurs funérailles. — De leur religion. — Caractère général des naturels.

Les habitans de ces îles sont robustes, bien faits, et d'une stature au-dessus de la moyenne. La couleur de leur peau est d'un cuivre bronzé, mais non pas noire. — Leurs cheveux sont longs et flottans, assez disposés à friser, et la plupart des habitans en forment une large boucle autour de leur tête. Quelques femmes qui en avoient de très-longs, les laissoient tomber sur leur dos. — On a déja observé que les hommes étoient entièrement nus; les femmes portoient seulement deux petits tabliers, ou plutôt deux franges épaisses, l'une devant, l'autre derrière, d'environ dix pouces de hauteur et sept de largeur.

Ces franges étoient faites de cosses de noix de coco, divisées en brins, et teintes de différentes nuances de jaune. Cet habillement, le seul qu'elles portoient, étoit ordinairement attaché au milieu du corps, par les femmes du commun avec une ceinture de corde, et par celles d'un plus haut rang, avec une espèce de lacet garni de grains (1). La ceinture figurée dans la planche VI, (fig. 1), étoit d'une espèce de cornaline grossière, et portée par *Erre-Bess*, qui, apprenant que le capitaine Wilson avoit une fille, la donna à M. Henri Wilson, avant son départ, pour en faire présent à sa sœur.

Les hommes et les femmes étoient *tatoués* (piquetés sur le corps), ou, comme ils disent, *melgotés*. Cette opération n'avoit lieu, ainsi que nos gens s'en aperçurent, qu'à une certaine époque de la jeunesse; ils ne virent aucun enfant des deux sexes ainsi marqueté. — Les femmes avoient les deux oreilles percées, et elles

(1) Planche V, fig. 4.

y passoient des feuilles ou des boucles d'oreille d'écaille de tortue. Les hommes n'avoient que l'oreille gauche trouée, et très-peu y plaçoient quelque ornement. La cloison du nez étoit aussi percée dans les deux sexes, et ordinairement on mettoit dans cet emplacement la fleur de quelque plante ou de quelque arbrisseau (1). A un certain âge, les hommes et les femmes se noircissoient les dents. Nos gens n'eurent aucune occasion, pendant leur séjour à Pelew, de voir comment cette opération se faisoit; ils comprirent seulement qu'elle étoit fatigante et douloureuse. Elle fut ensuite expliquée au capitaine Wilson par Lee-Boo, dans sa traversée en Angleterre. — A Sainte-Hélène, Lee-Boo parut enchanté de

(1) L'usage de se percer la cloison du nez chez les peuples de la mer du sud, vient peut-être du désir de jouir de l'odeur des fleurs, sans avoir la peine de les tenir. On sait que le commun peuple en Italie a l'habitude de se mettre derrière l'oreille des fleurs odorantes qui retombent sur le visage, afin de jouir de leur parfum en travaillant ou en se promenant.

trouver du séneçon, et l'ayant cueilli il s'en frotta les dents. — Le capitaine lui ayant dit que cette herbe n'étoit pas bonne à manger, Lee-Boo lui fit entendre qu'il y en avoit à Pelew, et qu'on la mêloit avec quatre autres sortes d'herbes dont on faisoit une pâte avec un peu de quina, pour appliquer tous les matins sur les dents, afin de les teindre en noir. Le patient étoit couché la tête sur le plancher, et salivoit toute la journée. — Ce n'étoit que vers le soir, disoit-il, lorsque la pâte étoit dissoute, qu'on lui permettoit de manger un peu. Le même procédé se répétoit le jour suivant, et il falloit cinq jours pour compléter l'opération. — Lee-Boo en fit la description comme d'une chose qui les fatiguoit beaucoup et les rendoit très-malades.

Les deux sexes étoient fort habiles à la nage, et paroissent être aussi à l'aise dans l'eau que sur terre. — Les hommes plongeoient à merveille; s'ils apercevoient au fond de la mer quelque objet digne de leur attention, ils s'y jetoient sur le champ, et l'apportoient.

Leurs mariages.

Ce n'étoit probablement qu'un contrat civil, mais il étoit regardé comme inviolable. — Ils admettoient la pluralité des femmes, mais en général ils n'en avoient que deux; Raa-Kook en avoit trois, le roi cinq, et celles-ci ne vivoient pas ensemble. — Ils ne paroissoient pas en être jaloux, et on leur laissoit une grande liberté.

Quand une femme étoit grosse, elle ne couchoit jamais avec son mari, quoiqu'elle l'accompagnât pendant le jour. Cet usage étoit suivi par toutes les femmes, même par celles de la dernière classe. Pendant le temps de leur grossesse on avoit pour elles les plus grands égards. — Lorsqu'un chef paroissoit quelque part avec ses deux femmes, elles s'asseyoient ordinairement à ses côtés, et le reste des hommes ne sembloit avoir pour elles d'autres attentions que celles permises par la modestie et le respect.

— Un de nos gens ayant cherché à plaire à la femme d'un rupack, par une assiduité marquée, Arra-Kooker lui fit entendre, avec la plus grande civilité, que ce n'étoit pas bien d'agir ainsi.

Ils nomment les enfans aussitôt qu'ils sont nés, ce qui se fait probablement sans aucune cérémonie. — Une des femmes d'Abba-Thulle accoucha d'un fils à Pelew, pendant que nos gens étoient à Oroolong; le roi, par estime pour le capitaine Wilson, donna à l'enfant le nom de *Capitaine*, et en fit savoir ensuite la nouvelle à M. Wilson.

Leurs funérailles.

On a donné dans les récits précédens un détail de la cérémonie dont M. *Sharp* fut témoin à l'enterrement d'un fils de *Raa-Kook* dans l'île de *Pethoull*. Vers le même temps, M. Wilson se trouva, à Pelew, aux funérailles d'un jeune homme mort des blessures qu'il avoit reçues dans la même bataille où le neveu du roi

avoit été tué. — Il m'a raconté qu'ayant remarqué par hasard plusieurs naturels qui s'en alloient vers un petit village, à deux milles environ de la capitale, et apprenant que le roi y étoit aussi, la curiosité l'avoit porté à diriger ses pas de ce côté-là. Il y trouva, à son arrivée, une grande foule qui entouroit une place pavée où Abba-Thulle étoit assis. On apportoit le corps mort d'une maison peu éloignée. La procession s'arrêta devant le roi, qui, sans se lever de son siége, parla quelque temps de manière à être entendu de tous les assistans; et ensuite la procession continua son chemin. — Les interprètes qui étoient présens ne purent assurer s'il faisoit l'éloge du jeune homme mort au service de son pays; mais la solennité de cette harangue, et le silence respectueux avec lequel le peuple l'avoit écoutée, donnent lieu de croire qu'elle avoit été prononcée à cette occasion.

M. Wilson suivit le corps au lieu de l'enterrement; et il vit sortir de la fosse nouvellement creusée, une femme qu'il

crut être la mère ou quelque proche parente du défunt, que sa tendresse avoit conduite dans cet endroit, pour voir si tout étoit bien préparé. Lorsque le corps fut dans la terre, les lamentations des femmes qui l'avoient accompagné redoublèrent. — Il parut dans cette occasion, comme aux funérailles du fils de Raa-Kook, qu'il n'y avoit d'autres hommes que ceux qui portoient le corps. Ces tristes et derniers devoirs étoient confiés au sexe le plus foible et le plus sensible. Les hommes s'assembloient seulement autour du corps, avant qu'on le portât en terre, et gardoient un auguste silence. Leur esprit, doué d'un principe de force ou de philosophie, qui les armoit contre les terreurs da la mort, ne leur permettoit pas de donner aucun signe extérieur de foiblesse.

Ils avoient des endroits destinés à la sépulture des morts. Leurs fosses étoient faites comme celles de nos cimetières, et la terre s'élevoit en monceau sur le corps qu'elle couvroit. — Quelques-uns de ces tombeaux

tombeaux étoient surmontés de pierres qui en avoient une très-plate et très-grande pour base commune ; on voyoit tout autour une espèce de claie qui empêchoit qu'on ne foulât les cadavres aux pieds.

Leur religion.

Il est peu de peuples, parmi ceux que les navigateurs ont découverts, qui n'aient paru, sous quelque rapport, avoir une idée quelconque de religion. Cependant nos gens, pendant leur séjour à Pelew, n'aperçurent parmi les naturels aucune cérémonie particulière, aucun indice d'un culte public.—Il est vrai que n'entendant pas assez la langue du pays, les Anglois ne pouvoient entrer en conversation sur cette matière ; et il eût été d'ailleurs indiscret de leur part de faire des questions qui auroient été peut-être mal conçues ou mal interprétées par les naturels. Ajoutons à cela qu'ils ne songeoient continuellement qu'aux moyens

de s'en aller, et de conserver, pendant leur séjour, la confiance des habitans.

Quoiqu'on n'ait point trouvé dans ces îles un endroit consacré à des cérémonies religieuses, nous aurions peut-être tort de croire que les peuples de Pelew ne connoissent aucun culte. — Indépendamment des cérémonies extérieures, il peut exister chez eux une religion mentale, par laquelle l'esprit s'élève, dans un respectueux silence, à la contemplation du dieu de la nature. Quoique les habitans de Pelew n'aient point été favorisés des lumières du christianisme, il est possible cependant qu'éclairés par la raison, ils aient senti le prix de la vertu, et les avantages qui résultent d'une conduite morale. — Le lecteur sera surement assez convaincu par la lecture de cette relation, que ces peuples ont un sentiment profond et invariable des grands devoirs de l'homme. Ce sentiment paroissoit diriger leur conduite, briller dans toutes leurs actions, et embellir leur existence. — Animés de ces principes, nous les

voyons remplis d'activité, d'industrie et de bienveillance; fermes dans le danger, prodigues de leur vie, patiens dans l'infortune, et résignés à la mort. Si, d'après toutes ces circonstances, on pouvoit concevoir que les naturels de Pelew passoient leur vie sans quelque espérance de l'avenir, il faudroit supposer que cette idée n'appartiendroit qu'aux peuples malheureux et corrompus.

La superstition est un mot d'une grande extension, et vaguement défini. Quoiqu'on l'ait regardé dans les siècles éclairés comme un effet de l'ignorance, il n'a existé néanmoins dans aucun temps, sans avoir quelque rapport avec la religion. — On ne peut donc douter que le peuple de Pelew n'ait une sorte de culte, par la manière dont le roi s'exprima en voyant le bois dont les Anglois se servoient pour la construction de leur vaisseau, et qu'il leur conseilla de ne point employer, en disant qu'il étoit *d'un mauvais augure.*

Ils avoient aussi l'idée d'un être malfaisant, qui contrarioit les projets des

hommes; car M. *Barker* étant tombé du vaisseau sur le chantier, Raa-Kook qui étoit présent, lui dit que ce malheur étoit dû au bois de mauvais augure, et que c'étoit le malin esprit qui l'avoit occasionné.

Pendant la traversée de Pelew à la Chine, le prince Lee-Boo fit paroître aussi quelques idées de ce genre. Dans le temps où il avoit la maladie de mer, il se plaignoit du chagrin que son père et ses amis ressentoient, parce qu'ils savoient en *ce moment* qu'il étoit *alors* souffrant. Il eût la même inquiétude à leur égard, lorsqu'il se vit à sa dernière heure, comme nous le dirons après.

Ils étoient certainement fort préoccupés de la divinité, puisqu'ils n'entreprenoient rien, sans avoir fendu auparavant les feuilles d'une certaine plante assez semblable à notre jonc de marais, et sans en avoir mesuré les bandes sur le dos de leur doigt du milieu, pour savoir si leur entreprise réussiroit ou non. Cette circonstance fut observée par M. Mathias

Wilson, dans sa première visite au roi à Pelew ; et après en avoir demandé la raison, l'interprète lui dit en anglois que c'étoit pour savoir si leur arrivée étoit d'un bon présage. — Plusieurs de nos gens remarquèrent aussi que le roi eut recours à ce prétendu oracle, en différentes occasions, et sur-tout lorsqu'ils allèrent à la seconde expédition contre Artingall. Ce prince paroissoit ne vouloir point s'embarquer dans son canot, et il fit attendre toute sa suite jusqu'à ce qu'il eût roulé et entortillé ses feuilles d'une manière satisfaisante. Nos gens ne virent que le roi occupé de ces recherches.

Lorsqu'*Abba-Thulle* remit son fils entre les mains des Anglois pour le conduire dans des pays éloignés, dont il n'avoit qu'une idée très-imparfaite, il est probable que sa tendre inquiétude l'engagea à examiner son oracle avec une attention extraordinaire ; il n'est pas douteux que tout n'ait présenté à son imagination des apparences favorables. — Ses feuilles prophétiques l'ont cependant

trompé ; il ne s'attendoit pas à ne plus revoir ce fils chéri.

Je rappellerai ici à cette occasion quelques circonstances dont il a été fait mention auparavant. Raa-Kook et d'autres naturels s'étant trouvés deux ou trois fois avec le capitaine Wilson, lorsqu'il rassembloit ses gens pour la prière du dimanche, ils ne témoignèrent aucune surprise, mais parurent comprendre clairement que c'étoit la manière dont les Anglois s'adressoient à un être suprême pour obtenir sa protection ; et quelques différentes que fussent leurs notions à cet égard, ils accompagnoient les Anglois dans ces occasions avec un grand respect, en témoignant le desir de les imiter, et gardant le plus profond silence. — Le général ne permettoit point aux naturels de dire un seul mot ; il refusa même de recevoir un message du roi, qui arrivoit aux tentes pendant le service divin.

La cérémonie pratiquée par Raa-Kook, après les funérailles de son fils, en répétant quelques paroles à part, tandis qu'il

marquoit les noix de coco et le faisceau de feuilles de bétel que la jeune femme devoit placer sur le tombeau du jeune homme ; cette cérémonie, dis-je, avoit toute l'apparence d'un acte de piété. Lorsqu'il planta les cocotiers et quelques autres arbres fruitiers dans l'île d'Oroolong, ce qu'il disoit à voix basse, à chaque semence qu'on déposoit en terre, nous parut une bénédiction donnée à l'arbre qui devoit naître un jour. — Lorsque le roi prit congé de son fils, il dit quelques mots, qui, par le ton grave avec lequel il les prononça, et la manière respectueuse dont Lee-Boo les écouta, nous firent comprendre que c'étoit une espèce de bénédiction paternelle. Je dois ajouter ici une anecdote qui se passa dans la conversation entre le capitaine Wilson et Lee-Boo, quelque temps après leur arrivée en Angleterre. Le capitaine disoit à Lee-Boo, que les prières avoient pour but de rendre les hommes meilleurs, et que lorsqu'ils mouroient et étoient enterrés, ils alloient revivre en haut, (en lui montrant le

firmament). Lee-Boo lui répondit aussitôt en élevant sa main en l'air et en remuant les doigts : — *La même chose à Pelew ; — méchans hommes rester en terre ; — bonnes gens aller au ciel, devenir très-beaux.* — Ce geste signifioit sans doute que ces insulaires croyoient que l'esprit existoit lorsque le corps n'étoit plus.

C'est maintenant au lecteur à juger, d'après ces faits et le caractère moral des habitans de Pelew, (indépendamment de la déclaration de Lee-Boo) s'il est probable qu'ils puissent se conduire avec autant de décence, et se montrer aussi justes, délicats et honnêtes, sans être guidés par quelques principes de religion. — Pour moi, je pense qu'ils admettent un culte quelconque. — Si cela n'étoit pas ainsi, l'existence des habitans de Pelew prouveroit qu'ils ont été assez heureux, non-seulement pour découvrir, mais pour être parfaitement convaincus que la vertu *étoit sa seule récompense.*

Caractère général des naturels.

Je terminerai cette relation des îles de Pelew, par quelques remarques générales sur la disposition et le caractère de ses habitans.

La conduite de ces peuples envers les Anglois fut constamment la même, c'est-à-dire toujours pleine d'attentions, et accompagnée d'une politesse qui surprenoit ceux qui en étoient l'objet. En tout temps ils paroissoient avoir une si grande circonspection, que dans plusieurs occasions ils sacrifioient leur curiosité naturelle à ce respect que la véritable honnêteté sembloit exiger d'eux. Leur libéralité envers les Anglois, au moment du départ, lorsque chaque habitant du pays apportoit à ces étrangers ce qu'il y avoit de meilleur et de plus rare, démontroit fortement que ces témoignages d'amitié étoient l'effusion d'un cœur tout brûlant de philanthropie ; et lorsque nos compatriotes, faute d'emplacement, furent forcés de refuser les

nouveaux présens qu'on leur apportoit, l'air chagrin et les gestes supplians de ceux qu'on refusoit, exprimoient assez combien ils étoient désolés de n'être pas arrivés assez tôt pour faire accepter la marque de leur affection.

Cette conduite n'étoit point chez eux une civilité d'ostentation exercée envers des étrangers.—Séparés comme ils étoient du reste du monde, le caractère d'étranger n'étoit jamais entré dans leur imagination. Ils sentoient que nos gens étoient dans la détresse, et ils vouloient par conséquent partager avec eux ce qu'ils possédoient. Ce n'étoit pas cette munificence des peuples polis, qui accorde et répand ses faveurs dans l'intention d'en retirer un jour le fruit. — Jamais leurs cœurs n'avoient conçu une idée aussi flétrissante. Non, c'étoit une bienveillance naturelle ; c'étoit l'amour de l'homme pour l'homme. Cette scène représentoit la nature humaine dans son plus grand triomphe ; et tandis que leur *libéralité* satisfaisoit le cœur, leur *vertu* étonnoit l'esprit.

Nos gens eurent aussi plusieurs occasions d'observer que cette urbanité régnoit dans tous les rapports que les naturels avoient entre eux. L'attention et la tendresse qu'ils témoignoient aux femmes étoient dignes de remarque : les hommes entre eux étoient doux et honnêtes; nous ne les entendîmes jamais se dire des choses désagréables. Chacun paroissoit suivre son affaire propre, sans se mêler de celles de son voisin. — Les hommes étoient occupés à leurs plantations ou à couper du bois, à faire des haches ou des cordes; ceux-ci à bâtir des maisons, ceux-là à faire des filets ou des hameçons pour prendre le poisson. Les uns faisoient des dards et des lances, les autres travailloient les rames pour leurs bateaux et les ustensiles pour le ménage, et la préparation du quina. Les artisans étoient appelés *tackelbis* par les naturels : on comprenoit dans cette classe ceux qui construisoient les canots, et les enjolivoient, ainsi que les ouvriers en écailles de tortue ou en poterie.

Quoique l'industrie, quelque zélée qu'elle soit, doive être lente dans ses progrès, sur-tout lorsqu'elle est dénuée des ressources qui lui sont propres, et que le travail, par ce défaut, la rende extrêmement pénible, nous voyons cependant que dans les régions où ces ressources n'existent pas, l'ardeur des tentatives ne s'éteint point. On parvient, à force de persévérance, au but qu'on s'est proposé; et ce n'est pas sans raison que l'Europe a été étonnée de voir sortir des contrées nouvellement découvertes au sud, plusieurs productions singulières, dont le travail, si net et si curieux, avoit été fait par des mains sans art, au moyen de quelques instrumens grossiers, qui ne servent qu'à augmenter notre surprise, lorsque nous voyons l'effet qu'ils ont produit. — Chacun vivoit de son travail; la nécessité leur imposant ce devoir, on ne voyoit chez eux ni fainéans, ni paresseux, pas même parmi les chefs; ceux-là, au contraire, excitoient leurs inférieurs au travail et à l'activité par leur

propre exemple. Le roi lui-même étoit le meilleur fabriquant de haches de toute l'ile, et il se mettoit habituellement à l'ouvrage toutes les fois qu'il étoit débarrassé d'affaires importantes. Les femmes même partageoient la tâche commune; elles travailloient dans les plantations d'ignames, et il étoit de leur ressort d'arracher toutes les herbes qui croissoient entre les pierres des chaussées pavées. Elles fabriquoient les nattes et les paniers, et veilloient aux soins domestiques. Le *tatouage* (l'art de piqueter le corps), étoit aussi confié à leur adresse; et celles qui entroient dans cet emploi, étoient nommées *tackelbis artail*, ou artistes femelles. — Leurs manières caressantes n'offensoient cependant pas la pudeur; elles rejetoient, en général, toute habitude avec nos gens, et montroient le ressentiment de la vraie modestie lorsqu'on osoit se permettre une liberté indécente avec elles.

Les années s'écouloient dans ces occupations d'une industrie patiente; et les

dispositions enjouées des naturels autorisèrent nos gens à supposer qu'ils avoient peu de momens d'inquiétude ou d'ennui. Ils étoient étrangers à ces passions qu'excite l'ambition, à ces soins que l'affluence des richesses éveille. — Leur vie paroissoit s'écouler comme l'onde limpide d'un paisible ruisseau; et lorsque des événemens naturels en ridoient la surface, ils possédoient assez de fermeté d'ame pour recouvrer bientôt le calme dont ils avoient besoin. Leur bonheur sembloit fondé sur la base la plus solide; ils jouissoient gaiement de ce que la providence leur avoit accordé, et ne formoient jamais de desirs qu'ils ne pussent satisfaire, et l'on conviendra surement que dans les nations civilisées, l'erreur d'une conduite opposée nous montre, parmi les désœuvrés, un grand nombre de personnages méprisables, tandis qu'elle excite des esprits plus audacieux à ne calculer leur intérêt que par l'injustice ou la rapine, et à rompre les liens sacrés de la société.

D'après le caractère général de ces

peuples, le lecteur avouera sans doute que leur existence honore la nature humaine, et que sans aucune sorte de lumières ni d'instructions, leurs mœurs présentent un tableau intéressant pour les sociétés civilisées. — Nous voyons chez ces insulaires un gouvernement despotique, sans aucune ombre de tyrannie, un pouvoir qui assure le bonheur général, et celui des sujets, dont le roi est vraiment le père; — et tandis que des lois douces et une confiance mutuelle maintenoient leur petit état dans les liens de l'harmonie, l'humanité de leurs mœurs en devenoit le résultat naturel, et fixoit entre eux un commerce fraternel et désintéressé.

Deux circonstances, néanmoins, paroîtront contredire l'humanité que nous attribuons à ces peuples : la première, d'avoir détruit, dans l'expédition contre Pelelew, les maisons et les plantations de la petite île qui en dépendoit, et que les habitans avoient abandonnée par crainte ; et la seconde, l'usage où ils étoient de tuer les prisonniers qu'ils faisoient à la guerre.

Quant à la première, (quoique la pratique n'en soit point nouvelle dans les annales de l'histoire, où la *nécessité politique* prétend l'excuser), elle paroissoit si contraire aux maximes ordinaires de ces peuples, *de ne jamais prendre un ennemi par surprise, mais de le prévenir de l'attaque*, que je suis fortement disposé à croire que cette nouvelle manière de faire la guerre avoit été suggérée au roi par le *Malais* favori, d'autant plus qu'elle contredisoit entièrement la générosité qu'ils avoient montrée auparavant dans leurs hostilités.

Quant à l'usage de mettre à mort leurs prisonniers, *Raa-Kook* en ayant été repris par le capitaine Wilson, il lui dit *que cela n'avoit pas été toujours ainsi ;* et en expliquant les raisons qui l'y forçoient, il parut vouloir excuser ce procédé, comme étant l'effet d'une *nécessité politique.*

Le nombre de leurs prisonniers de guerre, d'après leur manière de combattre, devoit être en tout temps très-peu considérable. Dans la plus grande bataille dont

dont nos gens aient été témoins à *Artingall*, on n'y fit que neuf prisonniers, ce que les naturels regardoient comme extraordinaire; et ces prisonniers n'étoient point mis à mort de sang-froid, mais sur la fin du combat même, comme pour le terminer. C'étoit généralement l'effet d'une colère exaltée, ou de la vengeance; le coup de la mort étant porté à ces prisonniers par ceux qui avoient perdu un ami ou un parent dans le combat, ou par ceux qui souffroient de leurs blessures. Ces îles, d'ailleurs, étoient situées si près les unes des autres, qu'il étoit impossible de garder les captifs. Ils n'avoient point de prison pour les renfermer, ni de canots de cartel pour en négocier l'échange; et ces prisonniers pouvant aller librement dans l'île, la vie du souverain ou des chefs étoit toujours exposée à leur vengeance. On avoit tenté en vain, dit le général au capitaine Wilson, de les retenir comme domestiques. C'est pourquoi il paroît que ces peuples ont adopté la maxime généralement reçue parmi les

sauvages de l'Amérique, et dans plusieurs contrées de l'Afrique. Et il ne nous reste qu'à gémir sur cette *nécessité politique*, qui présente une idée aussi révoltante dans les régions nouvellement découvertes.

Il est du devoir d'un écrivain de chercher à désarmer la critique, en prévenant les objections qu'on pourroit faire.—Après avoir vu les excellentes qualités que possèdent les peuples de Pelew, on nous dira peut-être qu'ils étoient, malgré cela, sujets au larcin. Cette imputation a été faite trop sévèrement sans doute aux habitans de la mer du sud. — Mais dans les îles de Pelew, aucun vol n'a jamais été commis que par des gens de la dernière classe; et toutes les fois qu'on en portoit plainte, le roi et ses chefs regardoient cette action comme un attentat contre l'hospitalité, et leur indignation ne pouvoit se calmer que lorsqu'on avoit retrouvé et rendu l'objet dérobé. — Supposons qu'un prince d'Orient, magnifiquement vêtu, laissât tomber par hasard sur son chemin un diamant qui se

détacheroit de sa robe, et qu'un paysan connoissant la valeur de ce diamant le vît briller dans la fange, quel motif l'obligeroit de passer outre, et de n'y pas toucher? — Un clou, — un petit instrument, ou un morceau de vieux fer, étoient pour les habitans de Pelew le diamant d'Orient. — Ils n'avoient aucune loi pénale contre les petits larcins. Ils cherchoient seulement les moyens de rendre leurs travaux journaliers plus faciles, et de perfectionner plus à l'aise ce qu'ils ne faisoient qu'imparfaitement avec une persévérance infatigable! Il faudroit qu'ils eussent été plus que des hommes, pour ne pas agir comme des hommes mêmes. Quelle nation vertueuse que celle où la conscience d'aucun individu, dans le sang-froid de la réflexion, n'auroit autre chose à lui reprocher que d'avoir appliqué à son propre usage un morceau de fer, qui se rencontroit devant lui!

Au nom de l'humanité, jugeons nos semblables avec moins de rigueur. Si quelqu'un vouloit flétrir le caractère des

bons habitans de Pelew, pour des fautes aussi légères, il faut croire, pour l'amour de la justice, que cette censure ne sera point adoptée par ceux qui vivent dans les nations éclairées : ceux-ci se convaincront facilement de l'inefficacité des meilleures lois, et de l'insuffisance de leur police intérieure pour réprimer le vice du genre humain. Ils observeront que tous les moyens dictés par la prudence et la sagesse, sont souvent incapables de protéger leur *propriété* pendant la nuit, ou leurs *personnes* dans tous les temps, même dans les pays méridionaux. — Ils réfléchiront que chaque trait d'injustice, est une satire même de leur société. Ils se rappelleront avec douleur, que ce n'est pas seulement des *brigands* dont il faut se garder, mais du sourire d'une amitié *feinte*, par lequel des hommes généreux et confians sont trop souvent trahis, sans qu'aucune loi puisse les en garantir ; calamité morale, qui, plus que toute autre peu-être, a désolé le cœur humain !

C'est pourquoi, en attendant cette

heureuse époque, où la civilisation, les sciences et la philosophie porteront les hommes à la pratique réelle de la vertu, il nous convient de voir avec indulgence dans les autres, les erreurs dont nous n'avons pas encore été capables de nous corriger.

Si les peuples éclairés de l'Europe, jouissant d'une foule d'avantages inconnus dans les régions moins favorisées, ont fait jusqu'ici des progrès si lents vers la *perfection morale*, doivent-ils attendre cette perfection des nations incultes du midi ? Cet espoir seroit la critique la plus sanglante de leur histoire.

CHAPITRE XXVII.

Anecdotes de Lee-Boo, second fils d'Abba-Thulle, depuis son départ de Canton jusqu'à sa mort.

APRÈS avoir rendu un compte fidelle de tout ce qui est arrivé à nos gens durant leur séjour aux îles Pelew; après avoir donné tous les détails qu'on a pu recueillir en si peu de temps sur les productions, les mœurs et le caractère des habitans, je terminerai cet ouvrage par quelques anecdotes sur le prince Lee-Boo. L'esquisse que je tracerai de ce jeune homme suffira pour donner une idée de son caractère. Si la mort ne l'eût point enlevé à la fleur de son âge, et cinq mois après son arrivée en Angleterre, j'aurois sans doute offert au public un portrait plus fini.

Dans le détail de son séjour à *Macao*

Miss Kent Del. *1788.* *Mlle S. Jouan. Scup.*

PRINCE LEE BOO,

Second fils d'Abba Thulle.

et à *Canton*, sa franchise et son ingénuité ont dû intéresser le lecteur : on le voit là dans toute la simplicité de la nature, au moment où il entroit dans un monde entièrement étranger pour lui, portant de toutes parts ses regards étonnés, et ne sachant, au milieu de tant de nouveautés, sur quoi fixer son attention. Quelque beaux, quelque étonnans que puissent être les objets qui nous environnent, ils cessent d'exciter notre admiration, quand nous sommes, dès notre enfance, habitués à les voir. Le paysan qui habite au pied de l'*Etna* ou des Cordilières, regarde avec indifférence ces grands phénomènes de la nature qui de loin séduisent si souvent la curiosité du voyageur. — Il n'en étoit pas ainsi de LEE-BOO; né, si je peux me servir de ce terme, dans l'état de virilité, l'esprit en pleine vigueur, il se trouva continuellement transporté sur des scènes, non-seulement toutes nouvelles, mais entièrement au-delà de ses idées; des scènes qui lui paroissoient tenir si fort de l'enchan-

tement, qu'elles auroient suffi pour lui tourner la tête, s'il n'avoit pas eu un mentor à ses côtés pour calmer ses idées, diriger son jugement, et lui donner l'explication de tout ce qui frappoit sa vue et son imagination.

Le lecteur se rappellera que nous avons laissé Lee-Boo poursuivant sa route en Europe dans le vaisseau *le Morse*, où le capitaine Elliott le traita avec toutes sortes d'attentions. Il fut si aimable et si gai pendant tout le voyage, que chacun s'empressoit à lui rendre service.

Extrêmement curieux de savoir le nom et le pays de chaque vaisseau qu'on rencontroit en mer, il répétoit de côté et d'autre ce qu'on lui disoit, jusqu'à ce qu'il l'eût fixé dans sa mémoire, et lorsqu'on avoit satisfait à sa question, il faisoit un nœud à sa ficelle : mais ces nœuds se multipliant de jour en jour, il étoit obligé de les répéter souvent pour se rappeler leur signification, et de recourir au capitaine Wilson ou aux autres, lorsqu'il avoit oublié le sens de chaque

nœud particulier. Quand les officiers *du Morse* le voyoient occupé de sa ficelle, ils avoient coutume de dire qu'il lisoit son journal. Il demandoit souvent des nouvelles de tous les gens de l'*Oroolong*, qui s'étoient embarqués dans différens vaisseaux à la Chine, et sur-tout du fils du capitaine et de M. Sharp.

Le voyage étoit peu avancé, quand il pria le capitaine Wilson de lui donner un livre, et de lui enseigner les lettres, afin de pouvoir lire lorsqu'il les connoîtroit. On lui accorda ce qu'il demandoit, avec d'autant plus de plaisir, qu'il comprenoit très-vîte tout ce qu'on lui montroit.

En arrivant à Sainte-Hélène, il fut singulièrement frappé à la vue des soldats et des canons du fort; bientôt il vit arriver quatre vaisseaux de guerre anglois, parmi lesquels il considéra avec le plus grand plaisir, ceux qui avoient deux rangs de canons. On lui expliqua que cette espèce de vaisseau n'étoit que pour les combats, et que les autres navires qu'il avoit vus dans la baie étoient destinés à

transporter et à échanger d'une contrée à l'autre le produit du sol et des manufactures. — Le capitaine Buller, commandant du vaisseau *le Chaser*, eut la complaisance de le mener à son bord, et un autre capitaine lui fit voir l'exercice des canons et de la mousqueterie, ce qui fit une singulière impression sur son imagination.

Ayant été conduit à une école, il fit entendre qu'il apprendroit comme les enfans, sentant très-bien son défaut de connoissances.

Il voulut aller à cheval dans la campagne, ce qu'on lui permit de faire; il se tenoit bien et galopoit, ne craignant pas de tomber, et paroissant s'amuser beaucoup de cet exercice, qui étoit nouveau pour lui.

Visitant le jardin de la compagnie, il remarqua quelques allées couvertes formées de bambous qui faisoient le berceau sur un treillage. Il fut étonné de la fraîcheur de ces allées, et observa que ses compatriotes ignoroient les avantages

dont ils pouvoient jouir, disant que dans cette île (Sainte-Hélène) il y avoit peu de bois, mais qu'on savoit en tirer parti, et qu'à Pelew ils en avoient beaucoup, et ne savoient pas en faire usage, ajoutant que lorsqu'il seroit de retour, il parleroit au roi, et lui diroit d'employer des hommes à faire des berceaux comme il en avoit vu.

Telles étoient les lueurs d'un esprit qui sentoit sa propre obscurité, et s'empressoit de saisir chaque rayon de lumière qui pouvoit l'instruire et le perfectionner.

Avant que *le Morse* quittât Sainte-Hélène, *le Lascelles* arriva, ce qui procura à Lee-Boo une entrevue avec son ami M. Sharp; l'ayant aperçu de sa fenêtre, il courut avec le plus grand empressement le prendre par la main; heureux, après une si longue séparation, de le revoir, et de lui témoigner avec vivacité la reconnoissance qu'il avoit conservée de ses attentions.

Lorsqu'on arriva près de la Manche, le nombre des vaisseaux qu'il observoit

dans diverses directions, augmentant de plus en plus, il fut obligé d'abandonner son journal ; mais il étoit encore très-curieux de savoir de quel côté ils faisoient voile. — *Le Morse* ayant abordé à l'île de *Wight*, le capitaine Wilson, son frère, le prince et plusieurs autres passagers quittèrent ce vaisseau, et passant dans un bateau entre les aiguilles, arrivèrent à *Portsmouth* le 14 juillet 1784. — En débarquant, le nombre et la grandeur des vaisseaux de guerre qui étoient alors dans le port, la variété des maisons et les remparts attirèrent de nouveau l'attention de Lee-Boo : il paroissoit tellement absorbé dans le silence et l'étonnement, qu'il n'avoit pas le temps de faire aucune question. — L'officier du *Morse* chargé des dépêches, partant immédiatement pour Londres, le capitaine Wilson, impatient de voir sa famille, l'accompagna, laissant son jeune voyageur aux soins de son frère, qu'il pria de l'amener dans un carosse qui devoit partir le soir. Aussitôt que Lee-Boo arriva dans cette capitale, il fut

conduit dans la maison du capitaine à *Rotherhithe*, où il se félicita de retrouver son père adoptif, et d'être introduit dans sa famille.

Quoiqu'une partie de son voyage se fût faite pendant la nuit, néanmoins, au lever du jour, ses yeux eurent de quoi s'occuper de tous côtés; et lorsqu'il arriva à sa destination, il n'eut rien de plus pressé que de dire tout ce qu'il avoit observé en silence. Il décrivit toutes les circonstances de son voyage, raconta qu'il avoit été mis dans une petite maison qui s'enfuyoit avec des chevaux; qu'il dormoit, mais qu'il avançoit toujours; et que, tandis qu'il alloit d'un côté, les champs, les maisons et les arbres alloient de l'autre; chaque chose, d'après la vîtesse du voyage, lui paroissant être en mouvement.

A l'heure du repos, M. Wilson lui montra sa chambre à coucher, où il aperçut pour la première fois un lit à quatre colonnes : il ne pouvoit concevoir ce que signifioit ce lit. — Il sauta dessus, et

ensuite à bas, mania et tira les rideaux, entra dans le lit et en sortit une seconde fois pour admirer sa forme extérieure. A la fin, ayant été instruit de son usage et de sa commodité, il s'y coucha pour dormir, disant *qu'il y avoit en Angleterre une maison pour chaque chose.*

Une semaine environ après son arrivée, il fut invité chez M. *Robert Rashleigh*, à un dîné où le capitaine Wilson et son jeune voyageur étoient attendus. — Lee-Boo ne savoit alors que très-peu d'anglois ; cependant, moitié par des mots, moitié par des gestes, il se fit entendre passablement, et parut comprendre la plus grande partie de ce qu'on lui disoit, à l'aide du capitaine, à qu'il il demandoit l'explication de ce qu'il ne concevoit pas clairement. Il étoit vêtu à l'angloise, excepté qu'il portoit ses cheveux à la mode de son pays. Il paroissoit âgé de dix-neuf à vingt ans, avoit une taille moyenne, et un air de sensibilité et de bonne humeur si prononcé, qu'il prévenoit tout de suite en sa faveur. Cet air étoit animé par des

yeux si vifs et si intelligens, qu'on pouvoit dire qu'ils exprimoient ses pensées et ses conceptions sans le secours du langage.

Quoique les détails qu'on m'avoit envoyés auparavant sur cet *homme nouveau*, (comme on l'appeloit à Macao) m'eussent donné une grande idée de lui, cependant lorsque j'eus passé quelques temps en sa compagnie, je fus parfaitement étonné de l'aisance et de la gentillesse de ses manières : il étoit aimable et gai, et d'une politesse franche qui paroissoit être le résultat d'une bonne éducation naturelle. — Comme je me trouvai par hasard à côté de lui à table, je lui témoignai beaucoup d'attention ; il y parut très-sensible. — On faisoit plusieurs questions au capitaine Wilson sur ce personnage, et sur la contrée d'où il l'amenoit, qu'aucun Européen n'avoit encore visitée. Le capitaine entroit dans plusieurs détails qui interessoient beaucoup la compagnie : il parloit des combats dans lesquels ses gens avoient secouru

le roi de Pelew, et de la manière particulière dont les naturels attachoient leurs cheveux lorsqu'ils alloient à la guerre. Lee-Boo, qui comprenoit très-bien ce que disoit son ami, détacha les siens, sans qu'on l'en priât, et les arrangea de la manière que le capitaine venoit de décrire. — Je fatiguerois le lecteur si je lui représentois toutes les attitudes piquantes que prit ce jeune homme en peu d'heures; il suffira de dire qu'il y avoit dans sa conduite tant d'aisance et d'affabilité, que, lorsqu'il quitta la compagnie, il n'y eut personne qui ne fût charmé de l'avoir vu.

J'allai à *Rotherhithe* quelques jours après, voir le capitaine Wilson. Lee-Boo lisoit à une fenêtre : il me reconnut sur le champ, et courut avec empressement à la porte au-devant de moi, me regarda comme un ami, et s'attacha à moi, paroissant heureux toutes les fois que nous nous rencontrions. — J'eus dans cette visite une longue conversation avec lui, et nous fîmes en sorte de nous bien comprendre l'un l'autre. Il paroissoit enchanté de

de tout ce qui étoit autour de lui, et disoit, *Tout, beau pays, belle rue, beau carrosse, et maison sur maison jusqu'au ciel,* mettant alternativement une main sur l'autre, par où je compris, (leurs habitations n'étant toutes qu'au rez-de-chaussée) qu'il regardoit alors chaque étage séparé de nos maisons, comme une maison distincte.

Il fut introduit chez plusieurs directeurs de la compagnie des Indes, et chez différens amis du capitaine. On lui fit voir aussi la plupart des édifices publics dans les différens quartiers de la ville; mais son conducteur eut la prudence de ne le mener à aucun spectacle, ni au milieu d'aucune foule, de peur qu'il ne gagnât la petite-vérole; se proposant de le faire inoculer dès qu'il sauroit assez d'anglois pour qu'on pût lui faire comprendre la nécessité de cette opération; et jugeant avec raison qu'en lui donnant une maladie aussi malfaisante et aussi incommode, sans lui en avoir auparavant expliqué la nature, et sans y avoir préparé son

esprit, cela pourroit altérer la confiance illimitée que ce jeune homme avoit en son père adoptif.

Quand il eut prit un peu l'habitude des mœurs du pays, on l'envoya tous les jours à l'académie de *Roterhithe*, pour apprendre à lire et à écrire ; ce qu'il desiroit ardemment, et ce qu'il fit avec beaucoup d'assiduité. Toute sa conduite, pendant le temps de l'école, étoit si engageante, qu'il s'attira non-seulement l'estime de ses maîtres, mais l'affection de ses jeunes camarades. — Dans les heures de délassement, lorsqu'il retournoit à la maison du capitaine, il amusoit toute la famille par sa vivacité, racontant les particularités qu'il voyoit parmi ses camarades, contrefaisant d'une manière plaisante leurs différentes manières, et disant quelquefois qu'à son retour dans l'île Pelew, il deviendroit le maitre d'école de ses compatriotes, et qu'on le regarderoit comme très-savant lorsqu'il enseigneroit à lire aux grandes personnes.

Il n'appeloit jamais M. Wilson que du

nom de *capitaine ;* mais il ne donnoit à madame Wilson, pour laquelle il avoit la plus tendre affection, d'autre nom que celui de *mère*, regardant cette dénomination comme une marque du plus grand respect. — On lui répétoit souvent qu'il pouvoit dire madame Wilson, et il répliquoit toujours, *Non, non ; — mère, mère.*

Lorsque le capitaine Wilson dînoit chez ses amis, il étoit ordinairement accompagné de Lee-Boo; et dans toutes ces occasions, le jeune homme montroit autant d'aisance et de politesse que s'il eût été habitué toute sa vie à la bonne compagnie : il savoit se conformer sur le champ à tout ce qu'il voyoit des usages du pays, et il me confirma dans l'opinion que j'ai toujours eue, que les bonnes manières *naturelles* sont le résultat *naturel* d'un bon sens *naturel.*

Quelque part qu'il fût, rien n'échappoit à ses observations ; tourmenté du desir ardent de s'instruire, et demandant sans cesse par quels moyens les effets qu'il

remarquoit étoient produits, il ne recevoit jamais qu'avec reconnoissance les explications qui lui étoient données. J'étois un jour avec lui dans une compagnie où une jeune dame se mit au clavecin, pour voir comment il seroit affecté de la musique; il parut fort surpris de ce que cet instrument rendoit tant de son. On l'ouvrit pour lui en faire voir l'intérieur : il le parcourut avec grande attention, suivant de l'œil le mouvement des sautereaux, et paroissant plus occupé de deviner les moyens qui produisoient les sons, que d'écouter la musique. On le pria ensuite de chanter une chanson de Pelew : il ne se fit nullement prier, et commença aussitôt qu'on lui en eût fait la demande. Les sons de ce chant étoient si rudes et si discordans, sa poitrine sembloit si fatiguée, que toute sa contenance changea, et que toutes les oreilles en furent étrangement choquées. D'après cet échantillon du chant de Pelew, il n'est pas étonnant qu'un chœur de pareils musiciens, comme on l'a rapporté, ait fait courir aux armes, nos

compatriotes à *Oroolong*. Cependant au bout d'un certain temps ici, il apprit deux ou trois chansons angloises, dans lesquelles sa voix paroissoit assez harmonieuse.

Le caractère doux et compatissant de Lee-Boo, faisoit voir, dans différentes circonstances, qu'il avoit apporté de son pays natal cet esprit de philanthropie que nous avons dit y régner; mais il ne s'y livroit qu'avec discrétion et jugement. S'il voyoit de jeunes mendians lui demander l'aumône, il leur répondoit dans le peu d'anglois qu'il savoit, que c'étoit une honte de mendier pendant qu'ils étoient en état de travailler; mais lorsqu'un vieillard le sollicitoit, il n'y pouvoit tenir, disant, *Faut donner pauvre vieux homme. — Vieux homme non-capable de travailler.*

Je suis très-convaincu que le capitaine Wilson, d'après la confiance que le roi de Pelew lui avoit témoignée, s'étoit cru inviolablement obligé à protéger et servir de tout son pouvoir cette jeune créature;

mais, indépendamment de ce qu'il sentoit devoir au noble caractère d'Abba-Thulle, Lee-Boo étoit si aimable, son cœur étoit si reconnoissant, que non-seulement le capitaine, mais chacun de sa famille le voyoit avec les sentimens les plus vifs d'une affection désintéressée. M. Henri Wilson, le fils du capitaine, étoit un jeune homme d'un très-aimable caractère, et à peu près du même âge que Lee-Boo ; après s'être attachés l'un à l'autre pendant leur séjour à la Chine et durant leur voyage, ils se retrouvèrent dans la maison du père, tout disposés à resserrer leur amitié. Le jeune prince le regardoit comme un frère, et dans ses heures de loisir, hors de l'académie, il étoit heureux de trouver en lui un compagnon pour faire la conversation, s'exercer au jet de la lance, ou partager des jeux innocens.

Boyam, le Malais que le roi avoit envoyé à la suite de son fils, s'étant mal comporté, Lee-Boo pria le capitaine Wilson de le renvoyer à Sumatra (le

pays de ce Malais); et Tom-Rose, qui avoit beaucoup appris de la langue de Pelew, étant venu en Angleterre, s'attacha au prince, ce qui leur convenoit parfaitement à tous deux.

Le capitaine Wilson étoit devenu sujet à des maux de tête cruels, qui le forçoient quelquefois de se coucher sur son lit; et dans ces occasions la sensibilité de Lee-Boo étoit toujours alarmée. Il s'introduisoit doucement dans la chambre de son protecteur, et s'asseyoit en silence auprès de lui, restant ainsi sans remuer, et regardant de temps en temps entre les rideaux, pour voir s'il dormoit ou étoit à son aise.

Toutes les anecdotes concernant ce singulier jeune homme, étant malheureusement renfermées dans un court espace de temps, je n'en oublierai point une où son cœur se montre tout entier.

Le capitaine Wilson ayant passé toute la matinée à Londres, demanda après-dîné à son fils, s'il avoit fait une commission qu'il lui avoit ordonnée avant

de sortir. Les deux jeunes amis s'étant amusés à l'exercice de la lance, la commission avoit été totalement oubliée.—Le capitaine Wilson, choqué de cette négligence, dit à son fils qu'il étoit un paresseux : ce reproche ayant été fait avec un ton de vivacité, que Lee-Boo prit pour un signe de colère dans le père, il se glissa hors de la salle sans qu'on s'en aperçût. La chose fut bientôt oubliée, on parla d'autres affaires, et dans l'intervalle on s'aperçut que Lee-Boo étoit sorti ; Henri Wilson, qui avoit été envoyé pour le chercher, le trouva dans une chambre voisine, tout abattu, et l'engagea de revenir auprès de la famille. Lee-Boo prit alors la main de son jeune ami, et entrant dans la salle, alla droit au père, dont il prit aussi la main qu'il joignit avec celle de son fils, et les pressant toutes les deux, les arrosa de larmes qu'il lui fut impossible retenir.

Le Capitaine Wilson et le jeune prince dînant avec moi peu de temps après leur arrivée, je demandois quel effet produisoit

la peinture sur son esprit. Le docteur *Carmichael Smyth*, qui étoit présent, m'engagea, à cette occasion, de montrer un portrait en miniature, pour voir de quelle manière Lee-Boo en seroit affecté. Lee-Boo saisit le portrait, et jetant en même temps les yeux sur moi, il s'écria, *Mistre* (1) KEATE *très-joli*, *très-bon*. — Le capitaine lui demandant alors s'il comprenoit ce que cela signifioit, il répliqua, LEE-BOO *entend bien*. Ce *mistre* KEATE mort. *Cet autre mistre* KEATE *vivant*. Un traité sur l'utilité et l'attention de la peinture en portraits n'auroit pas mieux défini l'art que cette petite sentence.

Madame Wilson ayant fait signe à Lee-Boo, qui étoit à l'autre bout de la table, de lui envoyer des cerises, et s'apercevant qu'il alloit les prendre avec les doigs, se mit à le plaisanter; ce qui l'engagea aussitôt à se servir d'une cuiller; mais, tout honteux de cette petite impolitesse,

(1) Pour *Monsieur*.

son visage fut dans le moment couvert d'une rougeur qui perçoit malgré la couleur noire de son teint.

Une dame de la compagnie se trouvoit incommodée de la grande chaleur du jour; près de s'évanouir, elle fut obligée de quitter la salle : cet aimable jeune homme parut très-inquiet de cet accident, et la voyant reparoître au moment du thé, ses questions et l'attention particulière qu'il eut pour elle, marquèrent autant sa tendresse que son bon naturel.

Il aimoit beaucoup à aller en voiture, parce qu'il disoit qu'en même temps qu'on alloit à ses affaires, on étoit assis, et on conversoit ensemble. Il se plaisoit sur-tout à aller à l'église, et quoiqu'il ne comprît rien au service divin, il en apercevoit néanmoins l'intention, et s'y conduisoit toujours avec une grande décence.

Le capitaine Wilson ne le laissoit sortir que pour visiter des amis, par la raison déja donnée, ainsi que par des considérations de prudence, afin que son esprit plus tranquille ne fût point détourné de

l'étude de la langue, qui pouvoit le mettre en état de comprendre pleinement tout ce qu'on lui expliqueroit, et de mieux jouir de tous les objets nouveaux qu'on lui feroit voir. La rivière, le chargement des navires et les ponts l'avoient singulièrement frappé; et on l'avoit mené plusieurs fois dans le parc Saint-James, pour voir l'exercice et la marche des gardes, ce qui lui plaisoit beaucoup; car tout ce qui tenoit à l'art militaire fixoit particulièrement son attention. — Pour un tel jeune homme, dont les yeux et l'esprit étoient continuellement à la recherche des objets, il se rencontroit mille circonstances qui, *dans le temps*, intéressoient ceux qui le voyoient, mais qui aujourd'hui deviendroient trop indifférentes au lecteur.

J'allai le voir le lendemain de la première ascension du ballon de *Lunardi*, croyant le trouver dans le plus grand étonnement d'un spectacle qui avoit excité parmi nous-mêmes tant de curiosité; mais, à ma grande surprise, il ne parut en avoir éprouvé aucune. Il me dit *qu'il*

pensoit que c'étoit une véritable folie de voyager en l'air comme l'oiseau, tandis qu'un homme pouvoit voyager beaucoup plus agréablement à cheval ou dans une voiture.—Il paroissoit ne faire aucun cas ni de la difficulté ni des dangers de l'entreprise, ou plutôt il est probable qu'il ne regardoit un homme s'élevant dans les nues avec un ballon, que comme une circonstance ordinaire, dans un pays qui lui présentoit sans cesse tant d'objets de surprise et d'admiration.

Toutes les fois qu'il avoit occasion de voir des jardins, il observoit attentivement les plantes et les arbres fruitiers, faisant plusieurs questions sur chacun, et disant qu'en retournant à Pelew, il emporteroit des semences de ceux qui pourroient y croître. Il parloit souvent des projets qu'il vouloit faire adopter au roi; et il paroissoit ne considérer la plupart des objets, que par le bien qu'ils pouvoient procurer à son pays.

Il avoit déja fait les plus grands progrès dans la langue angloise, et il se perfec-

tionnoit si rapidement dans l'écriture, qu'il auroit eu en peu de temps une très-belle main, lorsqu'il fut attaqué de cette maladie contre laquelle on avoit pris tant de précautions. Le 16 décembre, il se sentit très-indisposé, et un jour ou deux après, une éruption parut sur tout son corps. Le capitaine Wilson m'envoya avertir de sa maladie, et craignant que ce ne fût la petite-vérole, se rendit lui-même chez le docteur Carmichael Smyth, pour le prier de venir s'en assurer.

Le docteur Smyth, avec qui j'étois fort lié, me pria d'aller avec lui à Rotherhithe. Lorsqu'il sortit de la chambre de Lee-Boo dans laquelle il ne voulut pas me permettre d'entrer, il dit à la famille de M. Wilson, qu'il n'y avoit aucun doute sur la nature de la maladie, et qu'il étoit fâché d'ajouter que les apparences s'annonçoient mal; mais qu'il avoit ordonné tout ce qu'il falloit pour le moment. Le capitaine Wilson le pria de continuer ses visites, et le docteur l'assura qu'il suivroit le malade tous les jours.

Lorsque j'y allai le second jour, j'y trouvai M. Sharp, le chirurgien dont nous avons parlé précédemment, qui, ayant appris la maladie de son jeune ami, étoit venu assister le capitaine Wilson, et qui ne quitta point la maison, jusqu'à ce que le pauvre Lee-Boo eût cédé à sa destinée.

Le capitaine n'ayant jamais eu la petite-vérole, il lui fut défendu d'entrer dans la chambre de Lee-Boo, qui, sachant la cause de cette défense, s'y soumit paisiblement; mais il ne cessoit de demander des nouvelles de la santé de M. Wilson, craignant qu'il n'attrapât la maladie. Quoique le capitaine, de son côté, se conformât également aux prières de sa famille, en n'entrant point dans la chambre du malade, il ne s'absenta pas néanmoins de sa maison, et M. Sharp eut soin de veiller à tout ce qui concernoit le traitement. C'est de ce dernier que j'ai reçu les détails concernant notre infortuné jeune homme pendant sa maladie, qu'il supporta avec le plus grand courage, ne refusant jamais de prendre ce qu'on lui

offroit, lorsqu'on lui disoit que c'étoit par ordre du docteur Smyth, pour lequel il avoit une grande déférence. — Madame Wilson ayant été obligée de se mettre au lit dans ce même temps, pour une indisposition qui lui étoit survenue, Lee-Boo, qui apprit cette nouvelle, se mit dans une grande impatience, disant : *Quoi, mère malade ! Lee-Boo se lever pour la voir;* ce qu'il fit, et voulut aller à son appartement, pour voir comment elle se trouvoit.

Le jeudi avant sa mort, se promenant dans sa chambre, il se regarda dans un miroir, son visage étant alors très-enflé et défiguré. Il secoua la tête, la détourna, comme s'il eût été choqué de sa ressemblance, et dit à M. Sharp, que *son père, sa mère souffroient beaucoup, parce qu'ils savoient qu'il étoit très-malade ;* il répéta la même chose plusieurs fois. Étant plus mal sur le soir, il parut connoître le danger de sa situation ; il prit M. Sharp par la main, et le fixant, il lui dit avec vivacité : *Bon ami, lorsque vous aller à Pelew, dire Abba-Thulle que Lee-Boo*

prend beaucoup boisson pour chasser petite-vérole, mais lui mourir; — que le capitaine et la mère (désignant madame Wilson) *très-honnêtes, — tous Anglois très-bounes gens.—Il étoit très-fâché, il ne pouvoit pas dire au roi le nombre de belles choses les Anglois avoient.* — Alors il compta les présens qu'on lui avoit faits, qu'il chargea M. Sharp de distribuer parmi les chefs, lorsqu'il retourneroit à Pelew, et il le pria d'avoir tout le soin possible des grands vases de verre bleu sur des piédestaux, qu'il destinoit pour le roi.

Le pauvre Tom Rose, qui étoit aux pieds du lit de son maître, fondoit en larmes en entendant tout cela. Lee-Boo l'ayant remarqué, il le reprit de sa foiblesse, disant: *Pourquoi il pleuroit ainsi, parce que Lee-Boo mourir ?*

Malgré toutes ses souffrances, il ne faisoit aucune plainte, et la chambre de madame Wilson étant près de la sienne, il appeloit souvent pour s'informer si elle étoit mieux, ajoutant toujours, de peur qu'elle

qu'elle n'eût de l'inquiétude à son égard, *Lee-Boo va bien, mère.* La petite vérole, dont les symptômes s'étoient montrés huit ou neuf jours, ne sortant point, il commença à se sentir entièrement abattu, et il dit à M. Sharp *qu'il s'en alloit.* Il conserva cependant un grand calme d'esprit, quoique ses derniers momens fussent très-douloureux. La force de sa constitution lutta long-temps contre le venin de sa maladie, mais la nature épuisée fut obligée de céder.

Le docteur Smyth avoit la bonté de m'instruire chaque jour, à son retour de Rotherhithe, de l'état de son malade; mais il ne me donnoit jamais aucun espoir de son rétablissement. Etant engagé avec ma famille à passer une semaine dans la maison de mon ami M. Brook-Walson, à Sheen, je priai le docteur de continuer à me donner des nouvelles.—Le second jour après mon départ de la ville, j'appris la mort de Lee-Boo, qui nous affecta tous profondément.—Je ne puis donner un détail plus exact de ce triste événement,

qu'en transcrivant la lettre du docteur Smyth qui me l'annonçoit.

Lundi, 27 décembre 1784.

MON CHER MONSIEUR,

C'est une triste commission pour moi, que d'annoncer de mauvaises nouvelles; mais, d'après ma promesse, je dois vous informer du destin du pauvre Lee-Boo, qui est mort ce matin, sans pousser un gémissement la vigueur de son esprit et de son corps s'étant soutenue jusqu'à la fin. — Hier, le second accès survenant, il fut saisi d'un frisson, auquel succédèrent un mal de tête et une violente palpitation de cœur, avec une grande difficulté de respirer. Il fit usage du bain chaud, qui auparavant lui avoit procuré un soulagement passager. On lui appliqua un vésicatoire sur le dos, qui fut sans effet, comme ceux qu'il avoit aux jambes.

Il m'exprimoit toutes ses douleurs de la manière la plus pathétique, mettant ma main sur son cœur, posant sa tête sur mon bras, et m'expliquant sa difficulté de respirer; mais lorsque je fus sorti, il ne se plaignit plus, faisant voir par là qu'il ne se plaignoit que dans la vue d'être soulagé, et non pour attendrir.— En un mot, vivant ou mourant, il m'a donné une leçon que je n'oublierai jamais; et certainement, par sa patience et sa force d'ame, il fut digne d'être imité par un stoïcien. Je n'ai point vu le capitaine lorsque j'ai été ce matin chez lui, mais j'ai trouvé la servante en pleurs, et un air de tristesse sur tous les visages. Le caractère aimable du pauvre Lee-Boo, l'avoit fait regarder par chaque personne de la famille comme un frère ou un fils. — Mes complimens aux dames et à M. Wilson, qui, je pense, joindront leurs regrets aux nôtres, sur la fin prématurée de notre malheureux étranger.— J'attends de vous, mon ami, quelque chose de plus; et quoique vous ne puissiez pas le

rappeler à la vie, vous êtes obligé, par le tendre attachement qu'il avoit pour vous, de ne pas laisser périr la mémoire de tant de vertus. Mais j'interromps ces tristes réflexions, pour vous assurer de la sincère amitié qui durera autant que la vie de votre affectionné, etc.

JACQUES CARMICHALEL SMYTH.

Le capitaine Wilson instruisit la compagnie des Indes de la mort de ce jeune étranger, et reçut ordre de lui faire rendre les derniers devoirs, avec toute la décence convenable. Il fut enterré dans le cimetière de Rotherhithe, le capitaine et son frère accompagnant le corps. Tous les jeunes gens de l'académie se joignirent à eux ; et le concours du peuple à l'église fut si grand, qu'on auroit dit que toute la paroisse s'étoit assemblée pour être témoin des derniers devoirs rendus à un être si chéri de tous ceux qui l'avoient pu connoître.

Bientôt après, la compagnie des Indes ordonna d'élever un tombeau à Lee-Boo, avec l'inscription suivante, que j'ai transcrite ici :

ÉPITAPHE.

A la mémoire
Du prince LEE-BOO,
Natif de PELEW, ou des îles PALOS,
Fils D'ABBA-THULLE, RUPACK ou roi
De l'île COOROORAA:
Lequel passa de vie à trépas, le 27 décembre 1784,
Agé de 20 ans.
Ce monument a été consacré
Par l'honorable compagnie des Indes orientales,
Comme un témoignage d'estime pour le traitement
Humain et amical
Que fit son père à l'équipage du vaisseau
L'Antelope, capitaine WILSON,
Qui fit naufrage près de cette île,
La nuit du neuf août mil sept cent quatre-vingt-trois.

Arrête lecteur, arrête! permets à la nature de demander une larme. LEE-BOO, prince que je réclame, est ici inhumé.

Outre ce qu'il pria M. Sharp d'envoyer à son père et à ses amis, on trouva dans

le petit pécule qu'il laissa, les pepins et les semences de la plupart des fruits dont il avoit mangé en Angleterre. Il les avoit enveloppés séparément avec beaucoup de soin. Si l'on considère qu'il ne demeura que cinq mois et douze jours parmi nous, on verra qu'au milieu de cette foule immense de choses qui devoient être si nouvelles pour lui, il n'avoit rien négligé de ce qu'on lui avoit probablement recommandé avant son départ de Pelew, comme principal objet de son attention.

On peut juger, par ces petites anecdotes concernant cet aimable jeune homme, enlevé au moment où son caractère commençoit à se développer, et ses idées à s'étendre, quels fruits on avoit lieu d'espérer d'une telle plante. Il avoit autant d'ardeur que d'aptitude pour acquérir des connoissances, et toutes les qualités du cœur qui pouvoient le faire aimer; de sorte qu'autant qu'il est permis de lire dans l'avenir, il auroit apporté dans sa patrie, non les vues d'un monde nouveau, mais tous les talens que son bon esprit

lui auroit fait envisager comme les plus utiles pour ses compatriotes.

Mais comment y auroit-il retourné? cet événement ne dépendoit pas de lui. Étranger *nu*, plein de confiance, il s'étoit abandonné sans réserve à d'autres étrangers; il s'étoit éloigné des armes qui faisoient sa sureté dans les mains de son père, sans crainte et sans aucune stipulation.

La veille du jour où l'Oroolong mit à la voile, le roi demanda le soir au capitaine Wilson, dans combien de temps le vaisseau pourroit être de retour à Pelew. Il lui répondit que ce ne seroit probablement que dans trente mois, et peut-être même trente-six. Abba-Thulle tira de sa corbeille un morceau de ligne, y fit trente nœuds à un petit intervalle: ensuite il laissa un long espace, ajouta six autres nœuds, et le serra.

Le temps, de sa marche lente mais certaine, étant arrivé au terme, le lecteur peut se figurer ici le père de ce jeune homme, occupé du cher objet de son sou-

venir, dénouant avec un vif plaisir les premiers signes de chaque période qui s'achève. A mesure qu'il avance à l'autre bout de son linge, on voit sans doute sa joie redoubler, mais approchant du trentième nœud, il accuse pour ainsi dire l'astre de la nuit de passer si lentement.

Lorsqu'on se le représente arrivé au dernier nœud, il paroît avoir le cœur embrâsé de l'amour paternel, mais cependant agité de quelques inquiétudes. Malgré cela, il nourrit encore quelque espoir. On se l'imagine, marchant avec inquiétude sur les côtes de son île, ordonnant souvent à son peuple de monter sur la pointe des rochers, fixer au loin l'horison qui termine l'océan, considérer si cette extrémité circulaire ne seroit pas heureusement interrompue par un vaisseau qui arriveroit sur ses bords.

Enfin on se représentera Abba-Thulle, fatigué de son attente même, puisqu'il s'est déja écoulé tant de mois depuis l'époque qu'il desire. Mais en même temps, on se le rappellera comme armé d'un courage

inébranlable, égal à toutes les épreuves de la vie. On ne verra pas en lui, comme en d'autres esprits moins mâles, les passions se porter à une autre extrémité, l'espérance devenue désespoir, l'amitié se changer en haine. Non; après leur avoir permis la première effervescence de la nature, on les verra se calmer peu à peu, et faire place à une entière résignation.

Si la situation de ce roi notre ami, n'est pas aussi tranquille, comme l'esprit humain souffre plus par l'incertitude que par la connoissance même d'un plus grand mal, mes lecteurs compâtiront à la douleur d'un père qui ignore encore en ce moment que le fils qu'il attend depuis long-temps ne reviendra plus.

Tout homme qui avoit sauvé la vie à un citoyen, obtenoit dans l'ancienne Rome la couronne civique; à combien plus forte raison la Grande-Bretagne ne doit-elle pas une couronne, pour hommage de sa reconnoissance, à la ville de Pelew, où un si grand nombre de nos compatriotes ont été sauvés de leur détresse,

et où la bienveillance et la protection d'Abba-Thulle, non-seulement les ont garantis de leur perte totale, mais leur ont même procuré les moyens de revenir en santé dans le sein de leurs familles et de leurs amis !

VOCABULAIRE

DE LA LANGUE PÉLEW.

PELEW.	FRANÇOIS.
ARRACAT	un homme.
Artheil	une femme.
Nalakell	un enfant.
Rupack	un chef, ou titre de dignité.
Cattam	un père.
Catheil	une mère.
Morwakell	une épouse.
Talacoy	un enfant mâle.
Sucalic	un ami.
Takelby	un ouvrier, artisan. (*Faber* latin)
Botheluth	la tête.
Ungelell	la dent
Kimath	les bras.
Kalakalath	le corps.
Arrassack	le sang.
Oroosock	les os.
Toot	les tetons d'une femme.

PELEW.	FRANÇOIS.
Cokeeth	les cuisses.
Playe	demeure, habitation.
Pye	salle publique, grande maison.
Morabalow	une ville
Pederay	le logis, le domicile.
Trir	une cuiller.
Oyless	un couteau.
Pewell	coupe, gobelet.
Quall	bassin.
Tawr	assiettes, plats.
Koluck	huile.
Aleuiss	cocos (*fruit*).
Cocom	ignames (1).
Cossall	*curcuma* (2).
Pook	noix d'aréca.
Curra-curra	limon.
Too	plantains ou bananes (3).
Caboo	chou, tête de chou.

(1) Voyez Prévôt, tome 4, page 223.

(2) (Racine). Voyez *le Dispensaire* de Lewis, pour l'usage.

(3) Ces deux fruits sont cependant différens.

PELEW.	FRANÇOIS.
Elouth	molosses, (*ange*). esprit ardent (1).
Outh	torche (2) ou flambeau.
Katt	fumée.
Karr	feu.
Catow	un chat.
Pyap	un rat.
Cokaall	une île.
Paatse	un rat.
Colocol	banc de sable sur lequel l'eau est basse en mer.
Cootoom	terrain propre à la culture.

(1) (Esprit ardent.) Voyez *Encyclopédie* angloise, dernière édition.

(2) En parlant de ces torches, j'ai oublié de les décrire. Il paroît, par l'analyse, que c'est une résine mêlée avec de petits brins de bois. Mais il est incertain si ce bois y est mêlé avec la résine lorsq 'on la gratte de l'arbre d'où elle transsude, ou s'il y est mis exprès pour suppléer en quelque manière à une mèche, et l'empêcher ainsi de fondre trop vite et de couler. Ces torches sont enveloppées de feuilles qu'on roule autour, de peur qu'elles ne s'attachent aux mains. Elles répandent en brûlant une odeur agréable.

PELEW.	FRANÇOIS.
Arrall	eau fraîche.
Garagâr	bois, arbres.
Athagell	bambou *ou* mambou.
Meyrook	Battans (*anglois*).
Lills	lance, dard, javelot.
Alell	feuille d'arbre, buisson ou plante.
Mallaeye	canot *ou* esquif.
Coybattle	un mât.
Yarse	une voile.
Peesorse	aviron, rame.
Oisoma	pièce du fond de l'aiguille de carène.
Beesakell	ornemens faits en coquillage sur les canots.
Gill	une corde.
Cray	ficelle.
Ouguth	filet à pêcher.
Poop	pots pour la pêche, *ou* corbeille, panier d'éclisses de bambou.
Isoup	la mer.
Neckell	poisson.
Cumathuek Neekall.	écaille de poisson.
Arool	ange de mer.

PELEW.	FRANÇOIS.
Cossacurra	pétoncle vulgaire *ou* peigne.
Kerthough	autre pétoncle, dont les stries sont circulaires, non radiées.
Kim	pétoncle-kima.
Kissurnell	nacre.
Aawell	tortue.
Craabrutell	langouste *ou* écrevisse de mer.
Cockiyoou	oiseaux.
Cyep	pigeons.
Malk	une volaille.
Oothuck	oiseau du tropique (1).
Oleek	grande chauve-souris.
Niese	des œufs.
Bushook	plumes, tuyau.
Sweebuc	voler (en l'air.)
Mungeegy	nager.
Coyols	le soleil.

(1) Voyez *Encyclopédie angloise*, tome 1, au mot *bird*, planche V, n°. 58.

PELEW.	FRANÇOIS.
Cills	hâlé ou brûlé par le soleil ; élevé en vésicules.
Pooyeer	la lune.
Abbithduk	les étoiles.
Meesixs	les pleïades.
Yangle	le ciel.
Yabbath	les nuages.
Koyyoou	le vent.
Katt-a-katt	brouillard, temps gris avec de la gelée blanche : à la lettre, plein (ou couvert) de fumée.
Kull	pluie.
Kull-a-Koyyoou	pluie et vent, bourrasque avec pluie.
Myoosook	petit vent ou calme.
Corcowe	éclair
Thdrum	tonnerre.
Passapassbo	coups de tonnerre répétés.
Esaw	arc-en-ciel.
Cocook	jour.
Ossmethellaa	midi, le temps de midi.
Cothara triook	après-midi, le soir.

Cappasay.

PELEW.	FRANÇOIS.
Cappasay	la nuit.
Alongkalla, allakath	la pointe du jour.
Melgull	ténèbres, obscurité.
Peeleelurattle	lever du soleil, le matin.
Coteookell acoyoss	coucher du soleil.
Coltho coyoss	hier.
Mogall	chaleur brûlante.
Macrassem	froid.
Mathrabith	la faim.
Munga	manger.
Melim	boire.
Meethincgiss	être rassasié.
Thomcer à cocook	le déjeûné.
Wectacalell acoyoss	le diné.
Camosoy	le soupé.
Missecowe	faire cuire, préparer le manger.
Moringough	faire griller le manger.
Meeak	friandise faite d'amandes et d'esprit ardent (*molosse*).
Sapossup	friandise faite de petites racines semblables aux navets
Kalpatt	pouding douceâtre,

PELEW.	FRANÇOIS.
Merengell.....	être en peine, peiner.
Ellmangle.....	crier.
Adapacl.....	se coucher pour dormir, aller se reposer.
Parr.....	natte pour dormir dessus.
Moopal.....	dormir.
Peekeiss.....	s'éveiller.
Moraile.....	se promener, marcher.
Arramooroot.....	courir, s'empresser.
Mooboo.....	tomber (en bas).
Cockamew.....	prendre garde (de glisser, tomber en marchant).
Bomthoeur.....	se lever d'où l'on étoit assis, quitter sa place.
Amuno.....	viens, entre (dans la maison, par invitation).
Bomguaye.....	assieds-toi.
Porowe.....	se baisser.
Koomacarr.....	échanger (une chose pour une autre).
Lolokoy.....	parler.

PELEW.	FRANÇOIS.
Moraamaw	encourager par acclamation.
Arrak	appeler de loin.
Mora mey	viens à moi, près de moi.
Mathack	ne crains rien.
Ongelatrecoy	cela est bien, bien fait.
Mungou	aller querir, apporter ce qui étoit nécessaire.
Kiboteleck	le côté droit.
Kibotelem	le côté gauche.
Annabooketh	donner une chose, faire un présent.
Ackmethack	je vous remercie.
Atalell	comment cela se nomme-t-il.?
Aygaa	cette chose-ci, là.
Kitra	comment l'appelle-t-on?
Swallon	un panier de natte, *cabas*.
Calas	même, mais petit.
Kisseem	hachette faite de coquille.
Sons	fil fait de peau de poisson.

PELEW.	FRANÇOIS.
Carute	parure de femme.
Mulakow	laver quelque chose, ou se laver.
Malapall	se laver les mains après le repas.
Mooreollow	nettoyer, balayer une chambre, salle, etc.
Mootteetur	travailler, être à quelque ouvrage.
Meeleemoth	vider l'eau d'un canot, d'une chaloupe.
Morosoock	frapper, comme avec un marteau, ou en pilant.
Masaketh	réduire; rendre moindre.
Matheethy	grossir, rendre plus gros.
Marasam	réparer, refaire, corriger.
Bomgestre	jeter une chose loin.
Mecleekotuck	battre, donner un coup.
Aclaloo	rapiner, escroquer adroitement.
Mokamat	guerre; combattre.

PELEW.	FRANÇOIS.
Cocuath	se battre, comme des enfans.
Umkarr	blessé.
Umkarralills	blessure faite par une lance.
Mathee	tué (1).
Mathey	mort.
Moraiek	malade.
Thoo	furoncle, pustule.
Moringell	souffrir d'un furoncle ou d'une pustule.
Macekathe	démanger, avoir une démangeaison.
Melgoth	se faire des figures sur le corps, se peindre la peau, en l'impregnant d'une couleur.
Prothothuck	épée de bois (2).
Clowe	volumineux.

(1) Il est singulier que ce mot, hébreu et arabe, se retrouve dans nombre des îles du sud, avec le même sens. Quand Marion fut tué, un des sauvages dit, *Mathe Marion.*

(2) Voyez planche II, fig. 1.

PÉLEW.	FRANÇOIS.
Owmuckell	chose de moyenne grosseur.
Kickaray	petit.
Koomangle	long.
Catheph	court. Ce mot est hébreu.
Merow	mesure répondante à la brasse angloise.
Croyeeth	une grande distance.
Icmathe	petite distance.
Peepack	en quantité, abondance.
Sola, sola	assez, beaucoup. Le mot se dit deux fois, *assez, assez.*
Moosess	trop d'une chose quelconque.
Moosess akoyyou	trop grand vent.
Aaa	oui.
Deak	non.
Naak	moi, (hébreu, *anoki.*) moi-même.
Kow	toi, (hébreu, *ka*).
Arrabeeta	le revers, l'autre côté d'une chose.
Oleeakeck	haut, ou là-haut, en haut.

PELEW.	FRANÇOIS.
Oleakem	bas, ou en bas, vers le bas.
Mungect	non bon.
Weel	bon.
Weel atrecoy	fort bon.
Mogull	mauvais, désagréable.
Omacarew	virer en devant, comme un vaisseau, une chaloupe.
Joomgthcotooath	calfater un navire.
Joomgth	leur étoupe faite de coques de noix de cocotier.
Debuss	déserter, abandonner une place, une personne.
Moraketh	aller devant un autre, à une place.
Maouth	suis-les et joins-les.
Ago mey	va-t-en, retire-toi de moi.
Deakatick	refus qu'on fait d'une chose, ou déclaration qu'on fait de ne pas l'accepter.
Ongeel	il le fera, c'est très-bien.

PELEW.	FRANÇOIS.
Oul mey	donne-moi cela, ce que tu tiens, ou qui est près de toi.
Deegaa	je n'ai pas ce que je demandois.
Morakattow	va-t-en, tiens-toi de côté, ou à quelque distance.
Mey	viens.
Pomray	s'en aller.
Calakaa	présentement.
Maysackarangath	donne-moi cela.
Ley mey	apporte moi cela.
Meemathissa	laisse que j'y voie, que je le regarde.
Wissak	espionner, être aux aguets, épier.
Mereacrick	chercher une chose perdue.
Myyuss	mener un canot à la rame.
Lagooruth	ramer fort, vîte.
Arree, arree	exciter, presser les rameurs.
Morru	arrêter le travail, l'empêcher.
Calem	donner une part de

PELEW.	FRANÇOIS.
	provision, ou une fête à chaque chef de famille.
Arrack	arrêter.
Meesos	saluer en s'inclinant.
Meethip	rompre comme un morceau de bois.
Moorookem	briser, comme un pot, une coquille.
Meocketh	casser, comme une corde en la tendant trop.
Arrasook	une pierre blanche.
Coreick	rouge.
Kowse	blanc.
Kass	noir.
Cotectow	bleu.
Meelemow	vert.
Koothoo	jaune.
Careereeack	brun.
Theilmuck	la paix.
Tong	un.
Oroo	deux.
Othey	trois.
Oang	quatre.
Aeem	cinq.
Malong	six.

PELEW.	FRANÇAIS.
Oweth	sept.
Tei	huit.
Etew	neuf.
Mackoth	dix.
Oloyuck	vingt.
Ockathey	trente.
Ockawaugh	quarante.
Ockemm	cinquante.
Ockgollom	soixante.
Ockewcth	soixante-dix.
Ockeye	quatre-vingt.
Ockatuew	quatre-vingt-dix.
Mackoth adart	cent.

FIN.

612800

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. XVI. *Punitions exemplaires. Le général demeure avec les Anglois. Il apprend que les Artingalls étoient venus demander la paix. Le roi arrive le lendemain, et amène, pour la première fois, une de ses femmes, sa fille favorite, et quelques femmes de leur suite. Il demeure trois ou quatre jours dans l'île. Indisposition du général qui l'avoit accompagné. Le roi, Raa-Kook et sa suite, retournent à Pelew. Il envoie aux Anglois quelques couleurs pour peindre leur navire. M. Sharp se rend à Pelew pour visiter Raa-Kook, qu'il trouve bien portant,* pag 1.

CHAP. XVII. *Le roi vient chercher les dix hommes qui devoient marcher avec lui contre Pelelew. Tempête. On apprend que l'expédition s'est terminée par la paix. Les*

Anglois reviennent, et racontent comment cette paix s'est concluc. Réjouissances à cette occasion. Le roi déclare qu'il se propose de rendre une visite aux Anglois avant leur départ, pag. 22.

CHAP. XVIII. *Préparatif pour achever le navire et le lancer en mer. Soupçons sur le message du roi. Le capitaine Wilson tâche de les dissiper. Les Anglois forment la résolution de résister, dans le cas où l'on s'opposeroit à leur départ. Le capitaine envoie MM. Sharp et Wilson à Pelew ; il les charge de donner au roi tous les outils en fer dont ils pouvoient se priver, avec promesse de donner les autres aussitôt que le navire seroit lancé. Il fait également savoir au roi, qu'il se propose de partir dans six ou sept jours. Ils rencontrent le roi et sa suite qui venoient à Oroolong. Il retourne avec eux à l'île de Pethoull ; ils y passent la nuit. Abba-Thulle reçoit gracieusement les présens des Anglois. Description d'un grand soupé du roi. Madan Blanchart informe le capitaine qu'il veut demeurer chez les naturels. Le capitaine, après avoir inutilement tenté de le dissuader, propose au roi de le garder à Pelew. Abba-Thulle est charmé de cette circonstance.* pag. 38.

CHAP. XIX. *Le vaisseau est lancé heureusement. Grande joie des naturels à ce sujet. Nos gens donnent au roi le reste des outils. Le capitaine Wilson est mandé à l'aiguade par le roi, qui lui propose de le faire rupack du premier rang. Le roi l'investit de l'ordre de l'os. Description de la cérémonie,* pag. 64.

CHAP. XX. *Bonne conduite des naturels, qui ne troublent ni n'empêchent nos opérations. Le roi informe le capitaine Wilson de son intention, d'envoyer sous ses soins son second fils Lee-Boo en Angleterre. Raa-Kook ayant aussi sollicité la permission d'Abba-Thulle pour accompagner les Anglois, est refusé par son frère, par des motifs très-sages. Circonstances singulières relatives à un neveu du roi. Le moment du départ du vaisseau est annoncé. Préparatifs. Une inscription gravée sur une plaque de cuivre est attachée à un grand arbre pour rappeler la perte de l'Antelope,* pag. 73.

CHAP. XXI. *Lee-Boo arrive, et est présenté au capitaine Wilson, qui, à la prière du roi, passe toute la nuit à terre. Manière intéressante dont celui-ci lui confie son fils. Le capitaine donne à Blanchart des*

avis sur la conduite qu'il aura à tenir. Signaux élevés dès le matin pour mettre à la voile. On envoie un bateau pour amener le capitaine à bord. Le roi et ses frères veulent l'accompagner sur le vaisseau jusqu'au récif. Les naturels en foule entourent le vaisseau dans leurs canots pour témoigner leur attachement. Le roi prend tendrement congé des Anglois. Caractère d'Abba-Thulle. Raa-Kook passe le récif, et va assez loin en mer avec les Anglois, avant de les quitter. Son portrait. Les Anglois continuent leur voyage vers la Chine, page 92.

CHAP XXII. *Les Anglois, sur l'Oroolong, quittent les îles Pelew. Récit de leur passage de là à Macao. Leur arrivée dans ce port. Ils disposent de leur vaisseau, et se rendent à Canton, où ils s'embarquent pour l'Angleterre*, page 113

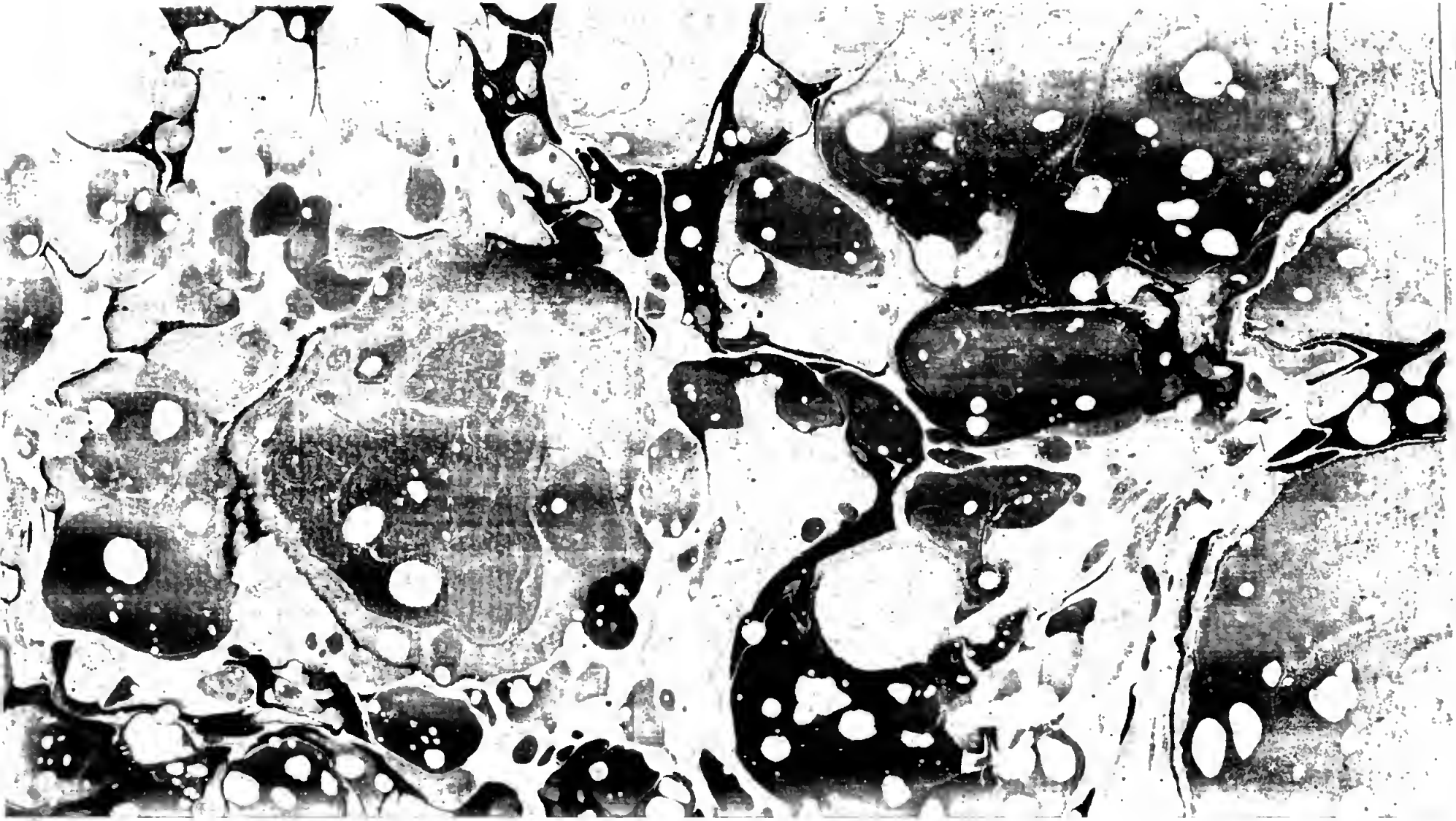
CHAP. XXIII. *Idee générale des îles Pelew. Du roi. Du général. Du principal ministre. Des rupacks. De la nature de la propriété à Pelew.* page 142.

CHAP. XXIV. *Des productions de Pelew, et de la manière d'écrire des naturels*, page 156.

CHAP. XXV. *Leurs maisons. Leurs ustensiles. Leurs armes. Leurs canots*, page 171.

CHAP. XXVI. *Des habitans et de leurs coutumes. De leurs mariages. De leurs funérailles. De leur religion. Caractère général des naturels,* page 185.

CHAP. XXVII. *Anecdotes de Lee-Boo, second fils d'Abba-Thulle, depuis son départ de Canton jusqu'à sa mort,* page 214.

Vocabulaire de la langue Pelew, page 251.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.